THÉATRE

DE

Casimir Bonjour

THÉATRE

DE

Casimir Bonjour

***

LE PRESBYTÈRE
LE BACHELIER DE SÉGOVIE OU LES HAUTES ÉTUDES
LA FILLEULE OU LES DEUX AGES

59333
28 | 5 | 03

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCII

PQ
2198
B3A19
1901
t.3

Le Presbytère

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 21 février 1833

Pour vivre seul, personne ici-bas n'est formé,
On n'est pas homme enfin, quand on n'a pas aimé.

ACTE V.

PERSONNAGES

VINCENT, curé d'un gros village, (60 ans).	MM.	PERRIER.
MARTIN, son vicaire, (32 ans).		SAMSOM.
CYPRIEN, séminariste.		MENJAUD.
BAUDET, serpent de paroisse.		DAILLY.
BÉATRIX, gouvernante du curé, (45 ans).	Mmes	DESMOUSSEAUX.
CATHERINE, gouvernante du vicaire. .		DUPONT.
SÉRAPHINE, pupille de l'abbé Vincent.		ANAÏS-AUBERT.
MADAME FROMAGEOT, dévote sur le retour.		THÉNARD.
MADAME CAQUELARD, jeune dévote.		THIERRET.
JEANNE, personnage muet.		

La scène est dans l'intérieur du presbytère; aucun personnage ne porte l'habit ecclésiastique.

Le Presbytère

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

L'ABBÉ VINCENT, *marmottant son bréviaire;* BÉATRIX *et* SERAPHINE, *dans le fond.*

BÉATRIX.

Séraphine, c'est bien, range-moi tout cela.
Monsieur Vincent, je viens de rentrer, me voilà.

VINCENT.

Béatrix, laissez-moi terminer ma prière.

Séraphine sort, après avoir déposé un panier.

SCÈNE II

VINCENT, BÉATRIX.

BÉATRIX, *à part.*

Seigneur!... comme il est lent à dire son bréviaire,
Moi qui l'ai vu si prompt dans tout ce qu'il faisait!
Il a beaucoup changé, beaucoup!... C'est qu'en effet
L'âge arrive, on vieillit de semaine en semaine;
Il a, depuis un mois, atteint la soixantaine!

VINCENT, *fermant son livre.*

Vous disiez?...

BÉATRIX.

Que j'ai fait mes distributions;
Oui, j'ai tout réparti, secours et potions.
Pour m'aider, avec moi j'avais pris Séraphine.
J'ai d'abord été voir la vieille Mathurine.

VINCENT.

Comment se porte-t-elle?

BÉATRIX.

Elle ne va pas bien;
Le docteur me l'a dit, il n'espère plus rien.

VINCENT.

Pauvre femme!

BÉATRIX.

Elle était froide comme la glace!...

De là, j'ai visité le père de La Place;
Sa tête se soutient! Pour la centième fois,
Il m'a fait le récit de ses anciens exploits;
Il m'a conté comment, dans les champs de la Brie,
Il a perdu sa jambe et sauvé la patrie;
Russes, Anglais, Prussiens, lui seul a tout vaincu.
En sortant, j'ai laissé sur sa table un écu.

VINCENT.

Et la mère Toussaint?

BÉATRIX.

Entièrement guérie,
Elle marche!

VINCENT.

Tant mieux!... Ensuite, je vous prie?

BÉATRIX.

Ensuite, j'ai passé chez madame Gervais.
Cette famille est pauvre, et ne se plaint jamais!
Au père j'ai donné vos vieilles redingotes,
A la mère une robe; avec vos deux culottes
J'ai fait pour les enfans de petits pantalons
Assez propres encor, seulement un peu longs.
Après quoi, j'ai couru chez la petite veuve,
Où ma pitié fut mise à la plus rude épreuve.
Ah! pourquoi nos moyens ne sont-ils pas plus grands?

VINCENT.

Qu'avez-vous fait pour elle?

BÉATRIX.

Il me restait deux francs.

VINCENT.

Deux francs!...

BÉATRIX.

Cette visite a fini ma journée.
Voilà, monsieur, quelle est ma petite tournée;
A plusieurs malheureux j'ai pu donner du pain,
Et je rentre chez nous bourse vide et cœur plein.

VINCENT.

Je reconnais bien là votre heureux caractère.

BÉATRIX.

A propos! on prétend que monsieur le vicaire
Doit arriver ce soir.

VINCENT.

Ce soir? c'est... fort douteux.

BÉATRIX.

Dans la forêt voisine on les a vus tous deux!
Mystérieusement.
A leur égard je viens d'obtenir des lumières
De quelqu'un du pays... Les mœurs les plus sévères!
Bien que très jeune encor chacun d'eux est cité
Pour sa piété vive et pour sa pureté.
De leur entrée ici, mon Dieu, que je suis aise!
L'un vous soulagera d'un fardeau qui vous pèse,
Des soins du presbytère; et moi, de mon côté,
Je trouverai dans l'autre une société.

VINCENT.

Mais ne faites donc pas de châteaux en Espagne;
Sait-on de quelle humeur sera votre compagne?

BÉATRIX.

Non; mais quelle que soit son humeur, je saurai
Me faire aimer bientôt.

VINCENT.

Comment?

BÉATRIX.

Je l'aimerai.

VINCENT.

Ce sont des sentimens que j'approuve et partage.
Je le vois, tous les biens vont, comme c'est l'usage,
Nous venir à la fois.

BÉATRIX.

Quel est donc l'autre bien?

VINCENT.

N'est-ce pas aujourd'hui qu'arrive Cyprien?

BÉATRIX.

Oui, c'est vrai; j'en parlais tout à l'heure à son père.

VINCENT.

Voilà quatre ans qu'il a quitté le presbytère!

BÉATRIX.

Cher petit, que j'aurai de plaisir à le voir!

VINCENT.

C'est un joli sujet; il donne de l'espoir.

BÉATRIX, *gaiment.*

Sans doute il a déjà le ton grave et sévère,
Sans doute il est savant : quatre ans de séminaire!...
Je vais être gênée en lui parlant.

VINCENT.

Qui, vous?
Songez que cet enfant fut élevé par nous.
Se retournant.
Hé! quel est donc ce bruit?

SCÈNE III

SÉRAPHINE, VINCENT, BÉATRIX.

SÉRAPHINE.

Deux pauvres à la porte,
Mais ils n'habitent pas la paroisse.

VINCENT.

N'importe.
Ne sont-ce pas aussi des hommes, des chrétiens?
Donnez, les indigens sont tous mes paroissiens.

Elle sort.

SCÈNE IV

VINCENT, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Si vous saviez combien elle a d'impatience
De revoir, d'embrasser l'ami de son enfance!

VINCENT.

Je le conçois.

BÉATRIX.

Depuis qu'elle attend son retour,
Elle en parle, elle en rêve et la nuit et le jour.

VINCENT.

En elle c'est toujours la bonté qui domine.

Se retournant.

On entre!

BÉATRIX, *à la fenêtre.*

C'est, je crois, ma nouvelle voisine,
Madame Fromageot.

VINCENT.

Cette femme n'a pas
Le talent de me plaire.

BÉATRIX.

Elle arrive!... Plus bas.

SCÈNE V

MADAME FROMAGEOT, VINCENT, BÉATRIX.

MADAME FROMAGEOT, *avec une extrême volubilité.*

Bonjour, monsieur l'abbé; je suis votre servante
Très humble, très fidèle et très obéissante.
Comment va, dites-moi, votre chère santé?

A Béatrix.

Moi, je vais bien. Et vous? le rhume est arrêté?
Voilà deux jours au moins que je ne vous ai vue.

Au curé.

Et cela me manquait. Je suis aussi venue

Pour vous parler, Monsieur, de ces jeunes fermiers
Qui se sont établis près des grands marronniers.
On y fait des horreurs!

VINCENT.

Vous m'étonnez, Madame.

BÉATRIX.

Ce sont de braves gens.

MADAME FROMAGEOT.

De braves gens! non pas;
Voilà deux vendredis de suite qu'ils font gras.
Franchement, est-ce ainsi que l'on doit se conduire?

VINCENT, *avec douceur.*

J'admets qu'ils ont des torts, mais pourquoi m'en instruire?

MADAME FROMAGEOT.

Dans l'intérêt de Dieu, de la religion;
Dire le mal, c'est faire une bonne action.
Je vous signale aussi le voisin de Laronde!
On a beau m'objecter qu'il plaît à tout le monde,
Que de parens âgés il est le seul appui;
Moi, je ne puis souffrir ni sa femme ni lui.

VINCENT.

Ce sont d'honnêtes gens, assure-t-on.

MADAME FROMAGEOT.

Honnêtes!
Ils travaillent, Monsieur, les dimanches et fêtes.
Et qu'on ne dise pas que ce soit inventé;
Je l'ai vu de mes yeux, c'est une vérité.

VINCENT.

Mais, Madame, à quoi sert, je le demande encore,
De m'apprendre des faits qu'il vaut mieux que j'ignore?

MADAME FROMAGEOT.

Un curé doit savoir tout ce qu'on fait de mal.

VINCENT.

Je suis prêtre, Madame, au confessionnal;
Venez-y donc, suivant le conseil des apôtres,
Me dire vos péchés... et non pas ceux des autres.

MADAME FROMAGEOT, *à part.*

Ne jamais rien blâmer! quelle morale, ô Dieu!

VINCENT.

Madame Fromageot, nous nous connaissons peu,
Vous êtes rarement venue au presbytère;
Il faut que vous sachiez quel est mon caractère.
J'ai vécu, je vivrai de bon accord partout
Avec mes paroissiens. Je ne tiens pas du tout
A connaître par l'un ce qui se fait chez l'autre;

Avec fermeté.

C'est mon principe, à moi, tâchez qu'il soit le vôtre.

MADAME FROMAGEOT, *déconcertée.*

Quand on veut diriger la commune, il faut bien
Que l'on soit averti...

VINCENT, *gravement.*

Je ne dirige rien.

MADAME FROMAGEOT, *confondue.*

Vous ne...

VINCENT.

Ce sont les lois et le roi qui commandent;
Je donne... des avis à ceux qui m'en demandent.
Tel est le plan qu'ici j'ai voulu me former;
Le devoir d'un bon prêtre est de s'y conformer.

MADAME FROMAGEOT.

A part.

C'est différent. Quel homme! Ah! le jeune vicaire
Sera dans sa morale un peu plus chaud, j'espère.

Haut.

Mais on fête aujourd'hui le saint Patron du lieu;
Ma voisine m'attend pour les vêpres, adieu.

Le curé tire sa montre.

Monsieur Vincent, je suis heureuse de connaître

A part.

Quels sont vos sentimens. Oh! le singulier prêtre!

Elle sort.

SCÈNE VI

BÉATRIX, VINCENT.

VINCENT.

Cette... personne-là me... gêne, Béatrix!
Voilà tantôt un mois qu'elle est dans le pays...

BÉATRIX.

Elle ignore nos mœurs, elle est presque étrangère.

VINCENT.

Sa langue est bien perfide!

BÉATRIX.

Elle n'est que légère.

VINCENT.

Soit. Mais nos voyageurs ne sont plus qu'à deux pas;
Vous gardez la maison?

BÉATRIX.

Oui, je reste.

VINCENT.

En ce cas,
Je vais faire, avant vêpre, un tour de promenade.

Il remonte.

BÉATRIX.

Bien, car vous finiriez par devenir malade,
Vous ne marchez plus... Mais... venez ici.

VINCENT.

Pourquoi?

BÉATRIX, *avec douceur.*

Allons, approchez-vous.

VINCENT, *descendant.*

Que voulez-vous de moi?

BÉATRIX, *rajustant sa toilette.*

Ne laissez pas passer le col de la chemise,
Le nœud est de travers, la cravate mal mise;
Tout cet... arrangement n'est pas d'un bon effet.
Mon Dieu, comme à présent vous êtes peu coquet!

VINCENT.

Béatrix, je suis bien, car je suis à ma guise.
Je n'aurai que le temps d'arriver à l'église,
Je vous quitte.

SCÈNE VII

BÉATRIX, *seule.*

Nos gens vont être ici ce soir;
Qu'ils viennent! tout est prêt pour les bien recevoir.
Avec amour-propre.
Les lits faits, les rideaux mis à chaque fenêtre.
Ils sont comme chez eux... et beaucoup mieux peut-être.
Sans savoir ce qu'elle est, je le parîrais bien,
Son ménage n'est pas tenu comme le mien.
Depuis bientôt seize ans que je suis à la cure,
Tout brille, tout est blanc. Quant à la nourriture...

SCÈNE VIII

SÉRAPHINE, BÉATRIX.

SÉRAPHINE.

Pas habillée encor! mais c'est bien surprenant;
Le second coup de vêpre est sonné maintenant.

BÉATRIX.

Non pas, c'est le premier... Au surplus, Séraphine,
Avec mystère.
J'attends quelqu'un.

SÉRAPHINE, *souriant.*

Quelqu'un? Ah! je sais, ma cousine.
Ainsi, décidément il nous viendra ce soir?

BÉATRIX.

Et c'est moi qui serai la première à le voir.
On le dit fort instruit, et pas du tout frivole.

SÉRAPHINE.

Sans doute il est grandi, n'est-ce pas?

BÉATRIX.

Es-tu folle?
Lui, grandi?

SÉRAPHINE.

Sûrement.

BÉATRIX.

Quel rêve est donc le tien?
Je parle du vicaire.

SÉRAPHINE.

Et moi, de Cyprien.

BÉATRIX.

Comme chacun entend ce qu'il a dans la tête!

SÉRAPHINE.

Le revoir, et surtout à présent, quelle fête!

BÉATRIX.

Pourquoi donc à présent, Séraphine?

SÉRAPHINE.

Je veux
Qu'il soit auprès de moi quand je ferai mes vœux.

BÉATRIX.

Quoi! des vœux, un couvent! toujours la même idée!

SÉRAPHINE.

Oui, ma bonne cousine, oui, j'y suis décidée.

BÉATRIX.

Quel chagrin cela cause à monsieur le curé!

SÉRAPHINE.

C'est contre tous les maux un refuge assuré.
Ne voir que Dieu, n'aimer que Dieu dans la nature,
Est une chose, hélas! et si douce et si pure!

BÉATRIX, *avec émotion.*

Cesse de t'abuser : quand on se donne au ciel,
Apprends que l'existence est un combat cruel;
Que le démon est là, qu'il guette sa victime,
Qu'il ne faut qu'un moment pour tomber dans l'abîme.
Alors, les pleurs, alors les sanglots, les hélas,
Les remords!

SÉRAPHINE, *la regardant avec surprise.*

Les remords!...

Souriant.

Non, je n'en aurai pas;
Non, ma vocation est certaine, complète.

BÉATRIX.

Eh bien donc! que de Dieu la volonté soit faite!

SÉRAPHINE.

Mais j'oublie avec vous l'église et mon devoir;
Le second coup, je crois, vient de sonner : bonsoir.

Demi-nuit.

SCÈNE IX

BÉATRIX, *seule.*

Chère enfant, chère enfant! si jeune, et plus de père!...
Comment, la nuit déjà!... La nuit me désespère!
La nuit j'ai peur, surtout quand le temps est mauvais.
L'hiver, si le vent siffle à travers les volets,
Le cœur est toujours prêt de me manquer, je tremble :
Une secrète voix me poursuit; il me semble
Que, dans l'ombre, elle vient me reprocher mes torts.

On frappe à la porte.

Sainte Vierge! ô mon Dieu! Je sens dans tout mon corps,
Oui, je sens... se répandre un frisson qui me glace.

Nouveau bruit.

SCÈNE X

MADAME FROMAGEOT, BEATRIX,
MADAME CAQUELARD.

MADAME FROMAGEOT.

Ouvrez.

MADAME CAQUELARD.

Ouvrez.

BÉATRIX.

On parle!... Ah! ma frayeur s'efface.

Haut.

Qui va là?

MADAME FROMAGEOT.

Nous.

BÉATRIX.

Qui? vous?

MADAME CAQUELARD.

Ouvrez donc sans retard.

MADAME FROMAGEOT.

Madame Fromageot.

MADAME CAQUELARD.

Madame Caquelard.

BÉATRIX.

Madame Caquelard! Eh! vraiment oui, c'est elle;
Je reconnais sa voix.

Elle ouvre; Jeanne apporte des flambeaux.

MADAME CAQUELARD, *haletante.*

Bonsoir, mademoiselle.

Ouf!

MADAME FROMAGEOT.

Ouf!... Est-il venu, monsieur l'abbé Martin?

BÉATRIX.

Pas encor.

MADAME CAQUELARD, *à sa compagne.*

C'est qu'il a pris un autre chemin.

MADAME FROMAGEOT, *à Béatrix.*

Le Salut commençait, j'étais à peine assise,
Quand un voiturin passe à côté de l'église.

MADAME CAQUELARD, *l'interrompant.*

En y réfléchissant une minute ou deux,
J'ai dit : C'est le vicaire ; allons au devant d'eux.

MADAME FROMAGEOT.

J'ai fait comme elle, moi, j'ai levé la séance,
Pour être la première à lier connaissance.

MADAME CAQUELARD.

S'il fallait que quelqu'autre avant moi l'entrevît,
Je n'en dormirais pas.

MADAME FROMAGEOT.

J'en mourrais de dépit.

MADAME CAQUELARD, *à Béatrix.*

Vous nous avez long-temps fait attendre à la porte ?

BÉATRIX.

Que voulez-vous ? le soir, la peur est la plus forte,
Et je...

MADAME CAQUELARD.

C'est comme moi.

MADAME FROMAGEOT.

Bah !

MADAME CAQUELARD.

Depuis le trépas
De mon pauvre mari, la nuit je ne dors pas ;
Le moindre bruit m'agite, un souffle m'inquiète.
Ce bon Charle ! O mon Dieu ! quelle perte j'ai faite !

MADAME FROMAGEOT.

Comment, vous avez peur?

MADAME CAQUELARD, *soupirant.*

Et ce n'est pas, je croi,
L'unique changement qui se soit fait en moi.

BÉATRIX.

Quel changement encore!

MADAME CAQUELARD, *d'un ton langoureux.*

Ah!... depuis mon veuvage,
Je ne sais pas pourquoi j'aime Dieu davantage.

MADAME FROMAGEOT.

Eh bien! continuez, c'est très heureux pour vous.

MADAME CAQUELARD.

Je finirai pourtant par reprendre un époux.
Le soir, quand on entend la bise et le tonnerre,
Gaîment.
On n'est pas seule au moins pour faire sa prière.

MADAME FROMAGEOT.

Vous n'avez point paru depuis hier matin?

MADAME CAQUELARD.

C'est que je suis allée au village voisin
Entendre le sermon de l'abbé Mésangère.
Comme il a bien prêché! quel beau missionnaire!

MADAME FROMAGEOT.

J'aime mieux l'autre, moi. Convenez qu'en effet
Il a bien du talent.

MADAME CAQUELARD.

Oui, mais il est si laid.

BÉATRIX.

Si laid!

MADAME FROMAGEOT.

Cette pensée est trop matérielle;
Un prêtre est toujours bien, quand nous avons du zèle.
Si laid!

MADAME CAQUELARD.

Que voulez-vous? je vais selon mon cœur;
Avec un vieux curé, je n'ai point de ferveur.

BÉATRIX, *très piquée.*

Un vieux! j'aime bien ça! Ces vieux que l'on méprise,
Valent leur prix.

MADAME CAQUELARD.

Seigneur!... vous m'avez mal comprise.

Avec volubilité.

Je ne dis pas de mal de monsieur le curé;
Il est très vert encore, et d'un zèle éclairé.
Mais voyez donc un peu comme elle est irritable!

BÉATRIX.

C'est que je sais les traits dont vous êtes capable,
Madame Caquelard!

Elle remonte.

MADAME FROMAGEOT, *à Béatrix.*

Calmez-vous, calmez-vous.

MADAME CAQUELARD, *à l'autre dévote.*

Je n'ai pas eu dessein de la mettre en courroux.

MADAME FROMAGEOT.

Eh mon Dieu! non; je crois maintenant vous connaître;
Moi, j'aime les sermons, et vous aimez le prêtre.

BÉATRIX, *ouvrant la porte.*

C'est lui?

MADAME FROMAGEOT, *accourant.*

Mais, en effet, c'est bien lui!

MADAME CAQUELARD.

Quel bonheur!

BÉATRIX.

Avec sa gouvernante!

MADAME FROMAGEOT.

Oui.

SCÈNE XI

BÉATRIX, CATHERINE, *en manteau de drap;* MARTIN, MADAME FROMAGEOT, MADAME CAQUELARD, JEANNE. *Les portes restent ouvertes.*

BÉATRIX, *à l'abbé.*

Monsieur, j'ai l'honneur...

MARTIN, *à Jeanne.*

Veillez à mes paquets.

CATHERINE.

A mes cartons, ma chère.

BÉATRIX, *prenant à Catherine son manteau.*

C'est, je crois, le manteau de monsieur le vicaire?

CATHERINE.

Ce matin, en partant, j'ai dit : Le temps est beau,
Mais, par précaution, prenons notre manteau.

BÉATRIX.

On ne peut qu'approuver un avis aussi sage;
Je prends le nôtre aussi quand je suis en voyage.

MARTIN, *à Béatrix, d'un ton sévère.*

Mais quelque chose ici me paraît surprenant :
Comment n'êtes-vous pas aux vêpres maintenant?
On les chante.

CATHERINE.

On les chante, oui, je viens de l'entendre.

BÉATRIX, *avec douceur.*

Je suis restée exprès, monsieur, pour vous attendre.
D'ailleurs, quand j'ai ma toux, monsieur l'abbé Vincent
M'exempte de l'office.

MARTIN, *entre ses dents.*

Il est bien indulgent.

CATHERINE.

Beaucoup trop indulgent!

MADAME FROMAGEOT, *bas à l'autre dévote.*

Quelle belle prestance!

MADAME FROMAGEOT, *bas aussi.*

Le physique est superbe!

MARTIN.

Et... ces dames, je pense,
Ont aussi quelque rhume?

MADAME FROMAGEOT.

Oh! non pas, Dieu merci!

MARTIN, *bas à Catherine.*

Je le vois bien, j'aurai beaucoup à faire ici.

CATHERINE.

Beaucoup!!!

MADAME FROMAGEOT, *bas à madame Caquelard.*

Il prend du moins l'autorité d'un prêtre,
Et c'est ce qui convient.

BÉATRIX.

Monsieur l'abbé peut-être
Voudrait se rafraîchir?

Geste négatif.

MADAME CAQUELARD, *bas à son amie.*

Quel regard plein de feu!
Il pourra convertir bien des âmes à Dieu.

BÉATRIX, *au vicaire.*

Comme votre maison n'est pas encore prête,
La nôtre est toute à vous.

MARTIN.

Vous êtes trop honnête.

CATHERINE.

Vous êtes trop honnête.

MADAME CAQUELARD, *bas à sa compagne.*

A dater d'aujourd'hui,
Je n'irai plus, ma chère, à confesse qu'à lui.

MADAME FROMAGEOT.

Dieu! que l'extérieur sur votre âme a de prise!

BÉATRIX, *remontant.*

J'aperçois ces messieurs qui sortent de l'église.

MADAME FROMAGEOT, *au vicaire.*

Tout l'*endroit* aujourd'hui va vous être connu.

SCÈNE XII

BÉATRIX, CATHERINE, MARTIN, VINCENT, MADAME FROMAGEOT, MADAME CAQUELARD, BAUDET *en costume de serpent. Il dépose son instrument contre un meuble.*

BÉATRIX, *au curé.*

Monsieur l'abbé Martin.

VINCENT, *embrassant Martin.*

Soyez le bien venu.
Sûrement Béatrix vous aura dit d'avance
Que je vous attendais avec impatience.

MARTIN.

Je me sens très flatté...

VINCENT.

J'avais besoin de vous.
Mes devoirs, jusqu'ici, je les ai remplis tous;
Mais je suis vieux, je touche au bout de ma carrière,
Et c'est ce qui m'a fait désirer un vicaire.
Dans peu, mon cher monsieur, vous vous serez formé

Sous mes yeux, par mes soins; et je serai charmé
De laisser mes enfans et mon troupeau fidèle
Dans les mains d'un jeune homme instruit et plein de zèle.

MARTIN.

J'essaîrai de répondre à vos intentions.

VINCENT.

Que de devoirs pour vous, que d'obligations!
Vous êtes jeune encore, et sévère peut-être;
Aussi, je tiens beaucoup à vous faire connaître
Les principes qui sont ma règle; les voici.
J'ai rencontré, monsieur, dans ce village-ci
Nombre de protestans, et quelques incrédules;
Mais j'évite avec eux des débats ridicules.
Nous vivons très unis, sans fiel et sans aigreur :
Le ministre, monsieur, est mon ami de cœur.

MARTIN, *indigné.*

O Dieu!

Pantomime de Catherine.

VINCENT.

Vous paraissez surpris de ce langage!
Ce n'est pas tout encore; aux pauvres du village
Quand je fais, le jeudi, ma distribution,
Je ne m'enquiers jamais de leur religion.
De tout le monde ici je dois être le père,
Et les plus malheureux sont ceux que je préfère.
Dieu, de ce procédé fait un devoir pour nous;
Nous sommes tous pécheurs, il nous protège tous.
Soyons donc tolérans, à l'exemple du maître :
Levant les yeux au ciel. *Les baissant vers la terre.*
Quand la puissance l'est, la faiblesse doit l'être.

MARTIN, *avec humeur.*

Ce village doit être un bien triste séjour!

BÉATRIX, *piquée.*

Village! comment donc, monsieur? c'est un gros bourg.

VINCENT.

Oui, nous avons ici trois cloches, deux mille âmes.

MADAME FROMAGEOT, *faisant la révérence.*

Beaucoup de piété, surtout parmi les femmes.

VINCENT.

La cure vous plaira, l'aspect en est charmant.

MADAME CAQUELARD.

Avec importance.

Notre église est fort bien, nous avons un serpent.

MARTIN.

Mais que de monde ici!

CATHERINE.

J'en suis émerveillée.

VINCENT.

J'ai tout exprès donné pour vous une veillée.
Je vais vous présenter les notables du lieu.
D'abord, c'est Béatrix, ma gouvernante.

CATHERINE, *bas à Martin.*

O Dieu!

Quels grands airs on se donne!

SCÈNE XIII

BÉATRIX, CATHERINE, MARTIN, SÉRAPHINE, *entrant;* VINCENT, MADAME FROMAGEOT, MADAME CAQUELARD, BAUDET.

VINCENT, *montrant la jeune fille.*

Ensuite Séraphine,
Novice du couvent de Sainte-Catherine.

SÉRAPHINE, *étourdîment.*

Il est donc arrivé?... Ciel!...

Elle s'arrête devant le vicaire.

VINCENT.

Qu'avez-vous?... Eh bien?...

SÉRAPHINE.

Ah! pardon... Je croyais... que c'était Cyprien.

CATHERINE *et* MARTIN.

Cyprien?...

VINCENT.

Jeune abbé, dont vous verrez le père...

BÉATRIX.

Et qui doit arriver ce soir du séminaire.

VINCENT, *présentant les dévotes*.*

Madame Fromageot, madame Caquelard...

---

* Séraphine, Béatrix, Catherine, Martin, Vincent, Madame Fromageot, Madame Caquelard, Baudet.

BÉATRIX.

Deux personnes de bien.

MARTIN, *bas à sa gouvernante.*

Elles ont l'air mignard!

CATHERINE, *bas aussi.*

Ce regard éveillé n'est pas un bon indice.

MARTIN, *à Baudet.*

Et vous?

BAUDET.

Je suis serpent, tout à votre service.
Avantageusement connu dans le pays,
Depuis cent ans, je suis serpent... de père en fils.
J'ai l'honneur d'être aussi bedeau, peintre, herboriste,
Greffier de la mairie, arpenteur et dentiste.

MADAME CAQUELARD.

Ajoutez-y qu'il est aspirant-magister.

CATHERINE, *étonnée.*

Seigneur mon Dieu!

MARTIN, *riant.*

Voilà bien des talens, mon cher.

Au curé.

Est-ce tout?

VINCENT.

En amis le presbytère abonde,
Mais la danse, aujourd'hui, nous a pris bien du monde.

MARTIN.

A Baudet.

La danse!... Vous dansez?

BAUDET.

C'est notre seul bonheur.

MARTIN.

Quoi! dans cette paroisse on danse! Quelle horreur!

CATHERINE, *à Baudet.*

Ah fi! monsieur!

VINCENT, *au vicaire.*

Cessez de tenir ce langage.
Quand vous aurez long-temps habité le village,
Vous serez moins sévère et moins affirmatif.
La danse pour les mœurs est un préservatif :
Une fille, dansant sous les yeux de sa mère,
Trouve, au lieu d'un danger, un abri tutélaire.
C'est ce qu'au séminaire on ne vous a pas dit;
Mais je vous l'apprends, moi.

MARTIN.

Je demeure interdit.
La danse, en aucun cas, ne peut être permise,
C'est un amusement défendu par l'Église.

BÉATRIX.

Mais Jésus-Christ dansa, dit un livre pieux.

MARTIN.

Ce n'est peut-être pas ce qu'il a fait de mieux.

MADAME FROMAGEOT, *bas à Baudet.*

Ils vont se quereller.

BAUDET, *bas, en se frottant les mains.*

Tant mieux! je suis aux anges*.

* Baudet, Séraphine, Béatrix, Catherine, Martin, Vincent, Madame Fromageot, Madame Caquelard.

VINCENT, *au vicaire.*

Vous avez là, monsieur, des principes étranges.
On ne va donc au Ciel, dans votre opinion,
Qu'à force d'abstinence et de privation?

MARTIN, *les yeux baissés.*

Veiller, jeûner, souffrir, se rendre misérable,
Aux yeux du créateur rien n'est plus agréable.
Oui, je connais le cœur de ce Dieu de bonté,
Plus nous nous tourmentons, plus il est enchanté.

VINCENT.

De quels traits vous peignez la puissance divine?

BAUDET, *à Séraphine, d'un air tendre.*

De grace...

SÉRAPHINE.

Laissez-moi.

Elle remonte.

VINCENT.

Qu'avez-vous, Séraphine?

MADAME CAQUELARD, *s'approchant avec humeur.*

Eh! mais vraiment... je crois qu'il lui fait les yeux doux.

Baudet est tout déconcerté.

MADAME FROMAGEOT, *à demi-voix.*

Non, je ne pense pas.

MADAME CAQUELARD, *grommelant.*

Hum! hum!

MADAME FROMAGEOT, *à part.*

Quel air jaloux!

SÉRAPHINE, *ouvrant la porte.*

Le voilà! le voilà qui descend de voiture!

BÉATRIX, *à Vincent.*

Qu'ai-je dit! que d'abord il viendrait à la cure;
Il sait ce qu'il vous doit.

SCÈNE XIV

CATHERINE, MARTIN, BÉATRIX, SÉRAPHINE, CYPRIEN, BAUDET, VINCENT, MADAME FROMAGEOT, MADAME CAQUELARD.

MADAME CAQUELARD.

C'est lui!

VINCENT.

C'est toi!

BÉATRIX.

C'est vous!

VINCENT.

Approche, mon enfant; viens nous embrasser tous!

CYPRIEN, *après avoir embrassé Baudet, Béatrix et Vincent.*

Que je bénis de Dieu la bonté paternelle,
Je vous revois!

SÉRAPHINE, *passant devant Béatrix.*

Et moi?

CYPRIEN.

Bonjour, mademoiselle.

SÉRAPHINE, *pleurant.*

Mademoiselle!... Moi qui courais dans ses bras!

BÉATRIX, *au curé.*

Mademoiselle!... Allons, il ne reconnaît pas
Séraphine, je crois!

CYPRIEN.

Mille pardons, madame.

BÉATRIX.

Pourquoi donc l'aborder ainsi?

CYPRIEN, *les yeux baissés.*

C'est une femme.

MARTIN.

Esprit de chasteté, je l'en estime, moi.

VINCENT.

Cyprien, ce n'est pas une femme pour toi.

CYPRIEN.

Et qu'est-ce donc alors?

VINCENT.

Oh! quelle différence!
N'es-tu pas son cousin, l'ami de son enfance?

BAUDET, *le poussant par le dos.*

Voyons, grand innocent, veux-tu bien approcher?

CYPRIEN, *au curé, d'un air béat.*

Vous croyez que je puis l'embrasser sans pécher?

VINCENT.

Assurément, mon fils.

BAUDET.

Sa mine est amusante!

CYPRIEN, *à la jeune fille.*

Voulez-vous bien permettre.....

Il présente ses joues.

SÉRAPHINE, *après l'avoir embrassé.*

Ah! que je suis contente!

VINCENT.

Mon pauvre Cyprien, enfin je te revois!

BÉATRIX, *le retournant.*

Çà, que je te regarde une seconde fois!

MARTIN, *au curé.*

Quel âge a donc monsieur?

VINCENT.

Vingt-deux ans.

MADAME FROMAGEOT, *bas à madame Caquelard.*

Mais en somme,
Sa tenue est fort bien.

MADAME CAQUELARD.

C'est tout à fait un homme!

MADAME FROMAGEOT.

Comme son air est doux et sévère à la fois!

MADAME CAQUELARD.

Quelle fraîcheur! Il est beau comme un saint François.

VINCENT, *à Martin.*

Après tout le chemin que vous venez de faire,
A Béatrix.
Vous devez être las. Les lits sont prêts, j'espère.

BÉATRIX, *avec amour-propre.*

Depuis avant-hier soir.

VINCENT, *aux autres personnages.*

Vous partez, mes amis?

MADAME FROMAGEOT.

Mais, monsieur, il est tard.

VINCENT, *à Cyprien.*

Quant à toi, mon cher fils,
Reste ici, c'est pour toi la maison paternelle.
As-tu vu tes parens?

CYPRIEN.

Oui, monsieur.

BAUDET, *lorgnant Séraphine.*

Qu'elle est belle!

SCÈNE XV

SÉRAPHINE, CATHERINE, BÉATRIX,
MARTIN, VINCENT, CYPRIEN.

BÉATRIX, *appelant.*

Jeanne! Jeanne! apportez des bougeoirs promptement.

Jeanne apporte des bougeoirs.

BÉATRIX, *à Catherine.*

Elle va vous conduire à votre appartement.
Pour vous, monsieur l'abbé, voici la clef du vôtre.

MARTIN.

La décence avant tout! Sont-ils loin l'un de l'autre?

BÉATRIX.

Oui, monsieur.

MARTIN.

Bien.

BÉATRIX, *d'une voix élevée et pendant qu'il s'éloigne.*

A droite, et puis à droite encor.

Revenant à Catherine.

Et vous, la porte à gauche, au fond du corridor;
Le tapis est tout neuf et la chambre cirée!...

Elles se saluent.

SCÈNE XVI

BÉATRIX, SÉRAPHINE, VINCENT, CYPRIEN.

VINCENT.

Approchez, Cyprien... Pour finir la soirée,
Il faut que je vous donne un conseil. Entre nous,
Vous êtes peu courtois. Je n'aime pas en vous
Ce zèle éxagéré, cette sauvagerie.
La vertu, mon enfant, n'est pas la pruderie;
On peut être dévot, et chérir son prochain :
Retenez cet avis... et donnez-vous la main.

Ils obéissent.

Soyez toujours unis!... Bonsoir, ma Séraphine.

Il l'embrasse sur le front.

CYPRIEN, *au curé.*

Adieu, mon père.

SÉRAPHINE, *à Béatrix.*

Adieu, ma bien bonne cousine.

Ils sortent par des issues différentes.

SCÈNE XVII

VINCENT, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Vous avez renvoyé ces enfans tout à coup,
Est-ce que vous souffrez, monsieur Vincent?

VINCENT.

Beaucoup.

BÉATRIX.

O mon Dieu!

VINCENT.

J'ai dormi très mal la nuit dernière,
Et n'aurai que le temps de dire mon bréviaire.

BÉATRIX, *appelant.*

Jeanne!... préparez-nous vite du vin sucré,
Et bassinez le lit de monsieur le curé.

Jeanne entre et enlève les flambeaux. Nuit entière. Le rideau tombe.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Il est jour.

SÉRAPHINE, BAUDET, *en costume de peintre; blouse, bonnet de papier, pinceau, pot de couleur.*

SÉRAPHINE, *entrant par la porte à droite de l'acteur.*

Vous êtes aujourd'hui de bonne heure à l'ouvrage.
Que faites-vous donc là?

BAUDET, *entrant par le fond et déposant ses instrumens.*

Je peignais le treillage
Tendrement.
De monsieur le curé. Mademoiselle, eh quoi!
Resterez-vous toujours inhumaine pour moi?
Je n'ai qu'un seul désir, je n'ai qu'une pensée,
C'est...

SÉRAPHINE, *vivement.*

D'un pareil discours j'ai lieu d'être offensée;

Car, vous êtes instruit bien positivement
De ma vocation!

BAUDET, *d'un air fin.*

C'est pour cela, vraiment!
M'épousant, à vos vœux vous demeurez soumise;
C'est encore un moyen de tenir à l'Église.
Vous sentez que pour vous c'est le point important,
Et je crois...

SÉRAPHINE, *sévèrement.*

Arrêtez! ou je sors à l'instant.
Ce ton moqueur...

BAUDET, *d'un air patelin.*

J'ai tort, puisque je vous irrite.
Pourtant, un dernier mot!... J'ai fort peu de mérite;
Mais un fait constaté, je vous l'ai dit souvent,
C'est qu'un mauvais mari vaut mieux qu'un bon couvent.
Dans peu vous me seriez, j'en suis sûr, attachée.

SÉRAPHINE.

Épouser un serpent! j'en serais bien fâchée.

BAUDET.

Vous aurez lieu bientôt de vous en repentir.
La retenant.
Ne vous éloignez pas, c'est à moi de sortir.
Aussi bien, l'on m'attend pour commencer la messe,
Et je cours m'habiller, déjà l'heure me presse.
Amoureusement.
Mais quand je serai libre, oh! qu'il me sera doux
De revenir plaider ma cause auprès de vous!
Tenez bien votre cœur, tenez-le!... Je vous aime;
Il faudra tôt ou tard m'aimer malgré vous-même.
Adieu!... Que je vais être heureux, si je vous plais!
Il sort par le fond.

SCÈNE II

SÉRAPHINE, *seule.*

C'est donc là de l'amour? Je n'en aurai jamais...
Décidément, je vois que vers lui Dieu m'appelle,
Et Baudet m'en fournit une preuve nouvelle.
Plus cet homme me fait la cour avec ardeur,
Plus ma vocation s'affermit dans mon cœur.
Oh oui! je le sens bien, je hais le mariage...
Se retournant et élevant la voix.
Mais, mon Dieu, que fait donc Cyprien au village?...
Réfléchissant.
Depuis deux jours, quel poids de mon âme est ôté!
Sans être à mon égard ce qu'il avait été,
Il n'a plus cet air froid qui m'a fait tant de peine.
Hier même sa main a rencontré la mienne,
Et j'ai cru la sentir... me presser doucement;
Aussi j'ai, cette nuit, dormi... tranquillement.
Écoutant sans regarder.
Je l'entends! sa présence à mon cœur se révèle!

SCÈNE III

SÉRAPHINE, CYPRIEN.

CYPRIEN.

Ah! vous voilà, madem...

SÉRAPHINE, *avec douceur.*

Encor mademoiselle?
Moi, je vous ai toujours appelé Cyprien.

CYPRIEN, *souriant.*

C'est vrai... Votre santé, Séraphine?

SÉRAPHINE.

Fort bien.

CYPRIEN.

Mon Dieu, comme en sortant des murs d'un séminaire
On trouve le ciel pur! Qu'ici je vais me plaire!
L'intérêt de ces lieux est encore augmenté,
Lorsque je les compare au lieu que j'ai quitté.

SÉRAPHINE, *affectueusement.*

Dites-moi, Cyprien? vous y mêlez, je pense,
Un peu du souvenir des jeux de notre enfance?

CYPRIEN.

Oui : ce temps est toujours plein de charme à mes yeux.
J'aime à me rappeler des jours délicieux,
Les rapports de nos goûts, de notre caractère.

SÉRAPHINE.

Ce matin, mon ami, pensive, solitaire,
Recueillant dans mon cœur plus d'un doux souvenir,
Eveillée à demi, je rêvais l'avenir.

Avec élan.

Je vous voyais entrant dans le saint ministère,
Et bientôt à grands pas parcourant la carrière;
Vos talens, vos vertus vous avaient fait prélat!
Dans un bel évêché, jetant un vif éclat,
Le front haut, entouré du plus brillant chapitre,

Vous marchiez étalant et la crosse et la mitre;
S'attendrissant.
Et moi, perdue au sein des flots de curieux,
J'essuyais une larme, en vous suivant des yeux!...

CYPRIEN, *ému.*

J'ignore, à mon égard, la volonté céleste;
Mais j'ai rêvé toujours un rôle plus modeste.

SÉRAPHINE.

Quoi qu'il en soit, monsieur, de ce vœu de mon cœur,
Gaîment.
Je dois quêter bientôt, servez-moi de quêteur.
Je vais (avant dix jours, si j'ai bonne mémoire)
Paraître en robe neuve et dans toute ma gloire.
Me ferez-vous l'honneur de me donner la main?

CYPRIEN.

Très volontiers. Quel jour?

SÉRAPHINE.

C'est dimanche prochain.

CYPRIEN.

Quand il s'agit de Dieu, je suis rempli de zèle,
Et vous pouvez compter sur moi, mademoiselle.
S'animant.
Il avait bien raison, monsieur l'abbé Vincent;
L'amour que je vous porte, est pur, est innocent.

SÉRAPHINE.

Aussi, me plaît-il fort; oui, j'aime à vous entendre.
Ils se donnent la main.

CYPRIEN.

A mes yeux, Séraphine est la sœur la plus tendre.

Avec ivresse.

Me serait-il, d'ailleurs, permis de t'oublier?
Sur le passé mon cœur ne peut se replier,
Que chaque souvenir ne m'offre ton image;
A chaque souvenir je t'aime davantage!...

SÉRAPHINE.

Ah! ces mots-là me vont jusques au fond du cœur!...

Se retournant.

Voici monsieur Martin!

SCÈNE IV

SÉRAPHINE, MARTIN, *un cahier à la main;*
CYPRIEN, BÉATRIX, *dans la coulisse.*

CYPRIEN, *saluant.*

Mon ancien professeur
Ne me reconnaît pas jusqu'à présent, je gage?

MARTIN, *étonné. Il entre par la gauche de l'acteur.*

Non.

CYPRIEN.

Regardez-moi bien.

MARTIN.

Pourtant votre visage,
Vos traits... si je n'ai pas des souvenirs trompeurs...

CYPRIEN.

J'étais, au séminaire, un de vos auditeurs.

MARTIN.

Votre nom est...

CYPRIEN.

Boisard.

MARTIN.

Eh! oui, je me rappelle!
Je vous ai distingué, vous étiez plein de zèle.
Mais, depuis avant-hier, mon cher ami, pourquoi
N'avoir pas renoué connaissance avec moi?

CYPRIEN.

C'est qu'éloigné long-temps de ma famille entière,
J'ai passé ces deux jours, monsieur, près de ma mère.
Vous... l'avoûrai-je aussi? c'est... la timidité;
Vous étiez très sévère.

MARTIN, *souriant avec satisfaction.*

Oui, j'étais redouté.
Moi, j'aime assez cela; commandement austère!

SÉRAPHINE, *à part, avec naïveté.*

Aimer à faire peur, singulier caractère!

CYPRIEN.

Il est bien dur, monsieur, de quitter tout à coup
Le lieu de sa naissance, et je vous plains beaucoup.

MARTIN, *dédaigneusement.*

Je ne tiens nullement au lieu de ma naissance.

SÉRAPHINE.

Vous êtes loin aussi de vos parens, je pense?

MARTIN.

Qu'importent mes parens? Je suis prêtre avant tout;
L'Église est ma famille, et l'Église est partout.

SÉRAPHINE.

Mais Dieu nous donne un cœur, et ce n'est pas sans cause.
Il faut bien cependant qu'on aime quelque chose.

MARTIN, *avec onction.*

Aimons Dieu, mon enfant, c'est le seul bien réel.

A Cyprien.

Le prêtre, dont la voix commande au nom du Ciel,
Doit être constamment pur et célibataire.
Notre but est le Ciel, la femme c'est la terre.

CYPRIEN.

Mais monsieur le curé pense tout autrement,
Et ne condamne pas un tendre sentiment.

MARTIN, *avec mépris.*

Je n'en suis pas surpris... Entre nous, c'est un prêtre
Mondain, et très mondain.

CYPRIEN, *à part.*

Moi, j'ai bien peur de l'être!

MARTIN, *à la jeune fille.*

Tout ce qu'à Cyprien j'ai dit du célibat,
S'applique également à votre saint état.
Lorsque, par un élan de piété profonde,
On se voue au Seigneur, c'est pour fuir tout le monde.

SÉRAPHINE, *ingénuement.*

Il est quelqu'un pourtant que je regretterai.

MARTIN.

Vous me faites trembler... qui?

SÉRAPHINE.

Monsieur le curé.

MARTIN.

Monsieur le curé, passe.

SÉRAPHINE.

Ensuite, ma cousine.

Geste approbatif.

CYPRIEN.

Moi, je regretterai mon père et Séraphine.

Au vicaire qui fronce le sourcil.

C'est ma cousine aussi.

MARTIN.

Faiblesse, mes enfans,
Faiblesse, qui, chez vous, ne peut durer long-temps.
A force d'aimer Dieu l'on se perfectionne,
Vous parviendrez bientôt à n'aimer plus personne;
Voyez, moi!... Mes amis, pour nous le vrai bonheur,
Le seul est d'oublier que nous avons un cœur.
Comme on jouit alors d'un calme désirable!
Quelle béatitude entière, inaltérable,
Devient notre partage!... Habitant du saint lieu,
On est tout à soi-même, en étant tout à Dieu,

BÉATRIX, *dans la coulisse.*

Séraphine!

SÉRAPHINE.

On y va.

BÉATRIX.

Séraphine!

SÉRAPHINE, *au vicaire.*

On m'appelle.

Elle sort.

CYPRIEN.

On nous appelle, adieu.

Il court après Séraphine.

MARTIN.

Non, c'est Mademoiselle.

Très haut.

Où courez-vous?

SCÈNE V

MARTIN, *seul et secouant la tête.*

Hum! hum!... ces deux jeunes gens-là
Sont bien souvent ensemble!... Ayons l'œil à cela.

Déroulant son cahier.

Enfin, me voici donc installé dans ma place!
Pendant que je suis seul, il faut que je repasse
Mon sermon sur l'orgueil. Admirable sujet,
Qui plaira, j'en suis sûr! oui, car il est parfait;
Du Massillon tout pur!... O mon Dieu, quel dommage
De voir autant d'esprit perdu dans un village!
Résignons-nous, ce poste est devenu le mien,
Mon devoir est d'y vivre et d'y faire le bien...
Pourtant, orgueil à part, je sens que je puis être
Evêque!... qui sait même? oui, Cardinal peut-être!...
Sixte-Quint, qui dictait des lois aux potentats,
Pour arriver plus haut est parti de plus bas...
En attendant, soyons un modeste vicaire;
L'aigle, avant de voler, rase long-temps la terre.

Ouvrant le manuscrit.

Relisons ce discours... posément, sans effroi...
Comme si l'auditoire était là devant moi.

Les mains croisées sur la poitrine.

J'arrive le front bas, et je regarde à peine.
Je tousse, on fait silence, et prenant mon haleine,

Il lève le bras.

Je commence, le bras... placé comme ceci.
J'ai vu l'abbé Fayet, Fayet posait ainsi.
Le grand point, dans la chaire, est que l'on se dessine.

SCÈNE VI

CATHERINE, MARTIN.

CATHERINE, *d'un air riant.*

Monsieur...

MARTIN, *avec humeur.*

Mal à propos vous venez, Catherine.

CATHERINE.

Mal à propos! eh bien! le mot est gracieux.

MARTIN.

Il est ce qu'il doit être.

CATHERINE.

Allons, de mieux en mieux!
Quel homme!

MARTIN.

Quelle femme!... Il est vraiment étrange,
Quand je veux travailler, qu'ainsi l'on me dérange.

CATHERINE.

Votre ton est si dur!

MARTIN.

Le vôtre est-il si doux?

CATHERINE.

Je me gâte, depuis que je suis avec vous.

MARTIN, *en colère.*

C'est vous qui m'irritez!

CATHERINE.

Aimable caractère!

MARTIN.

Et le vôtre?

CATHERINE, *s'approchant.*

Écoutez un avis salutaire!
Autrefois, on citait votre bonté partout;
La prêtrise aurait dû l'augmenter, pas du tout.
Depuis que vous portez cet habit respectable,
Vous êtes devenu rancunier, détestable,
Dur dans vos actions, aigre dans vos discours;
En un mot, vous valez un peu moins tous les jours.

MARTIN, *avec amertume.*

Puisqu'il en est ainsi, que mon humeur vous semble
Si fâcheuse, pourquoi restons-nous donc ensemble?

CATHERINE, *vivement.*

Je partirai demain!

MARTIN, *du même ton.*

Mon Dieu, dès aujourd'hui.

CATHERINE.

Toujours se quereller, c'est aussi trop d'ennui;
Toujours des mots amers! Cette vie est affreuse!

MARTIN.

N'en accusez que vous, que vous, femme odieuse,
Indigne, acariâtre!

CATHERINE.

Acariâtre, ô ciel!

MARTIN.

Sans doute.

CATHERINE.

Acariâtre!... Eh bien! homme cruel...

MARTIN.

Qu'à me persécuter elle est opiniâtre!

CATHERINE.

Vous ne reverrez plus la femme acariâtre!
Je pars, et pour toujours.

MARTIN.

Adieu!

CATHERINE, *dans le fond du théâtre.*

L'abbé Vincent
Est bien meilleur que vous! Il n'est pas offensant,
Il traite avec égards sa bonne gouvernante.

MARTIN.

C'est qu'il a pour cela quelque raison... puissante.
Car, Dieu merci, je sais bien des choses sur lui.

CATHERINE, *accourant avec un sourire.*

Qu'avez-vous donc appris, monsieur?

MARTIN, *à voix basse.*

C'est qu'aujourd'hui
Un voisin m'est venu conter certaine histoire.
Cette orpheline...

CATHERINE.

Eh bien?

MARTIN, *parlant à l'oreille de Catherine.*

...Chacun semble le croire...

CATHERINE, *avec aplomb.*

Vous vous trompez; j'ai, moi, d'autres renseignemens.
Béatrix est ici depuis moins de seize ans,
La jeune fille en a dix-huit, c'est impossible.

MARTIN, *mécontent.*

Ainsi donc, leur vertu vous paraît inflexible,
Vous la garantissez?

CATHERINE, *vivement.*

Je ne dis pas cela,
Au contraire.

MARTIN.

Le mot de cette énigme-là?

CATHERINE.

Voici ce qu'on prétend dans notre voisinage.
Ensemble, leur conduite a toujours été sage,
Mais séparément, non! Écoutez bien ceci:
Avant de demeurer dans ce village-ci,
Béatrix a vécu chez monsieur Lhirondelle.

Et, pendant ce temps-là, que de propos sur elle!...
Quant au curé, je sais, mais à n'en douter pas,
Qu'entre vingt-cinq et trente il a fait un faux pas.

Baissant les yeux dévotement.

Je tiens tous ces détails d'une pieuse femme,
Qui me les a, monsieur, garantis sur son âme.

MARTIN, *réfléchissant.*

Ces renseignemens-là s'accordent assez bien
Avec ceux que j'ai pris... Ah! ah! l'homme de bien,
Vous avez vos raisons pour prêcher l'indulgence.

CATHERINE.

Comparez avec vous! Dieu, quelle différence!

MARTIN.

Au moins nous n'aimons rien, nous sommes vertueux,
Restons dans cet état, fuyons les vicieux.

CATHERINE.

Oui, fuyons tout le monde.

MARTIN.

Avec eux on s'expose,
Et nous sommes les seuls qui valions quelque chose.
Si mes supérieurs savaient m'apprécier!...
Or ça, faisons la paix, il faut tout oublier.
Je vois tant de rapports entre nos caractères!

CATHERINE.

C'est vrai. Quand il s'agit de nous, de nos affaires,
Sans doute votre avis est rarement le mien;
Mais toujours sur autrui nous nous entendons bien.
Rendons-nous donc heureux.

MARTIN.

Heureux! heureux, ma chère!

Depuis que j'ai touché ce fatal presbytère,
J'éprouve un mal secret, un déplaisir profond.

CATHERINE.

Quel déplaisir?

MARTIN.

De n'être ici que le second.

CATHERINE, *souriant.*

Ah! de l'ambition!

MARTIN, *gravement.*

Qui? moi, bonté divine!
J'ai pour but, en prenant sa place, Catherine,
L'intérêt de l'Eglise, et pas du tout le mien.
Il administre mal, j'administrerai bien.
Nous sommes seuls, je puis parler sans me contraindre;
Ce n'est pas avec vous que j'essaîrais de feindre :
Si Vincent exerçait dignement cet emploi,
J'aimerais beaucoup mieux qu'il l'occupât que moi.

CATHERINE.

Mais je ne conçois pas qu'il le garde à son âge!

MARTIN.

Il y tient!

CATHERINE.

Ah! Seigneur, mais c'est donc une rage?

MARTIN.

Il ne peut plus marcher, trébuche à chaque pas.

CATHERINE.

Hier, à *Magnificat,* on ne l'entendait pas.

MARTIN.

C'est étonnant, jamais on ne se rend justice.

CATHERINE.

Il attend sûrement que la mort l'avertisse.

MARTIN.

Je ne puis le souffrir.

CATHERINE.

Je le déteste aussi.

MARTIN.

Il faut que nous l'aidions à s'en aller d'ici.
Dans ma tête, à présent, c'est chose décidée.

CATHERINE.

Oui, mais comment s'y prendre et quelle est votre idée?

MARTIN.

J'ai des protections auprès de Monseigneur;
Mon plan est fait, ce soir j'écris à sa Grandeur.

SCÈNE VII

CATHERINE, MARTIN, BAUDET.

BAUDET, *haut, dans le fond du théâtre.*

Un moment, mes amis, un moment!... Maître Pierre,
J'arpenterai demain vos six acres de terre,
Demain au petit jour... Vous, madame Lenoir,
Je ne puis arracher votre dent que ce soir.
Votre extrait de naissance est terminé, Marie;
Dans une heure venez le prendre à la mairie.

S'essuyant le front.

Que d'occupations! Tout m'arrive à la fois,
Et puis, je vais plus tard chômer deux jours sur trois.

CATHERINE.

D'où venez-vous ainsi, Baudet?

BAUDET.

A l'instant même
Nous avons terminé.

MARTIN.

Quoi donc?

BAUDET.

Messe et baptême,
Mais un baptême en grand, la fille de l'adjoint!...

MARTIN, *avec humeur.*

Cette affaire, pourquoi ne m'en charge-t-on point?

BAUDET.

Pourquoi? j'aime bien ça; monsieur Vincent l'a faite.

MARTIN.

J'ai cru qu'il me laissait la gestion complète.

CATHERINE, *aigrement.*

Oui, comptez là dessus; dans sa place il mourra.

BAUDET, *à part.*

Ces gens sont bien pressés!

MARTIN.

Et ces fonctions-là,
Comment les remplit-il? Je rougis quand j'y pense.
Loin d'exercer sur tous une juste influence,

Il a l'air protégé bien plus que protecteur,
Et ce sont les brebis qui mènent le pasteur.

CATHERINE.

Veut-on qu'à soixante ans il ait de l'énergie?

MARTIN.

Et puis, d'ailleurs, pour peu qu'on fouille dans sa vie,
On voit...

BAUDET.

On ne voit rien, non rien! Je défîrai
D'articuler un fait sur monsieur le curé.
Il est zélé, pieux, surtout fort honnête homme.

CATHERINE, *bas au vicaire.*

Prenez donc garde.

MARTIN.

Bas aussi. *Haut.*
Eh non! laissez faire. C'est comme
Boisard le magister, vieillard presque impotent,
Qu'il s'obstine à garder dans un poste important.

BAUDET, *vivement.*

Pour le coup, vous avez raison.

MARTIN.

Cela me blesse.

BAUDET.

Et moi donc?

MARTIN.

A mon sens, il faut de la jeunesse
Et de l'activité, pour être instituteur;
Presque autant, voyez-vous, que pour être pasteur.

BAUDET.

Beaucoup de jeunesse, oui, j'approuve votre idée.

MARTIN, *d'un air insinuant.*

Cette place, Baudet, vous l'aviez demandée?

BAUDET.

Sans doute, mais on veut que j'attende deux ans.

MARTIN.

Attendre! c'est leur mot. Attendre! ils sont plaisans.

CATHERINE.

Oh! Seigneur!

MARTIN.

Si le Ciel permet que j'accomplisse
Un projet que j'ai là, l'on vous rendra justice.

BAUDET, *à part.*

Il raisonne très bien, ce monsieur!

MARTIN.

Entre nous,
Faites des vœux pour moi, vous en ferez pour vous.

CATHERINE, *vivement au serpent.*

On vient!... Entrez là vite, ou l'on va vous surprendre.

A Martin, après avoir touché la serrure.

La porte est bien fermée, il ne peut nous entendre!

SCÈNE VIII

BAUDET, *caché dans la pièce de droite;* CATHERINE, MADAME CAQUELARD, *une boîte de bonbons à la main;* MARTIN.

CATHERINE.

Eh! bonjour!

MADAME CAQUELARD, *d'un ton calin.*

En allant hier me confesser,
J'ai cru, monsieur l'abbé, vous entendre tousser.
J'ai fait vite acheter, à la ville voisine,
De la pâte Regnauld, si douce à la poitrine,
Et j'accours vous offrir la boîte que voici.

CATHERINE, *s'en emparant.*

C'est bien, nous en prendrons.

Elle en mange.

MADAME CAQUELARD, *avec mystère.*

Je viens finir aussi
L'entretien d'hier soir.

MARTIN.

Combien je vous rends grâce
De m'éclairer ainsi sur tout ce qui se passe!

Baudet entr'ouvre la porte.

MADAME CAQUELARD.

Si j'ai bonne mémoire, hier, pour dernier point,
Ensemble nous traitions du maire et de l'adjoint.

MARTIN, *riant.*

Vous les avez drapés de la belle manière!

CATHERINE, *avec avidité.*

A présent, quelles gens nous peindrez-vous, ma chère?

MARTIN.

Parlons du percepteur.

CATHERINE.

Paix! paix! j'entends marcher!

MADAME CAQUELARD, *effrayée.*

C'est Fromageot, je crois! Laissez-moi me cacher.

MARTIN.

Pourquoi cela?

MADAME CAQUELARD.

Pourquoi?... Jalouse et médisante!!!...

Elle entre dans la pièce de gauche.

SCÈNE IX

BAUDET, *caché;* CATHERINE, MARTIN, MADAME FROMAGEOT, *portant deux pots de confiture dans ses poches;* MADAME CAQUELARD, *cachée.*

MADAME FROMAGEOT, *cérémonieusement.*

Souffrez, monsieur l'abbé, que votre pénitente
Vienne vous présenter avec humilité

Ces pots de confiture. Ils sont de cet été :
C'est moi qui les ai faits.

MARTIN.

Vous êtes, ma voisine,
Trop bonne... Serrez-moi tout cela, Catherine.

MADAME FROMAGEOT, *vivement.*

Ah! ça, nous sommes seuls, j'arrive tout exprès
Afin de vous donner la suite des portraits.

MARTIN.

Très volontiers.

Madame Caquelard et Baudet entr'ouvrent les portes.

CATHERINE.

Quel est votre avis, je vous prie,
Sur dame Caquelard?

MADAME FROMAGEOT, *avec feu.*

C'est ma meilleure amie,
Je l'adore!... Pourtant, je ne m'aveugle pas
Sur ses torts; ils sont grands.

CATHERINE.

Quels sont-ils!

MADAME FROMAGEOT.

Parlons bas.
Je vous dirai d'abord que c'est une coquette,
Qui passe tous les jours une heure à sa toilette.

Pantomime de madame Caquelard.

CATHERINE.

Une heure, ô ciel!

MARTIN.

Le diable en a sa bonne part!

MADAME FROMAGEOT.

Ensuite, vous saurez qu'elle se met du fard.

CATHERINE.

Du fard! ah! quelle horreur!

MADAME FROMAGEOT.

Et que, tous les dimanches,
Pour aller à la messe, elle se fait des hanches.

Mouvement de Baudet.

CATHERINE.

O Jésus, mon Sauveur!

MADAME CAQUELARD, *à part.*

Dieu, que de faussetés!

MADAME FROMAGEOT.

Ce n'est pas tout encore.

CATHERINE.

Ecoutons.

MADAME FROMAGEOT.

Ecoutez.

Avec indignation.

Elle parait trouver le serpent fort aimable!

MARTIN.

Je n'y vois rien qui soit précisément blâmable.

BAUDET, *gaîment.*

Ni moi non plus.

MADAME FROMAGEOT.

Oui, mais tout en le traitant bien,
Elle fait les yeux doux au jeune Cyprien.

Stupeur de Baudet.

MARTIN.

Quelle immoralité!

CATHERINE.

Sainte Vierge Marie!
C'est comme qui dirait de la polygamie!!!...

MADAME FROMAGEOT, *finement.*

Mais, voici le meilleur : Baudet, de son côté,
Lui fait, pour Séraphine, une infidélité.

BAUDET, *à part.*

C'est mon tour!

CATHERINE, *vivement à madame Fromageot.*

Quelqu'un vient!

MADAME FROMAGEOT.

O Dieu! je me retire.
Chez vous on penserait que je viens pour médire.
Je vais entrer là.

Elle désigne la chambre de Baudet.

CATHERINE, *l'arrêtant avec effroi.*

Non!... ici vous serez mieux.

BAUDET.

Les deux femmes ensemble! oh! c'est délicieux!

Les deux portes se ferment.

SCÈNE X

BAUDET, *caché;* BEATRIX, CATHERINE, MARTIN, VINCENT, MADAME CAQUELARD *et* MADAME FROMAGEOT, *cachées.*

VINCENT, *au vicaire.*

Vous trouvez-vous toujours d'une façon passable?

BÉATRIX.

Les lits sont bons, j'espère?

MARTIN.

Excellens.

BÉATRIX.

Et la table.

CATHERINE, *bas au vicaire.*

Quel amour-propre!

MARTIN.

Ici nous sommes très-contens;
C'est un vrai paradis.

CATHERINE, *bas à Martin.*

Oui, sauf les habitans.
Cette femme ne fait que vanter son ménage.

MADAME CAQUELARD, *criant dans le cabinet.*

C'est vous!

MADAME FROMAGEOT.

Non pas.

MADAME CAQUELARD.

Si.

MADAME FROMAGEOT.

Non.

VINCENT.

D'où provient ce tapage?

MADAME CAQUELARD, *paraissant.*

Puisque vous le prenez sur le ton haut, j'aurai
Une explication chez monsieur le curé.

MADAME FROMAGEOT.

Je n'ai pas peur de vous; parlez.

Baudet entr'ouvre.

MADAME CAQUELARD.

La nuit dernière,
On vous a vue entrer chez monsieur le vicaire;
Vous alliez lui porter un rapport clandestin!

MADAME FROMAGEOT, *vivement.*

Et vous, on vous a vue en sortir ce matin.
Grâce à vous, il connaît les secrets des familles,
Les écarts des garçons et ceux des jeunes filles.
Il sait que l'Épicier de sa femme est jaloux;
Que celle du Tanneur donne des rendez-vous;
Et que, quand mon cousin épousa la Mercière,
Le mariage était devenu nécessaire.
N'est-ce pas une horreur?

MADAME CAQUELARD, *avec la même volubilité.*

Vraiment j'aime bien ça!

Mais vous qui m'accusez, vous avez eu déjà
Deux séances du soir chez monsieur le vicaire.
On m'a dit ce qui s'est passé dans la première.
Que de propos, ô ciel! Pour vous rien n'est sacré :
Vous en avez tenu sur monsieur le curé,

Montrant Béatrix.

Et sur elle, et sur eux! Le charron, le notaire,
Le fils du percepteur et la femme du maire,
Et le premier commis de l'enregistrement,
Ont été désignés nominativement!...
Vos amis et les miens, mes parens et les vôtres
Ont reçu leur paquet aussi bien que les autres;
Enfin, de tous côtés votre fiel se répand.

MADAME FROMAGEOT.

Qui vous a fait ce conte? ô ciel!

MADAME CAQUELARD.

C'est le serpent.

BAUDET, *accourant.*

Je n'ai pas dit cela.

BÉATRIX, *étonnée.*

Baudet de la partie!

VINCENT, *de même.*

Tout le village en est!

BAUDET, *à madame Caquelard.*

C'est une calomnie.

MADAME CAQUELARD.

Vous l'avez dit, cousin!

BAUDET.

Non pas!

MADAME CAQUELARD.

Si fait!

BAUDET *et* MADAME FROMAGEOT.

Non!

MADAME CAQUELARD.

Si!

MADAME FROMAGEOT.

C'est indigne!

BAUDET.

C'est noir!

MADAME CAQUELARD.

C'est affreux!

VINCENT, *prenant le milieu de la scène.*

Qu'est ceci?
Chez moi que signifie un pareil commérage?
Monsieur l'abbé Martin, voilà donc votre ouvrage?
Nous étions tous unis, nous nous chérissions tous;
D'avant-hier seulement vous êtes parmi nous,
Et vous voyez déjà quel succès est le vôtre :
Une moitié du bourg est brouillée avec l'autre.

MARTIN, *déconcerté.*

Ce reproche, monsieur...

SCÈNE XI

BAUDET, BÉATRIX, CATHERINE, MARTIN, VINCENT, CYPRIEN *et* SÉRAPHINE, *entrant,* MADAME FROMAGEOT.

VINCENT.

Pour remplir comme il faut
L'auguste mission que nous tenons d'en-haut,
Se tournant vers Cyprien.
Ayons un autre esprit. Le véritable prêtre,
Le prêtre dont le cœur est digne de connaître
Son mandat tout divin, son emploi paternel,
Est l'intermédiaire entre l'homme et le ciel.
A la fois directeur et médecin des âmes,
De l'amour du prochain il sent les nobles flammes.
Son but, qu'on méconnaît, but modeste et chrétien,
N'est pas de dominer, mais de faire le bien.
Quand on souffre, il accourt; quand on le hait, il aime;
Et pour lui le triomphe est l'oubli de soi-même.

CYPRIEN, *enthousiasmé.*

Peinture ravissante! admirable tableau!
Existe-t-il un sort et plus noble et plus beau?
Je sens que je m'exalte, et que votre parole
M'élève à la hauteur d'un si glorieux rôle!
Oui, je serai celui que votre bouche a peint;
Dès demain je reçois le caractère saint!...

SÉRAPHINE, *d'un ton caressant.*

Mon ami, retardez cette cérémonie
D'une semaine encore.

CYPRIEN.

Et pourquoi, je vous prie?

SÉRAPHINE.

Pour que le même jour, et dans le même lieu,
Nous puissions tous les deux nous consacrer à Dieu.
S'animant.
C'est le vœu le plus doux, le plus cher de mon âme;
Vous me l'avez promis, j'y tiens, je le réclame.

CYPRIEN, *avec feu.*

Oui, je vous l'ai promis, je veux m'en souvenir;
Unis par l'amitié, l'autel doit nous unir!

CATHERINE, *bas au vicaire.*

Hé! que disent-ils là!

MARTIN, *bas au curé.*

Si j'ai su les comprendre,
N'est-ce pas de l'amour?

VINCENT, *bas aussi.*

Non, affection tendre.

MARTIN, *haut.*

On pourrait prévenir Monseigneur ce matin.

CATHERINE.

Et Séraphine alors prendrait l'habit demain.

SÉRAPHINE, *radieuse.*

Demain il serait prêtre et moi religieuse!!!

MARTIN.

Oui, sans doute.

SÉRAPHINE.

Demain!... que je serais heureuse?

VINCENT, *gravement.*

Je n'aime point à voir tant d'exaltation,
Et je n'ai point donné mon approbation.

SÉRAPHINE, *passant devant Cyprien.*

Oh! ne me fermez pas cette sainte carrière!

VINCENT.

Écoute, mon enfant. Quand tu naquis, ton père
(Que Dieu lui fasse paix!) t'a remise à ma foi;
J'ai promis de veiller, je veillerai sur toi.

SÉRAPHINE.

Si vous me refusiez, je serais bien à plaindre.

VINCENT.

Ma fille, je suis loin de vouloir vous contraindre.
Priez, réfléchissez; et si demain encor
Vous tenez au couvent, nous serons tous d'accord.
Mesdames, je vous quitte, et vais, dans le silence,
Achever mon sermon contre la médisance.

Il sort avec Béatrix. Les deux jeunes gens le suivent et causent bas avec lui.

SCÈNE XII

CATHERINE, MARTIN, MADAME FROMAGEOT, MADAME CAQUELARD, BAUDET.

CATHERINE, *au vicaire.*

Que pensez-vous, monsieur, du jeune Cyprien?

MARTIN.

Jeune homme remarquable.

MADAME FROMAGEOT.

Il est tout à fait bien.

BAUDET.

Moi, je ne trouve pas.

CATHERINE.

Qu'il a pris la parole
Avec âme!

MADAME CAQUELARD.

Il sera ravissant sous l'étole!

Avec un soupir.

Par momens, quand je vois s'animer son regard,
Il me rappelle un peu mon pauvre Caquelard.

BAUDET, *s'avançant vers elle.*

Qu'est-ce que...

CATHERINE, *bas au vicaire.*

Vous souffrez?

MADAME CAQUELARD, *confuse.*

Je... disais que... peut-être
Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne devînt pas prêtre.

MARTIN, *d'une voix dolente.*

Un verre d'eau sucrée! il me ferait du bien.

CATHERINE, *bas.*

C'est le jambon sans doute?

MARTIN, *bas aussi.*

Hélas! je le crains bien.

CATHERINE, *avec humeur.*

Je vous l'avais prédit, vous n'en faites pas d'autre.

MARTIN, *idem.*

Eh bien! c'est mon affaire, et ce n'est pas la vôtre.

MADAME FROMAGEOT, *accourant.*

Mais qu'arrive-t-il donc?

MARTIN.

Je sens une douleur,
Un malaise!

On l'entoure.

MADAME CAQUELARD.

O mon Dieu!

BAUDET.

Pauvre homme!

MADAME FROMAGEOT.

Quel malheur!

SCÈNE XIII

CATHERINE, BÉATRIX, *entrant;* MARTIN, MADAME CAQUELARD, MADAME FROMAGEOT, BAUDET.

BÉATRIX.

Qu'a donc monsieur Martin?

CATHERINE, *avec aigreur, en remuant l'eau sucrée.*

Attendez qu'il le dise!

MARTIN.

J'aurai probablement pris un rhume à l'église.

Catherine lève les épaules.

MADAME FROMAGEOT.

Ici vous êtes mal.

MADAME CAQUELARD.

Oui, très mal, n'est-ce pas?

MADAME FROMAGEOT.

Si nous le transportions dans ce fauteuil à bras?

On l'aide à s'y placer.

BÉATRIX.

Encor cet oreiller.

MADAME CAQUELARD.

Et cet autre, ma chère.

On l'entoure d'oreillers.

CATHERINE, *après lui avoir fait prendre une potion.*

Bon! il va s'assoupir, c'est la fin ordinaire.

MADAME CAQUELARD, *à voix basse.*

Que le Ciel vous entende!

BÉATRIX, *du même ton.*

Il paraît beaucoup mieux!

MADAME FROMAGEOT, *idem.*

Ainsi soit-il!

BAUDET.

Amen!... Il entr'ouvre les yeux!

CATHERINE, *toujours à voix basse.*

Non, il repose enfin. Voyez quel heureux somme!

MADAME FROMAGEOT, *de même.*

C'est celui des élus.

BAUDET, *de même.*

Du juste.

MADAME CAQUELARD, *de même.*

Le saint homme!

Comme il dort bien!

CATHERINE, *à Béatrix.*

Ma chère, éloignons-nous.

BÉATRIX.

Sans bruit!

MADAME FROMAGEOT.

Que le Seigneur lui donne une excellente nuit!

Ils sortent sur la pointe du pied; on baisse le rideau.

ACTE III

*SCÈNE PREMIÈRE**

Il fait nuit.

MARTIN *et* CATHERINE, *dans le fond du théâtre;*
CYPRIEN, *sur le devant, à droite.*

MARTIN, *à voix basse.*

* En êtes-vous bien sûre? Ah! ce serait hideux.

CATHERINE, *du même ton.*

* Je les ai vus sortir.

MARTIN.

* Tous les deux?

CATHERINE.

* Tous les deux.

---

* Les vers marqués ainsi * peuvent ne pas se dire au théâtre; alors la sixième scène de l'acte devient la première.

MARTIN.

* Cette incartade-là me paraît singulière.

CATHERINE.

* Elle me semble, à moi, naturelle au contraire ;
* Elevés comme ils sont!

MARTIN.

* Surveillons-les enfin ;
* Où croyez-vous qu'ils soient?

CATHERINE.

* Dans le fond du jardin.

Ils traversent le théâtre.

SCÈNE II

CYPRIEN, *se levant.*

* Je vais être, aujourd'hui, détaché de la terre,
* Aujourd'hui, je reçois le sacré caractère,
* Quel doux moment!... Je vais appartenir aux cieux,
* Les cieux sont ma patrie!... Un songe merveilleux
* A porté, cette nuit, le trouble dans mon âme ;
* Ce songe me poursuit, il me brûle, il m'enflamme.

Avec un élan passionné.

* Que la Vierge Marie était belle, ô mon Dieu!
* Quand elle m'apparut, j'étais dans le saint lieu ;
* Elle avait pris la voix, les traits de Séraphine,
* Sa figure était douce, aérienne, divine!

Je l'apercois, mon front s'incline à son aspect;
Le cœur épanoui d'amour et de respect,
Je goûtais le bonheur!... Un éclat de tonnerre
M'a du Ciel à l'instant ramené sur la terre.
Depuis ce temps, en vain j'ai maudit mon réveil,
En vain sur mon chevet j'ai cherché le sommeil;
Je n'ai pas pu rentrer dans ce rêve adorable,
Mais de son souvenir le charme incomparable
M'occupe, m'attendrit et m'enivre en tout lieu...
Que la Vierge Marie était belle, ô mon Dieu!

Il s'assied.

SCÈNE III

Il fait toujours nuit.

CYPRIEN, SERAPHINE.

SÉRAPHINE.

Peut-être la fraîcheur qui précède l'aurore
Pourra calmer un peu le feu qui me dévore.
Mes genoux ont encor peine à me soutenir,
Mon cœur bat, mon cœur bat!... Je ne puis revenir
De l'agitation où ce rêve me plonge;
Mon bon ange m'a fait une visite en songe!
Par un hasard auquel ma raison n'entend rien,
Mon bon ange avait pris les traits de Cyprien.
C'était son air, sa voix, son aimable sourire,
Et surtout... cette grâce impossible à décrire!

* Il prononça mon nom, j'osai lever les yeux,
* J'osai le regarder; quel aspect radieux!

Avec extase.

* Il était décoré de deux brillantes ailes,
* Et son œil me lançait de vives étincelles!
* Je l'admirais de loin avec dévotion,
* Et devant lui j'étais en contemplation,
* J'adorais!... Tout à coup, de sa main lumineuse,
* Il m'a montré le Ciel, et m'a dit : Sois heureuse!
* Sois-le par moi, ma sœur!... A peine il avait dit,
* Qu'il est à mes côtés... Tout mon corps en frémit!
* Une volupté pure, un plaisir ineffable
* Me saisit, me parcourt, m'enveloppe, m'accable;
* J'expire de langueur, je m'enivre de miel!...
* Ah! c'est sans doute ainsi qu'on est heureux au Ciel.
* Mais cela dure peu... Rêve enchanteur, étrange,
* Pourquoi si tôt me fuir? Qu'il était beau, mon ange!

CYPRIEN, *l'entrevoyant à la faveur du crépuscule.*

* Que vois-je?

SÉRAPHINE, *l'apercevant aussi.*

* Dieu, c'est lui!

CYPRIEN.

* C'est elle, en vérité!

SÉRAPHINE.

* Voilà ma vision!

CYPRIEN.

* C'est la réalité!

Les mains jointes.

* Vierge sainte, est-ce vous qui daignez m'apparaître,
* Qui venez animer, vivifier mon être?

SÉRAPHINE, *dans la même attitude.*

* Mon bon Ange, acceptez et mon cœur et ma foi;
* Mon bon Ange, veillez sur moi, priez pour moi!

SCÈNE IV

Demi-jour.

MARTIN, *dans le fond;* CYPRIEN *et* SÉRAPHINE, *sur le devant;* CATHERINE, *dans le fond.*

MARTIN, *saisissant le bras du jeune homme.*

* Hé!... qui peut arracher de votre âme attendrie
* Ces élans, ces soupirs?

CYPRIEN.

* C'est la Vierge Marie.

CATHERINE, *saisissant le bras de la jeune fille.*

* Vous aviez là, ma chère, un bien doux entretien;
* A qui donc parliez-vous?

SÉRAPHINE.

* A mon Ange gardien.

CATHERINE, *ironiquement.*

* A votre ange gardien?

MARTIN.

* C'est la Vierge Marie!

CATHERINE.

* Vous extravaguez donc?

MARTIN.

* Avez-vous, je vous prie,
* Perdu le jugement?

CATHERINE, *la poussant.*

* Regardez devant nous.

SÉRAPHINE, *avec un cri.*

* Quoi!... c'était Cyprien!...

CYPRIEN.

* Séraphine!... c'est vous!

MARTIN, *bas à sa gouvernante.*

* Voilà les dignes fruits des leçons de leur maître!

CYPRIEN, *à Séraphine.*

* Mais comment ai-je pu ne pas vous reconnaître?

SÉRAPHINE.

* Et moi? c'est incroyable.

MARTIN, *d'un ton solennel.*

* A ce signe certain,
* Vous devez voir...

CYPRIEN.

* Eh bien?

MARTIN.

* Un piège du Malin.

CYPRIEN.

* Qui donc aurait pensé qu'il prendrait cette forme?

SÉRAPHINE.

* Et moi, qui l'écoutais!

CATHERINE.

* C'est une faute énorme.

MARTIN, *bas à Catherine.*

* Vincent seul a tout fait, mais j'aime leur candeur.
Haut.
* A votre âge, du temps de ma première ardeur,
* J'ai connu comme vous ces rêves, ce délire,
* Cette fièvre!... oui, long-temps, j'ai subi ce martyre,
* Et marchais à grands pas vers ma damnation...
* Mais j'ai su résister à la tentation.

CATHERINE, *écoutant.*

* Je ne me trompe pas... Béatrix nous appelle:
Revenant aux jeunes gens.
* J'y vais! Surveillez-vous avec le plus grand zèle.

MARTIN.

* Je sors aussi... Craignez les pièges de l'enfer!
* Pour vous aider à fuir les dangers de la chair,
Les yeux au ciel.
* J'appellerai sur vous la clémence divine.
* Du courage, au revoir!

SCÈNE V

CYPRIEN, SÉRAPHINE, *dos à dos.*

SÉRAPHINE, *sans se retourner.*

* Cyprien!

CYPRIEN, *de même.*

* Séraphine!

SÉRAPHINE.

* Eh bien!

CYPRIEN.

* Eh bien!... ma chère, avez-vous entendu?

SÉRAPHINE.

* Quel abîme profond!

CYPRIEN.

* Je reste confondu.
* Puisse Dieu nous sauver du sort qui nous menace!

Ils se retournent insensiblement.

SÉRAPHINE, *l'apercevant.*

* C'est vous!... Je n'osais pas vous regarder en face!

CYPRIEN.

* Et pourquoi donc cela?

SÉRAPHINE.

* Parce que... je craignais
* De voir l'autre figure.

CYPRIEN.

* Éveillée! oh! jamais.

SÉRAPHINE.

* Quelle aventure affreuse, et que ma honte est grande!

CYPRIEN.

* J'ai lu de ces faits là, beaucoup, dans la Légende.
* Les Pères du désert, dans les sables d'Ammon,
* Ont été visités souvent par le démon;
* Il venait les tenter sous des formes bizarres.

SÉRAPHINE, *étonnée.*

* Ah !...

CYPRIEN.

* Mais de notre temps, ces choses-là sont rares.

SÉRAPHINE.

* Oh ! tant mieux, mon ami ! car j'en mourrais de peur.
* Je crains fort de tomber aux pièges du trompeur.

SCÈNE VI

CYPRIEN, VINCENT, SÉRAPHINE.

VINCENT.

Notre évêque va faire aujourd'hui, Séraphine,
Une ordination dans la ville voisine,
Et c'est vraiment heureux pour Cyprien, pour toi.

SÉRAPHINE, *étonnée.*

Comment ?

VINCENT.

Oui, Monseigneur ayant appris par moi
Que dans un vœu pieux vos âmes sont unies,
Fera coïncider les deux cérémonies.
Vous pourrez prononcer vos sermens ce matin,
A Cyprien. *A Séraphine.*
Vous à l'église, et vous dans le couvent voisin.

CYPRIEN, *avec chaleur.*

Heureux événement ! j'en ai l'âme ravie !

SÉRAPHINE.

Mon père, c'est le jour le plus beau de ma vie!

VINCENT.

Dans vos yeux il m'est doux de lire le bonheur;
Cependant, j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur.
Je vous porte à tous deux une amitié sincère :
Tu ne l'ignores pas, je suis ton second père,
Bon Cyprien!... Et toi, tu sais, depuis seize ans,
Séraphine, quels sont pour toi mes sentimens;
Jugez, d'après cela, de ma douleur amère,
Si le sort quelque jour vous devenait contraire.
Eh bien! j'ai maintenant des doutes, de l'effroi,
Votre vocation n'est pas claire pour moi.
Avez-vous bien compris les projets que vous faites?

SÉRAPHINE, *avec ardeur.*

Nous répondons de nous!

VINCENT.

Imprudens que vous êtes!
Contre un pareil élan je dois vous prémunir;
Craignez surtout, craignez d'engager l'avenir.
La volonté de l'homme est mobile; peut-être

A Séraphine.

La vôtre changera. Vous prétendez connaître
Celle que vous aurez dans dix ans, vous et lui;

D'un ton paternel.

Enfans, êtes-vous sûrs de celle d'aujourd'hui?...
Pourquoi redoutez-vous, mon fils, et vous, ma fille,
D'être époux quelque jour, d'avoir une famille?
Aimer n'est pas un mal, il ne le fut jamais,
C'est un bien au contraire. Oubliez désormais

Un principe très faux dont vos cœurs s'inquiètent;
Des imprudens l'ont fait et des fous le répètent.
* L'hymen, assure-t-on, est un état maudit;
* Aux yeux du Créateur (des insensés l'ont dit)
* Rien de plus méritant qu'être célibataire...
On fait parler le Ciel pour mieux tromper la terre;
Croyez-moi, prendre femme est la loi du Seigneur;
Car Dieu, mes chers enfans, ordonne le bonheur.

SÉRAPHINE.

L'ardeur qui nous entraîne est plus pure, plus sainte.

VINCENT.

C'est cet entraînement qui fait toute ma crainte.
Leur prenant le bras.
Mes amis, écoutez, délibérons tous trois;
Que je vous interroge une dernière fois!...
Vous avez... réfléchi?

CYPRIEN.

Nous venons de le faire.

VINCENT.

Vous êtes décidés, l'un pour le ministère,
L'autre pour le couvent?

CYPRIEN.

Moi, je le suis.

VINCENT.

Et vous,
Séraphine, parlez?

SÉRAPHINE.

C'est mon vœu le plus doux.

VINCENT.

Vous savez qu'il s'agit de votre vie entière?

CYPRIEN.

Je le sais.

SÉRAPHINE, *avec âme.*

Le bonheur est-il trop long, mon père?

VINCENT.

Je ne puis résister à des mots si touchans;
Que le Ciel vous maintienne en de pareils penchans!
Appelant.
Béatrix! Béatrix!

SCÈNE VII

CYPRIEN, BÉATRIX, VINCENT, SÉRAPHINE.

VINCENT.

Dites-moi, je vous prie,
A-t-on fait les apprêts pour la cérémonie?

BÉATRIX.

Oui, monsieur le curé, tout le village attend.

VINCENT, *à Béatrix.*

Pour se mieux préparer laissons-leur un instant.
A part.
Leur ardeur est bien vive, et leur zèle bien tendre!
Remuant la tête.
Ayons les yeux sur eux, et feignons de me rendre.
Haut.
Puisque vous le voulez, mes enfans, je le veux;

Dans une heure, le Ciel aura reçu vos vœux.
En attendant, restez dans ce lieu solitaire;
S'éloignant.
Priez Dieu, demandez à Dieu qu'il vous éclaire,
Chacun de son côté, dans le silence, en paix...
Revenant vers les jeunes gens qui se rapprochent.
Mais que faites-vous là? Pour n'être pas distraits,
Il faut séparément réfléchir, ce me semble.

SÉRAPHINE, *ingénûment.*

Nous nous recueillons mieux quand nous sommes ensemble.

VINCENT.
A part.
Fort bien. De cet aveu je demeure frappé!
Dans mes pressentimens je n'étais pas trompé;
Sur leur vocation cet incident m'éclaire;
Il était plus que temps de percer ce mystère,
Observons-les encor.

Il sort, Béatrix le suit.

SCÈNE VIII

CYPRIEN, SÉRAPHINE.

CYPRIEN.

Quel jour heureux pour nous!

SÉRAPHINE.

Oui, les biens du Seigneur, nous les connaîtrons tous;

Pour prix de nos efforts, de notre sacrifice,
Nos lèvres, des élus vont boire le calice.

CYPRIEN.

Mettons-nous à genoux, l'heure approche, je croi.

SÉRAPHINE.

C'est penser sagement. Je vais demander, moi,
Votre bonheur au Ciel, Cyprien.

CYPRIEN.

Moi, le vôtre.

SÉRAPHINE.

Restez de ce côté, je me place de l'autre.
A part.
En lui que de bonté!

CYPRIEN, *à part.*

Que son cœur est parfait!

SÉRAPHINE.

Songeons à Dieu.

CYPRIEN.

Laissons un profane sujet,
Et pour le Créateur quittons la créature.

SÉRAPHINE, *toujours à part.*

Mais en dépit de moi, ma distraction dure!

CYPRIEN, *à part aussi.*

Plus je tends vers le Ciel, plus je reste ici-bas.
Ils toussent et se regardent.

SÉRAPHINE, *haut.*

Priez-vous?

CYPRIEN.

Pas encore. Et vous?

SÉRAPHINE.

Je ne puis pas.
Monsieur l'abbé Vincent avait raison, je tremble
Que nous ne puissions pas nous recueillir ensemble.

CYPRIEN.

C'est vrai.

SÉRAPHINE.

Si vous voulez, je vais m'éloigner?

CYPRIEN.

Oui,
Ou bien moi.

SÉRAPHINE.

Non, je sors.

Vincent paraît dans le fond et se retire à la vue de Séraphine qui sort.

SCÈNE IX

CYPRIEN, *seul.*

C'est vraiment inoui!
D'où provient donc en moi ce transport, cette ivresse?
Près d'elle, malgré moi, je suis distrait sans cesse;
En vain, pour me calmer, je lutte avec effort;
Ah! la chair est bien faible et le Malin bien fort!...
J'ai véritablement peine à me reconnaître;
Un feu nouveau me brûle et saisit tout mon être,
De douces visions je me sens tourmenté!...

Monsieur Martin m'a dit, quand je serais tenté,
D'avoir tout aussitôt recours à la prière;
Mettons-nous à genoux, et prions :
* O mon Père,
* Vous, qui voyez le trouble... où je suis aujourd'hui,
* Prêtez à ma faiblesse... un favorable appui.
* Que ma... vocation, Seigneur... soit accomplie!
Avec dépit.
Mais ce n'est pas le cœur, c'est la bouche qui prie!
L'image qui me plaît, et que ma raison fuit,
Elle est là, toujours là, partout elle me suit!
Prions, prions encore, il faut que je l'oublie.
Agenouillé.
* Que ma vocation, Seigneur, soit accomplie!
* Écartez loin de moi, bien loin... Dieu de bonté,
* Les mouvemens nouveaux dont je suis agité;
* Et pour... me préserver... de l'éternelle flamme,
* En la... tentation... n'induisez pas mon âme...
Suffoqué et se levant.
O mon Dieu! juste Dieu! Je n'y puis plus tenir,
Et la tentation... recommence à venir!

SCÈNE X

SÉRAPHINE, CYPRIEN.

SÉRAPHINE, *gaîment.*

Me voilà, mon ami! J'ai fini ma prière,
Du Saint-Esprit je viens d'invoquer la lumière;
Aussi, je me sens mieux en ce moment. Et vous?

CYPRIEN, *avec embarras.*

Je suis... mal disposé; c'est en vain qu'à genoux...

SÉRAPHINE.

Comme moi tout-à-l'heure! Et pourtant, d'ordinaire,
Votre présence en moi produit l'effet contraire.
C'est un malin esprit qui nous a tourmentés.

CYPRIEN.

Comment donc étiez-vous autrefois?

SÉRAPHINE.

Écoutez.
Vous ressouvenez-vous du sermon admirable
Qu'on nous fit à la ville?

CYPRIEN.

Oh! oui, très remarquable,

SÉRAPHINE.

Mon Dieu, que je goûtais un plaisir pur et doux,
Quand l'abbé Paul prêchait! J'étais auprès de vous;
Je suivais vos regards, et j'ai pu voir sans peine
Que votre âme toujours répondait à la mienne.
Quand j'approuvais, vos yeux étaient approbateurs,
Et lorsque je pleurais, vous répandiez des pleurs.

CYPRIEN.

C'est vrai. De mon côté, j'ai fait, Mademoiselle,
Une réflexion pour moi toute nouvelle,
Et je pense qu'à vous elle doit s'appliquer.

SCÈNE XI

SÉRAPHINE, VINCENT, *au fond du théâtre;* CYPRIEN.

VINCENT, *à part, en les voyant.*

Bien, les voilà toujours.

CYPRIEN.

Pouvez-vous m'expliquer
Pourquoi, lorsqu'on est deux, sans qu'on puisse s'entendre,
La piété devient plus fervente, plus tendre ?

SÉRAPHINE, *avec joie.*

C'est singulier! depuis votre retour chez nous,
Cyprien, j'ai senti le même effet que vous :
Quand les cœurs sont unis et que l'on se ressemble,
Il est doux d'aimer Dieu, de le prier ensemble.
Ne nous quittons jamais.

Elle lui prend la main.

CYPRIEN.

De grand cœur j'y consens;
Oui, ne nous quittons pas.

Il lui serre la taille.

VINCENT, *haut, s'approchant.*

Ah! ah! je vous y prends.

CYPRIEN, *se retournant.*

A quoi donc ?

VINCENT, *du même ton que lui.*

A quoi donc!... Voyez ces bons apôtres!

SÉRAPHINE.

Mais, monsieur le curé, nous ignorons...

VINCENT.

A d'autres!
Il était temps, le ciel m'amène tout exprès;
Il veut vous empêcher de vous perdre à jamais.

CYPRIEN.

Nous parlions du sermon.

SÉRAPHINE.

De la rare éloquence
De l'abbé Paul.

VINCENT.

C'est tout?

SÉRAPHINE.

Oui.

VINCENT, *à part.*

Combien d'innocence!

Haut et gaîment.

Alors, je vous apprends que vous vous adorez...

CYPRIEN *et* SÉRAPHINE.

Ciel!

VINCENT.

Et qu'en ce moment vous vous le déclarez.

CYPRIEN, *s'enfuyant à droite.*

Ah! grand Dieu! quelle horreur! qui? moi!

SÉRAPHINE, *s'enfuyant à droite.*

Miséricorde!

VINCENT.

Pourquoi donc vous enfuir, lorsque je vous aborde?

CYPRIEN, *confus.*

Quoi! c'était de l'amour? O Jésus mon Sauveur!

SÉRAPHINE, *cachant sa tête dans ses mains.*

De l'amour, sainte Vierge! Ah! je tremble de peur.

VINCENT.

Mon Dieu, que votre crainte est peu judicieuse!

SÉRAPHINE.

J'allais, aujourd'hui même, être religieuse!

VINCENT.

Eh bien! ne soyez pas religieuse.

CYPRIEN.

Et moi
Sous-diacre!

VINCENT.

Quittez l'Église sans effroi.
Vous n'avez pas encor fait de vœux.

CYPRIEN.

Mais, mon père,
Ai-je en effet le droit de quitter ma carrière?
Ceux par qui j'ai reçu mon éducation,
Mettaient à leur bienfait une condition.

VINCENT.

Ce scrupule me plaît, mais votre erreur est grande.
A sa vocation personne ne commande.

Si l'on ne peut pas faire un bon prêtre de vous,
Soyez un bon chrétien, soyez un bon époux.

SÉRAPHINE, *timidement et de loin.*

J'ai mon scrupule aussi !

VINCENT.

D'avance je le blâme.

SÉRAPHINE.

Quand on est marié peut-on sauver son âme ?

VINCENT.

Certes ! le mariage en tout temps, en tout lieu,
Est saint ; quand on l'embrasse, on obéit à Dieu.

SÉRAPHINE, *s'approchant un peu.*

Vous croyez qu'en cessant d'être célibataire
On ne perd pas le Ciel ?

VINCENT, *souriant.*

Mon enfant, au contraire ;
Marié, l'on atteint plus aisément ce but.

SÉRAPHINE, *se rapprochant tout à fait.*

Épousons-nous, je tiens à faire mon salut.

VINCENT.

Mais cette opinion si bizarre, ma chère,
Qui put vous l'inspirer ?

SÉRAPHINE,

C'est monsieur le vicaire.

VINCENT, *comprimant son mécontentement.*

Il se trompait.

SÉRAPHINE, *avec joie.*

Ainsi, vous me l'assurez bien,
Ce n'est pas un péché que d'aimer Cyprien ?

VINCENT.

Certainement.

SÉRAPHINE.

Tant mieux, car c'est bien agréable!

VINCENT.

Cédez à ce penchant si doux, si raisonnable.
A part.
Plus je les examine et plus je suis heureux
D'avoir su découvrir ce qui se passe en eux.

SCÈNE XII

CATHERINE, SÉRAPHINE, VINCENT, CYPRIEN, MADAME FROMAGEOT, MADAME CAQUELARD, BAUDET.

BAUDET, *habillé en bedeau.*

Monsieur Vincent, l'église est toute illuminée;
Et de ne pas vous voir déjà fort étonnée
La population se presse sur mes pas.
Partons-nous à présent?

VINCENT.

Non, nous ne partons pas.

BAUDET.

Qu'est-ce à dire?

CATHERINE.

O mon Dieu! c'est extraordinaire!

MADAME FROMAGEOT.

Ainsi, tout est manqué?

MADAME CAQUELARD.

Tant mieux!

MADAME FROMAGEOT, *vivement.*

Tant pis, ma chère!

BAUDET, *avec joie.*

Pas de vœux; bien, très bien!

MADAME CAQUELARD, *du même air.*

Pas d'ordination!

VINCENT.

Tous deux s'étaient mépris sur leur vocation;
Mais j'ai lu dans leur cœur pur et sans artifice,
Et n'ai pas dû laisser finir le sacrifice.
Quant à votre scrupule, enfans, souvenez-vous
Que le Dieu des chrétiens n'est pas le Dieu jaloux.
Il ne s'offense pas, quand un cœur se partage,
Et c'est l'aimer encor que d'aimer son ouvrage.

Il sort avec les deux jeunes gens et Béatrix.

SCÈNE XIII

CATHERINE, MADAME FROMAGEOT, MADAME CAQUELARD, BAUDET.

MADAME CAQUELARD.

Juste ciel, qu'ai-je appris!

MADAME FROMAGEOT.

Contrarier leurs vœux!

BAUDET.

Je suis anéanti!

MADAME FROMAGEOT.

C'est mal!

CATHERINE.

C'est odieux!

MADAME FROMAGEOT.

Ce changement me cause une peine infinie,
J'aurais désiré voir l'autre cérémonie.

Elles sortent.

CATHERINE.

Si je perds un moment, leur succès est certain;
Courons vite chercher monsieur l'abbé Martin.

Elle sort.

SCÈNE XIV

BAUDET, *seul.*

Hier encor, le curé me disait : « Séraphine
« Ne pense plus qu'au Ciel, et cela me chagrine. »
Sans honte je pouvais m'effacer devant Dieu:
Mais devant Cyprien, non pas! non pas morbleu!
On sait ce que l'on vaut; je tiens bon, je persiste.
Préférer à Baudet un..... sot séminariste!

* Et l'on croit que cela va s'arranger ainsi.
* Non, non..... Deux intérêts sont en présence ici,
* Je me range aujourd'hui dans le parti contraire;
* J'étais pour le curé, je suis pour le vicaire.
Autant l'abbé Vincent m'avait vu bon ami,
Autant il va me voir implacable ennemi.
Il sait que je suis ferme et que j'ai du courage,
Eh bien! c'est contre lui que j'en vais faire usage.
A servir son rival, mon intérêt est clair;
J'épouse Séraphine et je suis magister!...

SCÈNE XV

BAUDET, MADAME CAQUELARD.

BAUDET.

Ah!... je pensais à vous; le sort me favorise.

MADAME CAQUELARD, *vivement*.

Et moi, je vous cherchais! Nous touchons à la crise.

BAUDET.

Nous sommes talonnés par les événemens.

MADAME CAQUELARD.

Point de scrupules donc.

BAUDET.

De sots ménagemens.

MADAME CAQUELARD

Entre nous, désormais, entière confiance.

BAUDET.

Parlons à cœur ouvert.

MADAME CAQUELARD.

Commencez.

BAUDET.

Je commence.

Affectant le désespoir.

Je croyais vous aimer, ma chère amie ; hélas !
Je suis bien malheureux, je ne vous aime pas.

MADAME CAQUELARD.

Je vous ai dit souvent avec âme et franchise :
Je vous adore !... Eh bien ! c'était une méprise.

BAUDET.

Je m'en étais douté.

MADAME CAQUELARD.

Mon cœur le pressentait.
Est-ce tout ?

BAUDET, *hésitant.*

Non... ma chère. Et vous ?

MADAME CAQUELARD.

Pas... tout-à-fait.

BAUDET, *vivement.*

Je soupçonne le reste.

MADAME CAQUELARD, *idem.*

Et moi, je vous devine.

BAUDET.

Vous aimez Cyprien ?

MADAME CAQUELARD.

Vous aimez Séraphine?

BAUDET.

Oui.

MADAME CAQUELARD.

C'est vrai.

BAUDET.

Prêtons-nous un mutuel appui,
Car le même danger nous menace aujourd'hui.

MADAME CAQUELARD.

Soit.

BAUDET, *lui tendant la main.*

Touchez. Entre amis il faut qu'on se soutienne.

MADAME CAQUELARD.

Vous avez ma parole.

BAUDET.

Et vous avez la mienne.

SCÈNE XVI

MADAME FROMAGEOT, CATHERINE, MARTIN, BAUDET, MADAME CAQUELARD.

MADAME FROMAGEOT, *en colère.*

Monsieur l'abbé Vincent s'est déclaré pour eux.

MARTIN.

En êtes-vous certaine?

CATHERINE.

Oui, vraiment.

MARTIN.

C'est affreux.

BAUDET.

L'intérêt du prochain et de Dieu nous rassemble,
Et nous osons, monsieur, vous supplier ensemble
D'apporter, s'il se peut, un obstacle pieux
Au scandale qui va se passer sous nos yeux.

Il passe à la gauche de madame Caquelard.

MARTIN.

Comptez sur mon appui. Je méprise les traîtres,
Et ne serai jamais au nombre de ces prêtres,
Qui, tandis qu'ils devraient recruter pour le Ciel,
Dépeuplent méchamment et le temple et l'autel.

CATHERINE.

C'est une indignité!

BAUDET.

C'est honteux!

MADAME FROMAGEOT.

C'est infâme!

MADAME CAQUELARD.

Lui faire quitter Dieu, pour qui?

MARTIN.

Pour une femme!

Mouvement de madame Caquelard.

A Baudet.

J'approuve votre zèle ardent, officieux;
Il est beau de songer aux intérêts des cieux.

BAUDET.

Cyprien a passé quatre ans au séminaire,
Il appartient à Dieu.

MADAME CAQUELARD, *lui saisissant le bras.*

Non pas, à moi!

MADAME FROMAGEOT

Que faire?
On ne peut plus compter sur le gouvernement.

CATHERINE.

Il est impie.

MADAME CAQUELARD.

Il est athée.

CATHERINE.

Ouvertement.

MARTIN, *d'un ton inspiré.*

Écoutez! il me vient un plan... heureux, j'espère!
Béatrix est à nous.

CATHERINE.

Béatrix?

MARTIN.

Oui, ma chère.
C'est vers elle qu'il faut diriger mes efforts.

MADAME CAQUELARD.

Comment cela?

MARTIN.

Je vais exploiter des remords,
Je vais sur l'avenir épouvanter son âme.

MADAME FROMAGEOT.

J'ignore...

MARTIN.

Enfin, suffit; je réponds de la dame;
Non, cette union-là n'aura point lieu.

MADAME CAQUELARD.

C'est dit.

CATHERINE.

La vieille gouvernante en mourra de dépit!

MARTIN.

Retirez-vous sans bruit, mes charitables âmes.

MADAME FROMAGEOT.

Sans bruit! et pourquoi donc?

MARTIN.

Que voulez-vous, mesdames?
Il faut dans ce pays maudit, anti-chrétien,
Qu'on se dérobe aux yeux lorsque l'on fait le bien.

BAUDET, *au vicaire.*

Faudra-t-il que demain chez vous on se rassemble?

MARTIN.

Soit.

MADAME FROMAGEOT.

Nous pourrons tous cinq délibérer ensemble...

MARTIN.

Et travailler, unis d'intention, de vœu...

MADAME CAQUELARD, *bas à Baudet.*

A notre mariage.

MARTIN.

A la gloire de Dieu!

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, MARTIN.

CATHERINE, *à Martin qui tient une lettre.*

La poste va partir, monsieur, dépêchez-vous.

MARTIN, *avec humeur.*

Mon Dieu, je le sais bien!... Nous avons devant nous
Quelques instans encor. Tenez, voici la lettre
Pour monseigneur l'Évêque, et j'ose vous promettre
Que j'aurai gain de cause: oui, j'en suis assuré.

CATHERINE.

Quel bonheur! nous allons être nommés curé!

MARTIN, *regardant autour de lui.*

Écoutez!... on s'occupe ici d'un mariage
Qui me déplaît beaucoup.

CATHERINE.

Et moi donc? j'en enrage.

MARTIN.

Pour l'empêcher, je crois que l'instant est venu
D'exécuter enfin le projet convenu.
Conduisez vite ici la vieille gouvernante.

CATHERINE.

A l'instant.

MARTIN.

Mais tâchez, en personne prudente,
Que ce soit à l'insu de son maître.

CATHERINE.

Fort bien!
Je vais vous l'amener sans qu'il en sache rien.

Elle sort.

SCÈNE II

MARTIN.

Ah! si l'on m'a dit vrai, que Vincent est coupable!
Un ministre du Ciel serait-il donc capable
De s'oublier ainsi?... Mon Dieu, qu'on est heureux,
Quand on voit ces gens-là, d'être pur, vertueux!

Avec béatitude.

En vous, point de remords, de voix qui vous condamne.
S'égare-t-on parfois dans un monde profane,
On reçoit son hommage, on jouit du bonheur
De le voir à ses pieds. Rentre-t-on dans son cœur,
On s'estime soi-même, on méprise les autres;
Est-il des biens plus doux et plus vrais que les nôtres?

SCÈNE III

CATHERINE, MARTIN.

CATHERINE.

Le paquet est parti maintenant.

MARTIN.

Vous voilà?
M'avez-vous amené Béatrix?

CATHERINE.

Elle est là.

MARTIN.

Et Vincent?

CATHERINE.

N'a pas même aperçu mon visage;
Il est tout aux apprêts de son prochain voyage.

MARTIN.

Faites entrer.

CATHERINE, *à Béatrix.*

Venez.

SCÈNE IV

BÉATRIX, MARTIN, CATHERINE.

MARTIN.

J'ai désiré vous voir,
Mademoiselle, afin de vous faire savoir
Le mécontentement, la colère qu'excite
Dans mon cœur attristé votre indigne conduite.

BÉATRIX, *étonnée.*

Ma conduite?...

CATHERINE, *bas au vicaire.*

Très bien!

BÉATRIX.

Surprise au dernier point...
Je dois... vous demander...

MARTIN, *avec hauteur.*

Ne m'interrogez point!
Je parle au nom de Dieu, je parle comme prêtre.
S'adoucissant un peu.
Comment, mademoiselle, avez-vous pu permettre
Qu'une enfant, qui dépend uniquement de vous,
Manque à son avenir, à vos vœux les plus doux,
Qu'elle quitte un état qui semblait tant lui plaire?

BÉATRIX, *avec bonhomie.*

Nous avons découvert que pour cette carrière
Séraphine, monsieur, n'a plus d'entraînement.

MARTIN.

Ah! ah! la découverte est heureuse vraiment!
Mais dans tout l'univers, quoi de plus légitime
Que sa vocation? Elle est l'enfant du crime,
Rien ne peut l'affranchir de ce devoir sacré.

BÉATRIX.

Ce n'est point là l'avis de monsieur le curé.

MARTIN, *en colère.*

De monsieur le curé, dites-vous?

BÉATRIX.

Oui.

MARTIN.

Silence!
Osez-vous prononcer ce nom en ma présence?
L'osez-vous bien surtout en de pareils momens?
Lui, dont vous connaissez tous les égaremens,
Lui, parjure cent fois à ses devoirs de prêtre,
Lui, madame, qui tient à cette enfant peut-être
Par des nœuds que je crains d'indiquer!

BÉATRIX, *avec énergie.*

Arrêtez!
Car j'ai honte pour vous de ces indignités.
Gardez de soupçonner la vertu la plus pure!
Depuis seize ans entiers que je suis à la cure,
J'ai vu l'abbé Vincent, je l'ai vu tous les jours,
Et (Dieu m'en est témoin) actions et discours,

En lui tout est parfait, tout est irréprochable;
Son cœur est sans remords, sa vie inattaquable!...

Élevant la voix.

Et quant à des propos, j'ose dire menteurs,
Apprenez-moi le nom des calomniateurs;
Menez-moi sur-le-champ devant eux, face à face,
Et je saurai, monsieur, confondre leur audace.

MARTIN, *bas à Catherine, avec surprise.*

Je vois que je m'étais abusé sur ce point.

Haut, et avec aigreur.

Là, là, tout doux, tout doux, ne vous emportez point.
Il n'a pas eu ce tort, et je vous crois sincère;
Un de plus, un de moins ne fait rien à l'affaire.

BÉATRIX.

J'aime que l'on soit juste à son égard.

MARTIN, *d'une voix forte.*

Mais vous!
Mais vous, qui vous livrez à tout ce grand courroux,
Il vous sied bien d'avoir le ton de la menace!
De quel front osez-vous me regarder en face?
Le rôle de chacun est ici renversé!
Pensez-vous que je puisse oublier le passé?
Que j'ignore un détail de votre vie entière?...
Non, je sais tout : ainsi, rentrez dans la poussière.

BÉATRIX, *cachant sa tête dans ses mains.*

Sainte Vierge, je meurs d'humiliation!

CATHERINE, *bas au vicaire.*

Ferme, monsieur l'abbé, point de compassion;
Dites-lui maintenant toute votre pensée.

MARTIN, *d'un ton solennel.*

Ecoutez! j'ai pitié d'une pauvre insensée.
Comme il vaut mieux prévoir le mal que le punir,
Je vais, à vos regards, dérouler l'avenir.
Si, cédant aux conseils d'une indulgence extrême,
Vous dédaignez les miens, qui sont ceux du Ciel même,
Si vous me repoussez!... les souvenirs cuisans,
Les sanglots, les remords, les grincemens de dents,
(Châtimens réservés aux cœurs tels que le vôtre),
Feront votre tourment dans ce monde et dans l'autre.
Vous m'avez entendu, décidez-vous : adieu.

BÉATRIX, *à part.*

Mon âme est accablée; inspire-moi, grand Dieu!

Elle s'éloigne.

MARTIN, *la retenant.*

Un moment, Béatrix! ce n'est pas tout..... J'exige
Que vous n'instruisiez pas celui qui vous dirige
D'un entretien qui doit demeurer bien secret!...

Avec douceur.

Ma demande, au surplus, est dans votre intérêt :
Puisqu'il faut qu'entre nous votre bouche prononce,
Ce n'est pas lui qui doit vous dicter la réponse.
Point de faiblesse, donc!... Recueillie au saint lieu,
Pour guides ne prenez que votre cœur et Dieu.

A Catherine, pendant que Béatrix sort.

Quant à vous, Vincent part; mais avant son absence,
Gardez qu'on ne lui fasse aucune confidence!

Se retournant.

Hé! c'est la jeune fille.

SCÈNE V

MARTIN, SÉRAPHINE.

SÉRAPHINE, *sans le voir.*

A dater d'aujourd'hui,
Il sera tout à moi, je serai toute à lui;
Quelle félicité!

MARTIN.

Vous semblez bien joyeuse?

SÉRAPHINE.

A ma place, monsieur, qui ne serait heureuse?
Il n'est pas de bonheur qui soit égal au mien,
Mes vœux sont accomplis, j'épouse Cyprien!

MARTIN, *froidement.*

Ce mariage-là, je sais qu'on le désire;
Il n'est pas fait encor.

SÉRAPHINE.

Ciel! que voulez-vous dire?

MARTIN.

Rien.

SÉRAPHINE.

Tout est convenu, le jour, l'heure, le lieu.

MARTIN, *les yeux baissés.*

J'ignore l'avenir et les desseins de Dieu,
Mais il se plaît souvent à briser notre ouvrage :

Ne comptez donc pas trop sur votre mariage.
S'il a lieu, mon enfant, j'en serai satisfait;
Mais, je vous le répète, il n'est pas encor fait.

Il sort les mains jointes.

SCÈNE VI

SÉRAPHINE, *consternée.*

« Il n'est pas encor fait!... » quelle est donc sa pensée?
Le frisson me saisit, je suis toute glacée!
O mon Dieu! par hasard est-ce qu'il connaîtrait
A notre mariage un obstacle secret?
Il avait... en parlant, un air plein d'assurance!...
Souriant.
Mais faut-il à son air mettre tant d'importance?
Et lorsque j'ai pour moi le Ciel, l'abbé Vincent,
Puis-je trouver encor l'avenir menaçant?

SCÈNE VII

CYPRIEN, SÉRAPHINE.

CYPRIEN.

Dans quelle rêverie êtes-vous donc plongée?

SÉRAPHINE.

Ah! c'est vous, Cyprien?... J'étais bien affligée :
De noirs pressentimens épouvantaient mon cœur;
Mais vous voilà, je puis croire encore au bonheur.

CYPRIEN, *lui prenant la main.*

Ma chère âme!...

SÉRAPHINE.

Oui, ma vie est liée à la vôtre.

CYPRIEN, *gaîment.*

Çà, puisque maintenant nous sommes l'un à l'autre,
Je puis te demander, sans en être confus,
De t'embrasser?

SÉRAPHINE, *reculant avec effroi.*

Qui, moi, Cyprien?...

CYPRIEN.

Un refus!...
Pourquoi donc?

SÉRAPHINE.

Je... ne sais, mais cela m'embarrasse.

CYPRIEN, *d'un ton décidé.*

Dans la Bible, pourtant, tout le monde s'embrasse.
Et d'ailleurs, souviens-toi qu'avant-hier, en entrant,
J'ai commencé par là.

Le Curé entre.

SÉRAPHINE.

C'était bien différent.

CYPRIEN.

Différent! allons donc, te voilà ma future.

SÉRAPHINE.

Nous avions des témoins...

CYPRIEN.

Eh bien?

SÉRAPHINE.

Cela rassure.

CYPRIEN.

Des témoins! en ce cas, scrupules déplacés,
Dieu nous voit.

SÉRAPHINE.

Il est vrai, mais ce n'est pas assez.

CYPRIEN.

Que te faut-il alors?

SÉRAPHINE.

Cyprien... le mystère,
J'en ai peur maintenant.

CYPRIEN.

Moi, je l'aime, au contraire.

SÉRAPHINE.

Je pourrais, mon ami, vous accorder cela,
Si monsieur le curé regardait.

SCÈNE VIII

CYPRIEN, VINCENT, SERAPHINE.

VINCENT, *gaîment.*

Le voilà!

SÉRAPHINE, *effrayée.*

O mon Dieu!

VINCENT.

J'étais sûr de vous trouver ensemble,
Et j'arrive toujours à propos, ce me semble.

SÉRAPHINE.

Vous... avez entendu?

VINCENT.

Tout; mais rassure-toi,
Vous pouvez, Cyprien, l'embrasser devant moi.
A part, pendant l'accolade.
Hé! comme il a changé de façons, de manière!
On ne voit déjà plus trace de séminaire.
Haut.
Je suis content de vous, mes enfans; mais il faut,
Si l'on m'en croit du moins, vous marier bientôt.

SÉRAPHINE, *vivement.*

Demain, si l'on veut.

VINCENT, *prenant le menton de Séraphine.*
A Cyprien.

Ah!... Je quitte votre père;
J'ai son consentement, celui de votre mère.
Tout va bien, sauf un point : vous n'avez point d'état;
Je vous en propose un.

CYPRIEN.

C'est?

VINCENT.

Le notariat.
Une étude est vacante ici, dans ce village;

Il la faut acheter et faire votre stage.
Tel est mon plan, à moi; qu'en pensez-vous tous deux?

SÉRAPHINE.

Excellent!

CYPRIEN.

Vous comblez le plus doux de mes vœux.
Mais, monsieur le curé, vous l'oubliez sans doute,
Mon père est sans fortune, et cette étude...

VINCENT.

Écoute :

Leur prenant les mains.

Vous êtes mes enfans de cœur, d'adoption,
Et c'est moi qui ferai cette acquisition.

CYPRIEN.

Vous?

VINCENT.

J'ai peu de besoins, je vis du sacerdoce;
Ce sera, mes amis, votre cadeau de noce.

SÉRAPHINE.

Est-il bien vrai?

CYPRIEN.

Comment payer tant de bonté?

VINCENT, *à Cyprien.*

Ainsi que dans l'état que vous avez quitté,
Vous serez confident des secrets des familles,
Tuteur des orphelins, appui des jeunes filles.
Pour que vous acquériez l'étude de Gerval,
Il me faut réunir un certain capital.
Je vais, à cet effet, commencer ma tournée,

Et serai de retour lundi dans la journée.
Conduis-moi, Cyprien...

Gaîment à Séraphine, qui s'inquiète.

Seulement quelques pas.

SÉRAPHINE, *au jeune homme.*

Reviens, j'ai de l'ennui quand je ne te vois pas.

Ils sortent.

SCÈNE IX

SÉRAPHINE, *seule.*

Quel homme respectable! et que je suis heureuse!
Maintenant, s'il fallait être religieuse,
Si mes projets d'hier s'accomplissaient demain,
Ah! mon cœur me le dit, j'en mourrais de chagrin.

Elle s'assied.

SCÈNE X

MARTIN, BÉATRIX, SÉRAPHINE.

BÉATRIX.

Ainsi, vous exigez que je déchire l'âme
De cette enfant?

MARTIN, *d'un ton impératif.*

Comment, vous hésitez, madame!
Par de viles terreurs vos sens sont ébranlés!...
Dieu le veut, par ma voix Dieu vous l'ordonne; allez!

Il sort.

SCÈNE XI

BÉATRIX, SERAPHINE.

SÉRAPHINE, *se levant.*

Quelle agitation! qu'avez-vous, ma cousine?

BÉATRIX, *d'un ton solennel.*

Ce qu'on vient de m'apprendre, est-il vrai, Séraphine?
Ah! j'en frémis pour vous.

SÉRAPHINE.

Pour moi! que vous dit-on?

BÉATRIX.

Que vous abandonnez votre vocation,
Que vers un autre état vous vous sentez poussée,
Levant les yeux au ciel.
Que de vous marier vous avez la pensée!

SÉRAPHINE, *ingénûment.*

On ne vous trompe pas.

BÉATRIX.

Quoi! ce bruit est réel,
Et vous en convenez!

SÉRAPHINE.

Sans doute.

BÉATRIX.

Juste ciel!

SÉRAPHINE.

Ce discours est étrange et j'en suis étonnée;
Vous-même du couvent vous m'aviez détournée.

BÉATRIX, *avec embarras.*

J'avais tort, mon enfant, j'avais tort mille fois...
De grâce, revenez à vos plans d'autrefois.
Hélas! vous demandiez avec tant d'insistance
De consacrer à Dieu toute votre existence!

SÉRAPHINE.

Je me l'étais promis, il est vrai; mais enfin
Rien ne peut m'obliger à suivre ce dessein.

BÉATRIX.

Nous préserve le Ciel d'employer la contrainte!
Avec douceur.
Mais pourquoi quittez-vous une carrière sainte,
Qui, sous tant de rapports, vous convenait si bien?

SÉRAPHINE, *naïvement.*

Monsieur Vincent m'a dit que j'aimais Cyprien...
De plus, il m'a fait voir qu'un mari jeune, aimable,
Aide à gagner le Ciel; n'est-ce pas agréable?
Il vaut mieux se sauver comme ça qu'autrement;
J'épouse Cyprien.

BÉATRIX, *poussant un cri.*

Ah! malheureuse enfant!

SÉRAPHINE.

Vous pleurez! Qu'avez-vous? tout votre corps frissonne.

BÉATRIX.

C'est le coup de la mort... que votre main me donne.

SÉRAPHINE.

La mort! qui? moi!

BÉATRIX.

C'est vous... qui causez tout mon mal!
Par pitié, renoncez à ce projet fatal;
Autrement... vous allez perdre à jamais trois âmes.

SÉRAPHINE.

Trois âmes! juste ciel!

BÉATRIX.

Oui, vous livrez aux flammes,
Aux flammes de l'enfer trois êtres malheureux,
Qu'un mot préserverait du sort le plus affreux.

SÉRAPHINE, *confondue.*

Je... ne vous... comprends pas. Et quelles sont ces âmes
Que je puis arracher aux éternelles flammes?

BEATRIX.

Ce sont... Dieu!... je n'ai plus la force de parler.

SÉRAPHINE.

Vous ne répondez pas, vous me faites trembler!

BÉATRIX, *avec terreur.*

Ce sont... vos deux parens et vous!

SÉRAPHINE.

Bonté divine!

BÉATRIX.

Vous ne connaissez pas vos parens, Séraphine?

SÉRAPHINE.

Orpheline, dit-on, dès mes plus jeunes ans,
Je n'ai jamais reçu leurs doux embrassemens.

BÉATRIX.

Eh bien!... sachez que ceux dont le Ciel vous fit naître,
N'étaient pas mariés... qu'ils ne pouvaient pas l'être!

SÉRAPHINE, *cachant sa tête dans ses mains.*

Juste ciel!

BÉATRIX.

Tu connais ton déplorable sort.

SÉRAPHINE, *avec tendresse.*

Ces parens, dites-moi, s'ils existent encor,
Ne puis-je pas les voir, les embrasser?

BÉATRIX.

Ton père?

Jamais, ma chère enfant... Il n'est plus.

SÉRAPHINE.

Et ma mère?

Béatrix ouvre ses bras, la jeune fille s'y précipite.

Ah!.....

BÉATRIX.

Vous venez d'entendre un aveu... bien cruel.
Est-ce trop, répondez, de vous donner au Ciel,
De quitter des plaisirs frivoles, périssables,
Pour réparer les torts de parens si coupables?

SÉRAPHINE, *avec douceur.*

Pourquoi donc est-ce moi qui dois les réparer?

BÉATRIX.

Avez-vous résolu de me désespérer,
Trop malheureuse enfant?... Ecoute ma prière;
Renonce à Cyprien.

SÉRAPHINE, *avec explosion.*

Dieu!... je ne puis, ma mère;
Je l'aime trop!

BÉATRIX.

Eh bien! me refuserez-vous,
Ma fille, une faveur que j'implore à genoux?

Elle se jette à ses pieds.

SÉRAPHINE, *la relevant avec confusion.*

Oh!!!...

BÉATRIX, *joyeuse.*

Tu m'en fais ici la promesse formelle,
A ta vocation tu resteras fidèle?
Tu t'engages, de plus, à ne parler jamais
D'un secret déplorable?

SÉRAPHINE.

Oui, je vous le promets.
Mais quelqu'un vient à nous!

BÉATRIX.

C'est lui! je crois l'entendre.

SÉRAPHINE.

Cyprien! est-il vrai? Que faire?

BÉATRIX.

Il faut l'attendre,
Être ferme avec lui... Songe au Ciel, songe à moi,
Songe à l'éternité!... Que Dieu soit avec toi!

SCÈNE XII

SÉRAPHINE *s'assied,* CYPRIEN.

CYPRIEN, *avec joie et entraînement.*

Tout sourit à mes vœux, ma bonne Séraphine;
Et nous sommes comblés de la faveur divine.
J'aurai, grâce à l'ami si bienfaisant pour nous,
Une existence heureuse et conforme à mes goûts.
Des obstacles puissans viennent de disparaître;
L'avenir m'appartient! Et dans deux jours peut-être
Je vais mettre à vos pieds mon état et mon cœur.

SÉRAPHINE, *à part.*

Infortuné! sa joie augmente ma douleur.
Que lui dire à présent?

CYPRIEN, *continuant.*

Partout, dans le village,
S'est répandu le bruit de notre mariage.
Des conversations c'est l'unique aliment,
On m'arrête, on m'en parle, on me fait compliment,
Et je... Mais qu'avez-vous? Elle perd connaissance!
Et je suis seul ici!... Que faire?... A l'existence
Comment la ramener?... Séraphine, c'est moi;
Ouvre tes yeux si doux, si purs, reviens à toi.

SÉRAPHINE.

Sur nos fronts, du Seigneur s'appesantit le glaive!

CYPRIEN.

Que dis-tu?

SÉRAPHINE.

Cyprien, nous avons fait un rêve,
Dont l'accomplissement ne doit pas avoir lieu.
Séparons-nous, cédons aux volontés de Dieu.

CYPRIEN.

C'est en son nom qu'ici l'homme qui lui ressemble,
Nous a permis de vivre et de mourir ensemble.
Par avance déjà sa main nous a bénis.

SÉRAPHINE, *avec force.*

Vous vous trompez! jamais nous ne serons unis,
Non, jamais! j'en ai fait la promesse formelle,
Et je dois la tenir.

CYPRIEN.

Juste Dieu! que dit-elle?
Eh quoi! vous avez fait un semblable serment!

SÉRAPHINE, *s'animant.*

Je l'ai fait! je l'ai fait!

CYPRIEN, *la regardant avec stupeur.*

Et de ce changement
Quel est donc le motif?

SÉRAPHINE.

Je vais être sincère.
A part.
O mon Dieu, prête-moi la force nécessaire!
Haut et d'une voix tremblante.
En recevant... vos vœux, en... vous donnant ma foi,
Je m'étais abusée et sur vous et sur moi.

Le ciel heureusement... vient de se faire entendre;
Je vous rends... votre cœur, vous pouvez le reprendre.
Pour être unis, je vois... que nous n'étions pas faits,
Et... je renonce à vous, j'y renonce à jamais.

CYPRIEN, *pleurant.*

Hier, la voix émue, et ta main dans la mienne,
Tu voulais à ma vie associer la tienne;
Hier, prenant le Ciel à témoin de ta foi,
Tu jurais de m'aimer, et de n'aimer que moi.
Un jour s'est écoulé, rien qu'un jour!... Je m'arrête :
Mon aspect vous fait mal, vous détournez la tête!
Il faut vous délivrer de l'ennui de me voir.

Il s'éloigne lentement.

SÉRAPHINE, *absorbée dans sa douleur.*

J'immole, on l'a voulu, mon amour au devoir;
Mais en brisant son cœur pour plaire à ta justice,
Mon Dieu, que je te fais un cruel sacrifice!

SCÈNE XIII

CATHERINE *et* MARTIN, *entrant par le côté;* SÉRAPHINE, *sur le devant;* CYPRIEN, *assis.*

CATHERINE, *bas au vicaire.*

Tout est fini, je crois?

MARTIN.

Il paraît accablé.

CATHERINE.

C'est bon signe, monsieur!

MARTIN, *à Séraphine.*

Vous avez donc parlé?

SÉRAPHINE.

Hélas! je viens d'avoir ce pénible courage.

CATHERINE.

Vous avez, je le vois, tenu tête à l'orage?

SÉRAPHINE.

Je l'ai désespéré... Malheureux Cyprien!
Mon cœur saigne du coup dont j'ai frappé le sien.

MARTIN, *d'un ton de prédicateur.*

Il faut mettre à ses pieds les passions humaines.

SÉRAPHINE.

Ai-je pu lui causer de si cuisantes peines?
Cet affreux souvenir long-temps me poursuivra.

MARTIN, *d'un ton caressant.*

Venez, ma chère enfant, Dieu vous consolera.

Ils l'emmènent en la soutenant.

SCÈNE XIV

CYPRIEN, *seul.*

Pour jamais! pour jamais!... Puisque l'on me délaisse,
Puisqu'on a tout trahi, serment, devoir, tendresse,
J'oublie une infidèle; et, rentrant au saint lieu,
Je vais de désespoir me consacrer à Dieu.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

SÉRAPHINE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Monseigneur est ici pour la cérémonie,
Et maintenant peut-être elle est déjà finie.

SÉRAPHINE.

O ciel!... et Cyprien?

BÉATRIX.

Il est dans le saint lieu;
Avant quelques instans, il sera tout à Dieu.

SÉRAPHINE.

Ainsi, de son malheur je vais être la cause!

BÉATRIX.

Pourquoi cela? De lui, c'est bien lui qui dispose;
Il assure qu'il cède à sa vocation.

SÉRAPHINE.

Ah! ne le croyez pas!... Sa résolution
Eût fléchi devant moi, devant celle qu'il aime;
Mais comment l'aborder? Je me craignais moi-même.

BÉATRIX.

Je trouve tes regrets estimables, touchans,
Mais songe qu'il retourne à ses premiers penchans.

SÉRAPHINE.

Oh! tant mieux! de mon cœur que son cœur se délie!
Avec un soupir.
Puisse-t-il m'oublier plus que je ne l'oublie!

BÉATRIX.

Que je plains, mon enfant, l'état où je te voi!
Du mal que je t'ai fait, viens et console-moi...
Où vas-tu donc?

SÉRAPHINE, *s'arrêtant.*

J'allais... ma mère...

BÉATRIX.

Je devine,
Tu me fuyais?

SÉRAPHINE.

Grand Dieu!
Elle se jette dans ses bras.

BÉATRIX.

Reste, ma Séraphine.

SÉRAPHINE.

Non, je ne puis. En proie à d'amères douleurs,
J'ai besoin d'être seule, et de verser des pleurs.
Elle sort du côté droit.

SCÈNE II

BÉATRIX, *seule.*

Dois-je me repentir de ce qu'on m'a fait faire?...
Non; quand Dieu parle, il faut obéir et se taire.
Il a parlé, j'ai dû me soumettre à sa loi...
Mais plus nous avançons, plus je doute de moi.
Ces enfans me font naître un sentiment pénible;
S'ils étaient malheureux? Quelle pensée horrible!
Se retournant.
Je suis perdue, ô ciel!... c'est monsieur le curé!

SCÈNE III

BÉATRIX, VINCENT.

VINCENT, *voyant son embarras.*

J'arrive ici plus tôt qu'on n'avait espéré...
Comment vous portez-vous? comment va le village?

BÉATRIX.

Le... village...

VINCENT.

J'ai fait un très heureux voyage.

Pour l'étude, à l'instant nous venons d'en finir,
Et de nos jeunes gens j'ai réglé l'avenir.

BÉATRIX, *à part.*

Je n'ose me résoudre à lui faire connaître...

VINCENT.

Ces enfans, dites-moi, tardent bien à paraître!
Où sont-ils? j'ai besoin qu'ils apprennent par moi
Que leurs vœux les plus doux...

La regardant.

Mais qu'avez-vous?... Eh quoi!
Vous pleurez!... Béatrix, quel est donc ce mystère?
Parlez, c'est, j'en suis sûr, quelque trait du vicaire?
Parlez! je vous écoute avec anxiété!

BÉATRIX, *avec désespoir.*

Ils m'ont fait peur du Ciel et de l'éternité!
Ils ont su m'égarer! J'ai fait à Séraphine
Des révélations sur sa triste origine.

Surprise du curé.

Oui, monsieur, je n'ai pu contenir ma douleur
Elle sait maintenant ma honte et son malheur,
Mais ce n'est rien encor! L'influence cruelle
Qu'ils ont prise sur moi, je l'ai prise sur elle;
Et j'ai fait retourner, pour apaiser le Ciel,
Séraphine au couvent, Cyprien à l'autel.

VINCENT.

Ils ont osé commettre une action si noire!...
Mais vous, vous, Béatrix, hélas, devais-je croire
Que vous vous laisseriez entraîner jusque-là?

BÉATRIX.

Ah! monsieur, je suis faible, et vous n'étiez pas là.

VINCENT.

Mais comment réparer cette affreuse méprise?
Ces enfans, où sont-ils?

BÉATRIX.

A l'église.

VINCENT, *effrayé.*

A l'église?

BÉATRIX.

Où l'on doit maintenant décider de leur sort.

VINCENT.

Ah! courons les sauver, s'il en est temps encor.

Il sort par le fond.

SCÈNE IV

BÉATRIX, *seule.*

Dieu bon, Dieu tout-puissant, permets dans ta justice
Qu'il arrive à l'autel avant le sacrifice!

Apercevant Cyprien.

O ciel! tout est perdu... Quel air sombre, hagard!
Fuyons, je ne pourrais soutenir son regard.

SCÈNE V

CYPRIEN, *éperdu.*

C'en est fait, j'ai promis au Ciel d'être infidèle,
J'ai juré que mon cœur ne battrait plus pour elle,
J'ai juré de mourir!... Malheureux que je suis!
L'oublier! l'oublier! Jamais, je ne le puis.
Joignant les mains.
Mon Dieu, pardonne-moi, si, faible créature,
Je ne sais pas encore étouffer la nature.

SCÈNE VI

BÉATRIX, SÉRAPHINE, VINCENT, CYPRIEN.

VINCENT, *entrant vivement.*

Le voilà!... quel visage abattu, consterné!

SÉRAPHINE.

Hélas! je le conçois, il vient d'être *ordonné.*

VINCENT.

A Béatrix. *A Séraphine.*
Laissez-nous..... Vous aussi, sortez, mademoiselle...

A tous.

Je veux le prémunir contre un excès de zèle,
Je veux lui peindre à nu son avenir fatal,
Et chercher, s'il en est, quelque remède au mal.

On sort.

SCÈNE VII

CYPRIEN, VINCENT.

VINCENT.

Nous voilà seuls.

CYPRIEN.

Hélas! vous savez tout, mon père.

VINCENT.

Oui, je sais tout... Mon fils, que venez-vous de faire?
Quoi! vous avez promis, formellement promis
De combattre toujours des sentimens... permis,
* Et d'étouffer, chétive et faible créature,
* L'instinct puissant qu'en nous a placé la nature!
* Vous l'avez pu promettre! Et vous ne voyez pas
* Le précipice affreux entr'ouvert sous vos pas!
Faut-il vous dire ici quel sort sera le vôtre?

D'un ton pénétré.

Ah! j'ai passé par là, je le sais plus qu'un autre.
Ce vœu de continence, absolu, rigoureux,
Si vous le violez, vous serez malheureux;
Et si vous le tenez, ce vœu que je déplore,

Vous serez, mon enfant, plus malheureux encore.
Succombez-vous? alors c'est la séduction,
L'adultère, l'abus de la confession,
Des maris outragés répudiant leurs femmes,
Des procès scandaleux, des exemples infâmes!...
Ou, si vous avez peur de la publicité,
Si le lit du prochain est par vous respecté,
Dans votre intérieur vous vous donnez un maître
Qui vous tient, dont un mot vous fait trembler peut-être,
Et que vous ne pouvez, pour comble de douleur,
Ni chasser sans danger, ni garder sans malheur.

Changeant de ton.

Et d'un autre côté, mon fils, quelle est l'histoire
Du prêtre qui sur lui remporte la victoire?
Sa bonté, s'il en a, s'altère avec le temps;
Dans ce combat pénible et de tous les instans
Qu'il soutient pour rester pur et célibataire,
Il dessèche son cœur, aigrit son caractère,
Et tarit par degrés, en s'isolant de tous,
La source des penchans affectueux et doux.
Et, pour preuve, voyez ceux dont le rigorisme
Pousse la chasteté jusques au fanatisme;
Ils sont intolérans, haineux, persécuteurs,
Ils sont tout à la fois vos bourreaux et les leurs.

CYPRIEN.

Je reste anéanti... Quelle affreuse lumière
Vous jetez dans mon cœur!... Mais cependant, mon père,
Vous êtes, en dépit de votre opinion,
Célibataire, prêtre, et votre cœur est bon!
Je puis vous ressembler.

VINCENT, *à part.*

Cet éloge m'accable.

Haut et avec humilité.

Il m'en coûte de faire un aveu... déplorable,
Mais, dans ton intérêt, il doit m'être arraché :

Les yeux baissés.

Je vaux un peu, mon fils, parce que j'ai péché...
Vous rougissez, hélas! des torts de ma jeunesse.
Deux écueils opposés menaçaient ma faiblesse,
Et je me suis brisé sur le moins dangereux.
Mes efforts, mon enfant, furent long-temps heureux,
J'ai soutenu long-temps une lutte honorable;
Mais n'importe, je fus coupable, très coupable,
Et je ne prétends pas excuser mes erreurs.
Un seul motif pourrait adoucir mes douleurs,
C'est qu'au moins je fus bon pour mon prochain que j'aime,
Et n'eus jamais de tort qu'à l'égard de moi-même....

Observant Cyprien.

Mais, mon ami, pourquoi ce désespoir mortel?
L'ignores-tu? le nœud qui t'attache à l'autel
Pourra se délier.

CYPRIEN, *avec feu.*

Il serait vrai, mon père?
Ah! ne m'abusez pas.

VINCENT.

Cyprien, je l'espère.
Tu n'es que sous-diacre, et l'on peut obtenir
Une dispense encore.

CYPRIEN.

Mais, pour y parvenir,
Que faut-il?

VINCENT.

Je ferai ce qu'il convient de faire.

Notre évêque me porte une amitié sincère;
Je toucherai son cœur, il intercédera;
L'opinion publique aussi nous aidera,
Et tu pourras t'unir à celle qui t'est chère.

SCÈNE VIII

BEATRIX, CYPRIEN, VINCENT, SÉRAPHINE, MARTIN, CATHERINE.

CYPRIEN.

Nous unir!...

SÉRAPHINE, *entrant.*

Nous unir!!!... Il serait vrai, mon père?

CATHERINE, *au curé.*

Ai-je bien entendu, monsieur l'abbé?... Comment!
Le doigt de Dieu se montre aussi visiblement,
Et vous méconnaissez la volonté divine!!!...

MARTIN, *avec force à sa gouvernante.*

A Vincent.

Paix!... Je partage en tout l'avis de Catherine,
Et dois vous rappeler...

VINCENT, *l'interrompant.*

Je connais mon devoir,
Et n'ai pas de leçon, monsieur, à recevoir...
A qui prend avec moi l'autorité d'un maître,
Je pourrais en donner de sévères peut-être...

Mais Dieu veut qu'aux pécheurs nous soyons indulgens.
Je le suis, je me tais... Quant à vous, jeunes gens,
Vous étiez tous les deux dans une erreur profonde,
Et je vous rends au Ciel en vous rendant au monde.

MARTIN, *avec colère.*

Catherine, venez! venez! c'en est assez;
De tout ce que je vois mes regards sont blessés.
Contre ces lieux impurs la foudre est toute prête,
Éloignons-nous d'ici sans détourner la tête;
Surtout, n'oublions pas, dans l'intérêt des mœurs,
D'en rendre un compte exact à nos supérieurs.

Ils sortent.

SCÈNE IX

BÉATRIX, CYPRIEN, VINCENT, SÉRAPHINE.

VINCENT, *à Séraphine et à Cyprien.*

Enfans, je vous bénis! Que Dieu rende parfaite
Votre félicité!... Cyprien, je regrette
Qu'il ne soit pas permis de joindre parmi nous
Le nom sacré de prêtre au doux titre d'époux.
Pour guider sagement une mère, une fille,
Il faut qu'on soit époux et père de famille;
Les chrétiens primitifs étaient de cet avis!
Des motifs tout humains ont prévalu depuis;
Mais ce qu'a fait l'Eglise, elle peut le défaire,
Le siècle le demande! On vous verra, j'espère,

Dans un temps plus heureux vers lequel nous marchons,
Satisfaire à la fois vos deux vocations.
Pourtant, jusqu'à ce jour qui peut se faire attendre,
J'approuve le parti que vous venez de prendre.
Pour vivre seul personne ici-bas n'est formé,
On n'est pas homme, enfin, quand on n'a pas aimé.

MISE EN SCÈNE

DISTRIBUTION DES RÔLES PAR EMPLOIS. — COSTUMES. RÉFLEXIONS

VINCENT. Premier rôle marqué. Douillette grise, cravate noire très mince, chemise non plissée, gilet, culotte et bas noirs; souliers à boucles, cheveux blancs. Onction, bienveillance et simplicité évangélique. Point de gestes.

MARTIN. Premier comique. Fanatisme et non pas tartufferie; ce rôle doit être pris comme celui de Begears. Air impérieux (il est prêtre); ton doctoral (il a été professeur). Sa gouvernante ne le quitte pas, et il cherche dans ses yeux une approbation qu'il y trouve toujours. Point de gestes; un bréviaire sous le bras. Cheveux longs et ronds, sans tonsure. Redingote noire à collet court; cravate, gilet, culotte et bas noirs; souliers à boucles.

CYPRIEN. Jeune premier. Candeur semi-villageoise. Yeux baissés dévotement pendant la première partie de la pièce, animés et presque gaillards pendant la seconde. Cheveux longs, plats et frisés vers le bas, sans tonsure. Redingote marron, à manches courtes (il a grandi); pantalon noir, souliers couverts.

BAUDET. Deuxième comique. Au premier acte, habit gris-blanc à la française, avec larges boutons de même étoffe; gilet, culotte et bas noirs; souliers à boucles. Serpent. Dans la première scène du deuxième acte, costume de peintre, bonnet de papier, camion, blouse ou tablier montant. Dans la dernière scène, au troisième acte, robe de bedeau. Air malicieux et égrillard. Importance.

BÉATRIX. Mère noble. Robe d'indienne, bonnet sans prétention; point de tablier. Bonté, douceur et faiblesse, excepté dans la scène où Martin attaque le Curé, et dans celle où elle fait des révélations à sa fille. Elle doit, dans la première, s'élever jusqu'à l'énergie, et dans l'autre jusqu'au pathétique.

CATHERINE. Soubrette. Jupon et caraco blancs, mouchoir de linon croisé sur la poitrine, bonnet rond à plis longs. Aigreur de vieille fille, arrogance dévote. Sans cesse près du vicaire, elle suit toutes ses démarches, et l'encourage dans toutes ses méchancetés.

SÉRAPHINE. Jeune première. Ingénuité. Robe de toile grise sans gigots; tablier, cheveux sans apprêts, bonnet sans prétention; vivacité, simplicité, gaîté, entremêlées de formes pieuses.

MADAME FROMAGEOT. Rôle de convenance du genre comique. Chapeau suranné et à prétention, robe de soie amarante, sac de même couleur. Paroles mielleuses, habitudes patelines recouvrant beaucoup de fiel dévot; extrême volubilité; yeux baissés; livre de messe au premier acte.

MADAME CAQUELARD. Rôle de convenance du genre comique. Bonnet de veuve; demi-deuil coquet. Air langoureux et égrillard; yeux baissés devant Dieu, animés et caressans devant les hommes; livre de messe au premier acte.

Le Bachelier de Ségovie

ou

les Hautes Études

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre royal de l'Odéon, le 15 octobre 1844.

Je dois, pour mon malheur, aux bontés de ma mère,
Une éducation... dont je ne sais que faire.

ACTE I, SCENE III.

PERSONNAGES

PEDRO, bachelier.	MM.	BOUCHET.
DON LOUIS DE GUSMAN, jeune homme de haute naissance.		BARRÉ.
DON RAPHAEL DE MENDOCE, chef de division dans un ministère.		SAINT-LÉON.
FABRICIO, garçon de bureau.		ROGER.
UN OFFICIER.		VORBEL.
COMTESSE BERLIPS, personnage historique.	Mmes	FITZ-JAMES.
ISABELLE, Française, veuve d'un Espagnol.		BERTHAULT.
ÉMERANCE, sa pupille.		VOLET.

LAQUAIS, MAJORDOME, PAGES, SOLDATS, ALGUASILS, etc.

La scène est à Madrid, dans le palais du roi;
les trois premiers actes se passent dans le cabinet de Mendoce,
les deux derniers dans un salon de la Comtesse.

Le Bachelier de Ségovie
ou
les Hautes Études

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

FABRICIO, GUSMAN, *endormi dans un fauteil.*

FABRICIO, *entrant par le fond.*

Comment! il dort toujours, cette homme? c'est honnête;
Moi, qui l'ai fait entrer par la porte secrète!
Le regardant.
Oui, vers lui par instinct je me sentais porté;
Ses traits...

Se retournant.

Mais quel tapage on fait de ce côté?

D'une voix glapissante, en ouvrant la porte du fond.

Un instant, s'il vous plaît, prenez donc patience,
Et relisez un peu vos lettres d'audience.
Midi! c'est à midi que vous serez reçus;
Eh bien! Il n'est encor que dix heures au plus!...

Long murmure dans la coulisse; il retourne à Gusman, et le regarde.

Plaisant homme, qui vient ronfler au ministère!

Souriant.

Je m'intéresse à lui, j'aime ce caractère;
Quelle tranquillité! Quel bon sommeil!... Voilà,
Si ma montre va bien, trois heures qu'il est là...
Mon maître ne vient point et le public abonde;
Il ne pourra jamais recevoir tant de monde.

Quelqu'un frappe à la porte du fond.

SCÈNE II

PEDRO *dans la coulisse,* FABRICIO, GUSMAN *endormi.*

FABRICIO.

On n'entre pas.

PEDRO, *par la porte entr'ouverte.*

Seigneur, permettez...

FABRICIO.

Je vous dis
Qu'on ne peut pas entrer.

PEDRO, *humblement.*

Voilà quatre jeudis
Que vous me repoussez!...

FABRICIO.

Avez-vous une lettre?

PEDRO.

Non.

FABRICIO, *sèchement.*

Partez, en ce cas.

PEDRO.

Veuillez, de grâce, admettre
Un pauvre étudiant qui prit tous ses degrés.

FABRICIO, *attendri, lui prenant la main.*

Vous, un étudiant? Entrez, seigneur, entrez.

Ils descendent.

Que ne le disiez-vous? Je suis lettré moi-même
Et dois vous protéger...

Enflant ses joues.

car j'ai fait ma cinquième.

Mystérieusement.

La comtesse Berlips est dans ce cabinet
Avec don Raphaël... pour un travail secret.
Ils y sont parbleu bien depuis une grande heure;
Et moi, je reste ici de planton, à demeure.
Tous deux, à petit bruit, discutent gravement
Sur le roi, sur la reine et sur le testament.
C'est un vaste sujet!... Mais attendez mon maître

Je vous présenterai sitôt qu'il va paraître.

PEDRO.

Quel est ce cavalier couché tout de son long?

FABRICIO.

C'est un solliciteur qui dort dans le salon.

PEDRO.

Solliciteur qui dort? Malepeste, il me semble
Que ces expressions vont assez mal ensemble.

FABRICIO.

Celui-là dort toujours.

PEDRO.

Il a bien du bonheur!

FABRICIO.

On assure qu'il est parent de monseigneur.
Je n'en crois pas un mot; don Raphaël, je gage,
Avec mépris.
N'a pas un seul parent dans un tel équipage.
Mais on me sonne. Adieu.
D'une voix criarde, à la porte des solliciteurs.
Messieurs, dans un moment.
Il sort par la gauche.

SCÈNE III

PEDRO, GUSMAN.

GUSMAN, *se frottant les yeux.*

Eh bien! c'est singulier, je m'endormais!...

PEDRO, *l'examinant.*

Gusman?...
En croirai-je mes yeux?... Mais, oui, cet air tranquille...
C'est lui-même!

GUSMAN, *ouvrant les bras et se levant.*

C'est toi? Pedro dans cette ville?

PEDRO.

Mon bon, mon cher ami! Comment, je te revoi!
Embrassons-nous encor.

GUSMAN, *se laissant faire.*

Quel jour heureux pour moi!

PEDRO.

Sous cet accoutrement, assez mesquin peut-être,
J'avais, je l'avouerai, peine à te reconnaître,
Et je suis étonné...

GUSMAN, *avec modestie.*

Mais c'est l'accoutrement
Que comporte aujourd'hui ma fortune.

PEDRO.

Vraiment?

GUSMAN.

Hélas! oui, mon ami; ces capitaux, ces terres,
Ces domaines brillants, ces champs héréditaires,
J'ai trouvé le moyen de tout perdre en sept ans.

PEDRO.

Juste ciel!... Et comment, en aussi peu de temps,
As-tu pu dévorer un patrimoine immense?

GUSMAN, *avec bonhomie.*

C'est beaucoup plus facile à faire qu'on ne pense.

Mon intendant, vois-tu, les femmes et le jeu,
Dans cet ouvrage-là, m'ont aidé quelque peu.
Enfin, pas un débris n'échappa du naufrage...
Soupirant.
Cela ne serait rien si j'avais du courage.
Cet abîme profond, qui vient de m'engloutir,
Je sens que je n'ai pas la force d'en sortir.
Et l'esprit et le corps, en moi tout est malade;
Je n'ai plus qu'à mourir.

PEDRO.

Mon pauvre camarade!

GUSMAN.

Hier, j'ai dîné, cela fit trêve à mon ennui;
Mais je ne suis pas sûr de dîner aujourd'hui,
Tant le sort ennemi s'acharne à ma poursuite!

PEDRO, *lui serrant la main.*

Quoi! tu dînas hier! Que je t'en félicite!
Voilà déjà longtemps que je ne dîne plus;
Ce repas-là, je l'ai supprimé comme abus.

GUSMAN.

Tu ris?

PEDRO.

Oui, je suis jeune et ma gaieté m'entraîne...
Gravement.
Mais j'ai bien, comme toi, plus d'un sujet de peine.

GUSMAN.

Et quel sujet de peine a pu te survenir
Pour t'affecter ainsi?

PEDRO.

Je n'ai point d'avenir.

Je dois, pour mon malheur, aux bontés de ma mère,
Une éducation... dont je ne sais que faire...

GUSMAN, *étonné.*

Mais on s'élève à tout par son instruction!

PEDRO.

Oui, dans un temps de trouble, oui, par exception.
Mais quand l'ordre et la paix règnent dans le royaume,
Ceux qui, pour le collége, ont quitté l'humble chaume,
Quel est leur sort, hélas? Avocats sans plaideurs,
Médecins sans clients, écrivains sans lecteurs!...

Poussant un soupir mélancolique.

Voilà précisément, dans son amitié tendre,
Ce que ma pauvre mère était loin de comprendre.
Pour me rendre savant, dans son zèle pieux,
Elle vendit gaiement le champ de ses aïeux,
Puis après, la chaumière antique et paternelle.
« Je suis pauvre, il est vrai, mais aussi (disait-elle)
« Pèdre est riche en talents, je n'ai besoin de rien;
« Il nourrira sa mère, il sera mon soutien!... »
On s'abuse aisément sur un fils que l'on aime;
Ah! je ne parviens point à me nourrir moi-même!...
Chacun s'imaginait, dans mon pays natal,
Que je serais au moins ministre... ou cardinal;
Hélas! je ne suis rien, tu le vois, et ma mère
Qui m'a tout immolé, s'éteint dans la misère!...

GUSMAN, *avec modestie et gaieté.*

Que moi, qu'un ignorant ait si mal réussi,
C'est tout simple, c'est juste; il en doit être ainsi.

Avec respect.

Mais toi qu'à leurs enfants toutes les mères citent,
Toi, comment n'es-tu rien?

PEDRO.

Tant de gens sollicitent!

GUSMAN.

Dans la foule, mon cher, tu dois être aperçu :
Ton éducation...

PEDRO.

Qui n'en a pas reçu?
Les bourses des couvents, celles des séminaires
Rendent l'esprit commun et les talents vulgaires.
Cette ville en fourmille, et dans tous les quartiers
On ne voit que docteurs, misère et bacheliers.
Aussi, quand par hasard une place est vacante,
Au lieu d'un candidat, on en trouve cinquante.
Découragé parfois d'un retard éternel,
J'ai voulu retourner à l'état paternel.
Mais cette illusion était bientôt déçue;
Un bachelier peut-il conduire une charrue?

GUSMAN.

Tout ce que tu m'apprends m'étonne au dernier point.

PEDRO.

Gusman, écoute encore, et ne m'interromps point.
Tu connais mon début, lorsque de Ségovie
Je vins à Salamanque, où j'entrai dans la vie?
Mais jamais je n'obtins de triomphes si grands,
Si complets, que l'année où tu quittas les bancs.
En latin comme en grec, comme en métaphysique,
Mon nom fut sans rival et mon succès unique!
Chacun battait des mains; les parents attendris
A mon heureuse mère enviaient un tel fils;
Enfin, j'eus de la gloire en version, en thème,
Et le corrégidor me couronna lui-même!!!

J'étais, dans ce moment, moins qu'un dieu, plus qu'un roi.
Le lendemain d'un jour si fortuné pour moi,
Quand, le cœur plein encor d'émotions si chères,
Et tout chargé de prix, j'allai voir les bons pères.
Mon principal me dit avec paternité :
Vous entrez aujourd'hui dans la société;
L'avenir est à vous, le passé vous protége.
Vous fûtes, mon ami, le premier au collége :
Indubitablement vous le serez partout;
Choisissez un emploi, vous êtes propre à tout.
— Dès-lors qu'il ne s'agit que de vouloir, mon père,
J'ai, de tout temps, aimé le métier de la guerre :
Mon choix est fait. — A quoi le vieillard répondit :
C'est justement le seul qui vous soit interdit.
Qui n'a pas traversé l'Ecole militaire,
Languit sous-officier et meurt dans la misère.
Ainsi, sur d'autres points consultez votre goût,
Car, excepté cela, vous êtes propre à tout.
— Si j'étais commerçant? — Oh! c'est une autre affaire.
Est commerçant qui veut, la loi laisse tout faire;
Sous ce rapport du moins entière liberté.
Cependant!... un obstacle a toujours existé.
Il faut, pour exercer le commerce ou la banque,
Des capitaux nombreux, et c'est ce qui vous manque.
Ainsi, réfléchissez, consultez votre goût;
A cela près, mon fils, vous êtes propre à tout.
— Avocat? — Pour le coup, vous êtes raisonnable!
Avocat, cet emploi me paraît convenable.
Point de frais de patente et d'établissement;
Il faut, pour réussir, des talents seulement;
Et vous ne craignez pas d'être mis à l'épreuve.
Allez donc, défendez l'orphelin et la veuve!
Pourtant!... ce choix présente une difficulté;

Mais c'est la seule. Il faut suivre la faculté
Pendant trois ou quatre ans; il faut rester peut-être
Cinq ou six ans encor pour se faire connaître.
Vous ne le pouvez pas; consultez votre goût;
A cela près, mon fils, vous êtes propre à tout.

Devenant sérieux.

Ce discours me surprit sans m'ôter le courage.
J'expliquai sa froideur par les glaces de l'âge,
Et j'allai, sur l'avis qui m'en était donné,
Voir le corrégidor qui m'avait couronné.
Ou je m'étais beaucoup exagéré ma gloire,
Ou bien ce magistrat a fort peu de mémoire :
C'était le lendemain de mon ovation,
Et je fus obligé de lui dire mon nom.
J'osai solliciter de sa bonté puissante
La place de greffier en ce moment vacante.
Vous greffier, mon ami? dit-il : apparemment,
Vous oubliez qu'il faut un cautionnement?...
Je sentis la rougeur me monter au visage;
Mais, contenu devant un si grand personnage,
Mon orgueil descendit bientôt à le prier

Humblement.

De me nommer du moins commis de ce greffier.
Mais un commis, dit-il, vous l'oubliez encore,
Doit savoir par état ce que son chef ignore.
Leur gestion diffère essentiellement :
Car l'un a le travail, l'autre le traitement.
Avez-vous les talents que cette place exige?...

Avec orgueil.

Mais je suis bachelier, seigneur, lui répondis-je.
— Vous êtes bachelier? Le beau titre en effet!
Bachelier!... Ainsi donc, vous savez ce que c'est
Qu'un archonte, un consul, et vous seriez sans peine

Commis de Cicéron, greffier de Démosthène?
Mais très-certainement vous ignorez encor
Les devoirs d'un alcade ou d'un corrégidor.
Livré, depuis l'enfance, aux classiques études,
Vous ne connaissez pas nos lois, nos habitudes.
En Espagne, mon cher, pour faire son chemin,
Il faut un Espagnol et non pas un Romain!...

Avec sang-froid.

Le plus ferme courage à la fin se rebute.
Du ciel jusqu'aux enfers tombé de chute en chute,
Repoussé, méconnu, honteux de mon erreur...
J'entrai, sixième clerc, chez un vieux procureur;
Puis, jusqu'à l'humble huissier il me fallut descendre!
Je végétais ainsi, quand on me fit comprendre
Que Salamanque était sans ressource pour moi,
Qu'à Madrid seulement j'obtiendrais un emploi,
Et que j'y trouverais le terme de mes peines.
Je suis donc à Madrid depuis quatre semaines!
J'y suis, d'un but unique occupé désormais;
J'y suis, frappant partout sans qu'on m'ouvre jamais :
J'y traîne amèrement ma pénible existence,
Abandonné de tous... mais non de l'espérance;
Sans amis, sans parents, sans abri, sans secours,

Se grandissant.

Mais résolu de vivre et de lutter toujours.

GUSMAN, *avec admiration.*

Bravo! Voilà, mon cher, de la fermeté d'âme,
Voilà de la vigueur...

Se retournant.

Mais quelle est cette femme
Au regard si hautain?

PEDRO.

Attends donc!... c'est, je crois,
Le ministre en jupons qui nous donne des lois.

Ils sortent par la droite.

SCÈNE IV

MENDOCE, LA COMTESSE BERLIPS, *précédée de deux pages, dont l'un se place en arrière;* FABRICIO, *en arrière.* PEDRO *et* GUSMAN, *cachés dans un cabinet.*

LA COMTESSE, *avec dignité.*

Assez, don Raphaël, assez! quelle séance!
Ainsi, plusieurs objets d'une haute importance
Sont réglés maintenant.
D'un air tout gracieux.
Premier point exigé,
Vous placerez demain mon jeune protégé,
Minaudant.
Un cavalier charmant!

MENDOCE, *s'inclinant profondément.*

Dès demain, Excellence.

LA COMTESSE, *sévèrement.*

Second point, poursuivez les amis de la France.

MENDOCE, *s'inclinant encore.*

Comtesse, avec ardeur.

LA COMTESSE, *d'un ton solennel.*

N'en déplaise à d'Harcourt,
Cette cause est perdue, elle l'est sans retour.
Oui, malgré les agents que l'on met en campagne,
Jamais le duc d'Anjou ne sera roi d'Espagne.

Minaudant. Se tournant vers Mendoce.

Mon éventail... Il est arrivé ce matin
Une femme, un démon, une Française enfin!
Vous autres Castillans, vous êtes bons, dociles.
Mais ces damnés Français ne sont pas si faciles!
Ils agitent l'Europe, ils troublent l'univers...

D'un ton de petite-maîtresse.

Je ne puis en voir un sans avoir mal aux nerfs.

Au même page. A Mendoce.

Mon flacon... En Espagne ils ont toute influence;
Leur langue y règne seule. Oh! que je hais la France!
Mais ce qui m'humilie et me blesse à l'excès,
C'est d'être condamnée à le dire en français!...
Vous êtes pour beaucoup dans tout ce qui se passe.

MENDOCE, *interdit.*

Qui, moi?

LA COMTESSE, *avec sévérité.*

Votre mollesse engendre leur audace.

MENDOCE.

Qu'entends-je?

LA COMTESSE.

Je l'ai dit au ministre tout haut,
Votre capacité me paraît en défaut.
Oui, depuis quelque temps, sous vos yeux on conspire.
Et sur l'esprit public vous n'avez plus d'empire.

MENDOCE, *à part.*

Maudit commis si sûr, si prompt à me servir!
De quoi diable s'est-il avisé de mourir?

LA COMTESSE, *d'un air impérieux.*

Résumons-nous. J'ai dû, dans votre intérêt même,
Vous désigner les gens que je hais, ceux que j'aime.
Connaissant mes désirs, vous savez vos devoirs;
Allez.

MENDOCE, *s'avançant comme pour faire une objection.*

Madame...

LA COMTESSE, *avec hauteur.*

Allez!... j'augmente vos pouvoirs;
Mais aussi, faites-en l'usage convenable;
Frappez, emprisonnez, je vous rends responsable.

Il sort par la gauche.

SCÈNE V

LA COMTESSE *et ses pages;* FABRICIO, *dans le fond;* PEDRO *et* GUSMAN, *cachés.*

LA COMTESSE.

Allemande, je veux un monarque allemand.
Oui, loin, bien loin la France! il serait beau, vraiment,
De voir le vieux Louis, qui tremble dans Versailles,
Gagner une couronne en perdant vingt batailles!

Appelant Fabricio.

Dis-moi!... je t'ai placé, je ferai plus un jour;
Mais il faut, bon vieillard, me payer de retour.

Baissant la voix.

Vois, examine, écoute, et, si tu veux m'en croire,
Tâche, pour avancer, d'avoir de la mémoire.

Elle met le doigt sur sa bouche et sort.

SCÈNE VI

FABRICIO; PEDRO *et* GUSMAN, *cachés.*

FABRICIO, *se croyant seul.*

La comtesse me donne un singulier emploi!
Je suis très-curieux, mais je le suis pour moi.
Dénoncer pour avoir une place plus belle;
Fi!... Je perdrais plutôt celle que je tiens d'elle.

Il sort avec humeur.

SCÈNE VII

GUSMAN *et* PEDRO, *se montrant.*

PEDRO.

L'étrangère, qui fait trembler tout le palais,
La fameuse Berlips, enfin tu la connais?

GUSMAN.

Et je ne suis pas fier de cette connaissance!

PEDRO, *effrayé.*

Parlons plus bas, ami; car tu vois sa puissance.
Elle ordonne, elle règne, elle opprime surtout.

GUSMAN.

Je ne sais qu'une chose; on la maudit partout.
Les affaires d'État n'ont rien qui m'inquiète;
Jamais je ne regarde au-dessus de ma tête.
Pourtant, depuis dix jours, j'ai fort bien observé
Qu'on s'agite beaucoup; qu'est-il donc arrivé?

PEDRO.

Tu sais que jeune encor, mais vieux par la souffrance,
Charles Deux va finir sa trop longue existence?

GUSMAN.

Oui, sans doute.

PEDRO.

Tu sais, avec le monde entier,
Que, marié deux fois, il n'a point d'héritier?

GUSMAN.

Poursuis.

PEDRO.

Dans ce pays, l'inquiétude est grande,
L'Aragon s'est ému, la Castille demande
Qu'un successeur du roi soit désigné par lui;
C'est demain qu'il le nomme et peut-être aujourd'hui.
Tu dois juger combien il s'est formé d'intrigues,
Combien de factions, de complots et de ligues?
De là vient, mon ami, notre agitation.

L'Europe entière aspire à la succession;
La France, l'empereur et la Grande-Bretagne
Offrent leurs candidats et caressent l'Espagne.
Certes, le duc d'Anjou l'eût emporté vingt fois,
N'était cette Berlips, qui repousse un tel choix.
Une étrangère, ici, commande en souveraine!

GUSMAN.

D'où lui vient son crédit?

PEDRO.

Elle a servi la reine,
Simple femme de chambre; elle arriva bientôt,
A force de souplesse, au poste le plus haut.

GUSMAN.

On dit qu'elle a beaucoup de talents?

PEDRO.

Qui le nie?
Ce qu'en elle je hais, c'est surtout son génie.
Elle a, je le sais trop, un courage éprouvé,
Un caractère bas, un esprit élevé.

GUSMAN, *indolemment, et avec un peu d'humeur.*

Eh! faut-il de cela nous tourmenter la tête?
Que ce soit l'archiduc ou d'Anjou qu'on nous jette,
Qu'importe?... Mais venons à toi, mon pauvre ami.

PEDRO.

Hélas! tu ne connais mon malheur qu'à demi;
Je suis amoureux.

GUSMAN.

Toi?

PEDRO, *d'un ton sentimental.*

D'une femme accomplie,
Que j'ai vue une fois, en lui sauvant la vie.

GUSMAN, *le contrefaisant.*

Incident tout à fait romanesque!... Dis-moi,
Qui t'amène en ce lieu?

PEDRO.

Je demande un emploi.

GUSMAN.

Eh! j'en veux un aussi.

PEDRO.

Dans les bureaux?

GUSMAN.

Sans doute.

PEDRO, *tristement.*

Je ne suis pas heureux!

GUSMAN, *avec gaieté.*

Comment! il me redoute?

PEDRO, *avec élan.*

Ah! connais mieux mon cœur! Quoi qu'il puisse arriver,
Puisque mon bon destin m'a fait te retrouver,
Jamais, Gusman, jamais le démon de l'envie
Ne pourra délier le saint nœud qui nous lie.

Ils se serrent la main.

FABRICIO, *entrant.*

Messieurs, pour un instant passez de ce côté.

Ils sortent par le fond; Fabricio regarde Gusman avec surprise.

SCÈNE VIII

FABRICIO, ISABELLE *et* ÉMERANCE, *entrant par le fond du théâtre, porte de droite.*

ÉMERANCE, *à Isabelle, qui rit aux éclats.*

Qui vous amuse ainsi?

ISABELLE, *avec pantomime.*

L'aplomb, la gravité
De tous ces Espagnols...

En marchant, elle arrive à Fabricio et lui rit au nez.

FABRICIO, *sans se déconcerter.*

La sen... ora... veut-elle
Me... décliner son nom?

ISABELLE, *contrefaisant sa lenteur.*

Ann... oncez... Isa... belle.

FABRICIO, *impassible.*

Fort bien, c'est le... prénom; mais il faudrait aussi
Me dire... votre nom.

ISABELLE.

Comtesse... de Crécy...

ÉMERANCE, *étonnée.*

Comtesse de Crécy!

FABRICIO, *à part, en secouant la tête.*

Cette... belle étrangère,

Qui ricane si bien... n'a point l'art de me plaire.

D'une voix glapissante, à la porte des solliciteurs.

Tout à l'heure, messieurs.

Long murmure; il sort avec force révérences.

SCÈNE IX

ISABELLE, ÉMERANCE.

ISABELLE, *contrefaisant gaiement les révérences de Fabricio.*

Rien n'est gai, rien n'est beau
Comme l'air important d'un garçon de bureau.

ÉMERANCE.

Pourquoi dissimuler votre nom?

ISABELLE, *gravement.*

Émerance,
Les choses ne vont pas à Madrid comme en France.
Ici tout est bizarre, hommes, événements;
Ne demeurons-nous pas au pays des romans?
J'ai cru devoir me mettre à l'unisson d'avance.
Puis, le mystère donne un avantage immense;
Connu de moi, Mendoce ignore qui je suis;
Tu verras, mon enfant, l'effet que je produis!...

La regardant.

Mais tu n'écoutes pas?

ÉMERANCE, *embarrassée.*

Pardon...

ISABELLE.

Toujours rêveuse!...
Il faut, décidément, que tu sois amoureuse.

ÉMERANCE.

A... moureuse? et... de qui?

ISABELLE, *d'un ton moqueur.*

De ce bel inconnu,
De ce libérateur qui du ciel t'est venu!

ÉMERANCE.

Quittez ce ton badin.

ISABELLE.

Et toi, quitte, ma chère,
Ton emphase espagnole et ton amour vulgaire.

ÉMERANCE, *avec feu.*

Mon amie, écoutez!... Ce langage moqueur,
Qu'a dicté votre esprit, fait tort à votre cœur.
Avez-vous oublié quel danger fut le nôtre?
Ah! je lui dois ma vie... et, qui plus est, la vôtre.
Dans le cirque, un taureau, frémissant de courroux,
Renverse la barrière et s'élance vers nous;
Tout s'éloigne, tout fuit et nous livre à sa rage.
C'est alors que paraît, ardent, plein de courage,
Cet inconnu qu'amène un fortuné hasard.
Léger comme la foudre, il accourt; son poignard
Piquant au bas du cou l'animal redoutable,
A nos yeux, raide mort, l'a jeté sur le sable.
Aussitôt, tout entier un peuple admirateur
Célèbre par ses cris notre libérateur;
Les pieds, les mains, les voix applaudissent ensemble!...
Confus de sa victoire, il s'intimide, il tremble,

Il se perd dans la foule, et dérobe à nos yeux
Son courage modeste et son front glorieux.

ISABELLE.

Quelle description animée et savante!
Je crois encore lire un roman de Cervante.

D'un ton goguenard.

Mais ce triomphateur, au courage éclatant,
M'a l'air d'être assez mal avec l'argent comptant.

ÉMERANCE, *humiliée.*

Quelle réflexion!

ISABELLE.

Tu permets, je suppose,
Qu'à tant de poésie on mêle un peu de prose?

Avec dédain.

C'est quelque... étudiant, je ne m'y trompe pas.

ÉMERANCE, *blessée.*

C'est un homme d'esprit, j'en suis sûre.

ISABELLE.

En ce cas,
Il sera l'instrument d'un adroit personnage,
Appliquant les talents d'un autre... à son usage.
Choisir un pareil homme est vraiment un travers;
Quelle dot aura-t-il? de la prose et des vers.
Marier le besoin avec la poésie,
L'agréable union! l'aimable fantaisie!

FABRICIO, *annonçant.*

Le comte de Mendoce, Alma, de Sandovic,
Chargé de la police et de l'esprit public.

SCÈNE X

MENDOCE, FABRICIO, ISABELLE, ÉMERANCE, *dans le fond. Mendoce entre sans saluer, dépose son portefeuille, son épée et s'assied.*

ÉMERANCE, *bas, à Isabelle.*

Il nous laisse debout!

ISABELLE, *bas.*

Les commis, Emerance,
Sont, dans la péninsule, aussi polis qu'en France.

MENDOCE, *à Fabricio.*

J'attends.

Fabricio fait signe aux dames de s'approcher.

ISABELLE.

Une amitié fort étroite, seigneur,
M'unit, depuis longtemps, à votre belle-sœur.

MENDOCE, *d'un air mécontent.*

Avec ma belle-sœur?

ISABELLE.

Il faut que j'en convienne,
Son intérêt m'est cher...

Finement.

Et sa cause est la mienne.

MENDOCE.

En ce cas, senora, nous sympathisons peu.
Cette femme devint ma sœur sans mon aveu;
Je ne la connais pas.

ISABELLE, *avec dignité.*

Voulez-vous bien m'instruire
De vos griefs?

MENDOCE, *avec humeur.*

Elle est... puisqu'il faut vous le dire...
A moitié suffoqué.
Elle est Française.

ISABELLE.

Eh bien, c'est un tort des plus grands,
Avec gaieté et en regardant le public.
Que partagent, dit-on, beaucoup d'honnêtes gens.

MENDOCE.

Puis, on prétend qu'elle est sans esprit.

ISABELLE, *avec aplomb.*

Elle espère
Pouvoir incessamment vous prouver le contraire.

MENDOCE.

Enfin, j'aime beaucoup les caractères doux;
Le sien est tracassier, impérieux, jaloux.

ISABELLE, *avec mansuétude.*

On vous trompe! elle est douce, un regard l'embarrasse.
Tenez, si maintenant elle était à ma place,
Elle que vous taxez de rudesse et d'orgueil,
De l'air le plus gracieux.
N'oserait pas vous dire : Offrez-nous un fauteuil.

ÉMERANCE, *bas, à Isabelle.*

Vous allez le fâcher?

ISABELLE, *bas, avec aplomb.*

Non.

MENDOCE, *se levant avec dignité.*

D'un oubli coupable
On peut, sans le vouloir, être un moment capable;
Mais un vrai Castillan sait toujours se montrer
Honteux de l'avoir eu, fier de le réparer.

Il fait signe à Fabricio d'offrir des fauteuils qu'Isabelle n'accepte pas.

A Isabelle.

Vous riez?... J'entrevois je ne sais quel mystère,
Et... Qui donc êtes-vous?

ISABELLE, *d'un air très gai.*

Veuve de votre frère.

MENDOCE.

De mon frère?

ISABELLE, *d'un ton larmoyant.*

Depuis six mois nous le pleurons.

MENDOCE, *s'inclinant.*

Ah! vous m'avez battu de toutes les façons!
La jeune senora, quelle est-elle?

ISABELLE.

Émerance
Est fille d'un proscrit qui vint mourir en France.

ÉMERANCE, *avec effusion.*

Sans secours, sans ami qui pût me protéger,
J'étais seule, à douze ans, sur un sol étranger.

Je m'adressais à Dieu dans ma douleur mortelle;
Dieu daigna m'exaucer, je connus Isabelle.
Elle ne savait rien de moi que mon malheur,
Et, dès qu'elle me vit, elle m'ouvrit son cœur.
Je dois à sa tendresse, à sa bonté touchante
Une éducation j'ose dire brillante.

ISABELLE.

Élevée à Saint-Cyr, sous d'augustes regards,
Elle s'est adonnée au culte des beaux-arts;
Elle représentait Esther avec une âme!...
Mais elle est sans fortune.

MENDOCE, *avec feu.*

Eh! qu'importe, madame,
Quand on a les talents et la beauté qu'elle a?

ISABELLE, *avec une douce malice.*

... Il faudrait une dot pour faire passer ça.
Mais si je mène à bien ma nouvelle entreprise,
Se tournant vers Émerance.
L'orpheline est sauvée et la dot est conquise.

MENDOCE.

Et l'on vous accusait! et je vous crus des torts!
Aveugle!... Mon crédit, ma bourse, mes remords,
Je mets tout à vos pieds; disposez-en, madame.

ISABELLE.

Votre crédit, voilà tout ce que je réclame;
Le but de mon voyage est d'obtenir par vous
La restitution des biens de mon époux.

SCÈNE XI

MENDOCE, FABRICIO *dans le fond,* ISABELLE, ÉMERANCE.

FABRICIO, *s'avançant.*

Seigneur, il se fait tard, et la foule murmure.

MENDOCE, *impatienté.*

Ces gens sont bien pressés!

FABRICIO, *doucement.*

Voilà, je vous assure,
Quatre heures pour le moins qu'ils attendent.

MENDOCE, *avec humeur.*

Vraiment,
Dans les emplois publics, on n'a pas un moment!
Allons... introduis-les, que je les expédie.
Aux dames, du ton le plus aimable.
Dans mon appartement rendez-vous, je vous prie.
Il baise la main d'Isabelle.

SCÈNE XII

MENDOCE, *assis,* FABRICIO, *puis* PEDRO *et* GUSMAN.

FABRICIO, *à part, dans le fond.*

Ah ça, faisons d'abord arriver nos amis.

Annonçant, après avoir déroulé la feuille d'inscription.

Pedro.

MENDOCE, *à Pedro.*

Que voulez-vous ?

PEDRO, *entré par le fond.*

Un emploi de commis.

MENDOCE, *se gourmant.*

Quels sont vos protecteurs ?

PEDRO.

Une belle écriture,
De bons certificats et beaucoup de droiture;
Je chiffre, je rédige avec facilité,
Et je possède à fond la comptabilité.

MENDOCE.

Voilà des titres, bien!... Mais qui vous recommande?

PEDRO, *humblement.*

Personne.

MENDOCE.

C'est trop peu... La concurrence est grande;
Or, si je vous choisis comme vous m'en pressez,
Je n'oblige que vous, et ce n'est point assez.

PEDRO.

Je servis quelque temps un ministre en disgrâce,
Et j'appris avec lui ce qu'on apprend en place,
Les finances, l'impôt, l'administration.

MENDOCE, *avec mépris.*

Un ministre en disgrâce!

PEDRO, *avec empressement.*

Oui, j'invoque son nom.

MENDOCE, *à Fabricio.*

Un autre.

Pedro s'éloigne.

FABRICIO, *à part, dans le fond.*

Le dormeur... et le public ensuite.

Développant et lisant sa feuille d'inscription.

Don Louis de Gusman, de Véga, d'Érapite,
D'Aranda...
Se peut-il?
Del Sol, de Pénafiel.

MENDOCE, *à part, en se levant.*

Qu'entends-je? mon cousin!

FABRICIO, *à part.*

Mon jeune maître, ô ciel!

Haut en ouvrant la porte.

Entrez.

MENDOCE, *à Fabricio en s'éloignant.*

N'introduis pas!

FABRICIO, *à part, avec joie.*

Quelle douce surprise!

MENDOCE, *très haut.*

Le ministre m'attend, l'audience est remise.

FABRICIO, *consterné.*

Mais le public murmure!

MENDOCE.

Et le public a tort.

Suis-moi.

FABRICIO, *interdit.*

Pauvre Gusman!

MENDOCE, *à Fabricio.*

A jeudi, c'est d'accord;
Témoigne des regrets.

Il sort par la gauche.

FABRICIO, *d'une voix criarde.*

A jeudi l'audience;
Nous sommes demandés près de son excellence.

Long murmure dans la coulisse.

SCÈNE XIII

FABRICIO, *dans le fond,* PEDRO, GUSMAN.

FABRICIO, *précipitamment, aux deux amis.*

Pst! pst!... Gardez-vous bien de vous décourager;
Je vous aime tous deux, et veux vous protéger.
Ce soir, demain... ayons tous trois une entrevue...

A part avec désordre.

Je n'ai pu lui parler, tant mon âme est émue!

Il sort par la gauche.

SCÈNE XIV

GUSMAN, PEDRO.

GUSMAN, *abattu.*

Eh bien, Pedro, tu vois comme l'on m'a traité?
Que dis-tu de cela?

PEDRO.

Que tu l'as mérité.

GUSMAN.

Moi?

PEDRO.

Quand on a ton nom et que l'on sait combattre,
Sous le poids du malheur se laisse-t-on abattre?
Les obstacles sont grands, devenons grands comme eux;
Viens, mon cher, viens, j'aurai du courage pour deux.

Il le prend sous le bras et l'emmène.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

PEDRO, GUSMAN, *entrant par le fond.*

GUSMAN.

Non, je ne reviens pas de mon étonnement;
Ce vieillard, qui marchait si flegmatiquement,
Cet homme à la voix haute, au front chauve, au teint blême
C'est là Fabricio, m'as-tu dit?

PEDRO.

C'est lui-même;

GUSMAN.

Quoi! l'ancien serviteur de ma famille?

PEDRO.

Eh! oui;
Le fait est positif, car je le tiens de lui.

GUSMAN.

En revenant le voir, quel est ton but?

PEDRO.

Ecoute.
A son maître actuel il tient beaucoup sans doute;
Mais il est pour l'ancien plein d'un zèle si beau,
Qu'à sa voix il est prêt à déplaire au nouveau.

GUSMAN, *riant.*

Et pourquoi veux-tu donc que l'honnête Fabrice
Se brouille avec son chef?

PEDRO.

Pour te rendre service.
Depuis hier au soir j'ai combiné cela;
Je veux qu'il te protége, et...

GUSMAN, *l'interrompant.*

Que me dis-tu là?
Me protéger?

PEDRO.

Sans doute; il vient de le promettre.

GUSMAN.

Un garçon de bureau me protéger?

PEDRO.

Peut-être.

GUSMAN.

Ce serait un appui curieux et nouveau.

PEDRO, *gravement et d'une voix haute.*

Parlons avec respect des garçons de bureau...
Quelquefois, je le tiens de gens d'expérience,
Un petit protecteur vaut mieux qu'une excellence;
L'escalier dérobé mène un solliciteur
Un peu plus loin souvent que l'escalier d'honneur.

GUSMAN.

Puisqu'il en est ainsi, je me laisse conduire.

PEDRO.

Notre homme m'a, d'abord, promis de t'introduire;
C'est, dans la circonstance, un point fort important.

GUSMAN.

Quand m'introduira-t-il?

PEDRO.

Aujourd'hui, dans l'instant.

FABRICIO, *entrant tout effaré par la gauche.*

A causer avec vous j'aurais bien de la joie;
Mais on me suit, sortez, de peur qu'on ne nous voie.

Pedro et Gusman sortent par le fond.

SCÈNE II

FABRICIO, LA COMTESSE, *entrant par la gauche.*

LA COMTESSE.

Reprenons l'entretien, car je veux tout savoir.
Quand cette veuve est-elle arrivée?

FABRICIO.

Hier soir.

LA COMTESSE.

Sa demeure?

FABRICIO.

Est chez nous.

LA COMTESSE.

Son nom?

FABRICIO.

Est Isabelle.

LA COMTESSE.

Et son âge?

FABRICIO.

Trente ans.

LA COMTESSE.

Plus de doute, c'est elle.
Veuve d'un Espagnol, Isabelle, trente ans;
C'est là ce qu'on m'écrit, c'est là ce que j'attends.
Il faut en convenir, son audace est extrême!
Elle s'est établie? où? dans le palais même.

Riant.

Et ce pauvre Mendoce? Il n'a rien deviné.
Ce pays-ci, vraiment, est fort bien gouverné!
J'admire, quant à moi, la haute prévoyance
Du chef de la police; un incident immense,
Qui doit fixer le sort de l'État et le sien...

Gaiement.

Va se passer chez lui sans qu'il en sache rien.

Devenant tout à coup rêveuse.

Quelque chose, au surplus, qui me rend moins tranquille,
C'est le roi, c'est ce prince indolent, imbécile,
Qui de tout se fatigue et de rien ne s'émeut,

Finement.

Qu'il faut toujours contraindre à faire ce qu'il veut.
Il aime l'archiduc, il le flatte, l'estime;
Mais l'a-t-il nommé? non... Être pusillanime!

FABRICIO, *à part.*

Le roi Charle, en effet, est un roi singulier;
Il ne sait ni choisir, ni faire un héritier!!

LA COMTESSE.

Ce maudit testament, que toujours il médite,
Il mourra sans l'écrire; et c'est ce qui m'irrite!
S'animant.
Contre la reine il faut que je me fâche, moi,
Afin qu'elle se fâche aussi contre le roi;
Il faut que vers mon but ma volonté l'entraîne,
Fièrement.
Et puisqu'il n'est pas roi, c'est à moi d'être reine!
Les actes de vigueur, qui vont me précéder,
Feront voir si j'étais digne de commander;
Avec énergie.
Rentrons chez Raphaël.
Elle sort, Fabricio la suit.

SCÈNE III

ÉMERANCE, ISABELLE, *entrant par la droite.*

ISABELLE.

Gémiras-tu sans cesse?
Pourquoi ces yeux baissés, cette sombre tristesse?

ÉMERANCE, *soupirant.*

Pauvre jeune homme! hélas! je ne dois plus le voir.

ISABELLE, *vivement.*

Au contraire.

ÉMERANCE, *accourant à elle.*

Comment? auriez-vous pu savoir
Ce qu'il est, ce qu'il fait?

ISABELLE.

Non; mais je sais l'usage.
Un roman finit-il à la première page?
Gaiement.
Ce serait, en Espagne, un contre-sens grossier!
D'un ton déclamatoire.
Un amant a toujours un démon familier,
Qui le mène tout droit à celle qu'il adore;
D'un ton railleur.
Ainsi, rassure-toi, tu le verras encore.

ÉMERANCE.

Ah! madame, ce trait est-il bien généreux?

ISABELLE, *souriant.*

Oui, j'ai tort de railler un amour malheureux.

ÉMERANCE.

Pour changer d'entretien, permettez à mon zèle
Avec importance.
Un conseil!

ISABELLE, *avec une déférence ironique.*

Un conseil? toujours je les appelle.

ÉMERANCE, *avec une importance naïve.*

Aller en plein midi chez le comte d'Harcourt,
Est-ce prudent? On va le savoir à la cour.
La comtesse Berlips, si vous n'y prenez garde,
Concevra des soupçons; on nous suit, nous regarde,

Et dans ce pays-ci l'on n'est pas indulgent.
Moi, je tremble pour vous!

ISABELLE, *persiflant.*

Mon cher petit régent,
J'écoute avec bonheur tes avis; je professe
Le plus profond respect pour ta haute sagesse;
Mais un léger conseil à mon tour. Quand j'ai tort,
Ta raison de seize ans me gourmande un peu fort.
Il me semble surtout qu'en cette circonstance
Tu maltraites beaucoup mon inexpérience.
Peut-être faudrait-il, avant de me juger,
Connaître les motifs qui m'ont pu diriger.
Les voici, mon enfant. Crois-tu qu'on se défie
De l'air évaporé d'une femme étourdie?
Crois-tu qu'un ministère en puisse prendre peur,
Et, sous tant de gaieté, cherche un conspirateur?
Eh! non, mille fois non... ce serait, au contraire,
S'afficher que d'avoir une tenue austère.

D'un ton railleur.

Si j'étais... comme toi, pleine de gravité,
La Berlips m'eût déjà ravi la liberté.
Ainsi, comme tu vois, ma folie est prudence.
Je cache mes desseins sous mon extravagance;
En bravant les regards, je les fuis, et me mets
A l'abri du soupçon, quand je me compromets.

ÉMERANCE, *avec admiration.*

Où donc avez-vous pu cultiver, à votre âge,
La haute politique?

ISABELLE, *gaiement.*

... En réglant mon ménage.
C'est grâce aux mêmes soins, appliqués autrement,

Qu'on mène son époux et le gouvernement.
Notre sexe, accusé de tant d'impéritie,
Connaît les profondeurs de la diplomatie.
Il porte ce talent au suprême degré,

Avec verve.

Il prépare, combine, exécute à son gré;
Et cette habileté nous rendrait souveraines
Partout, comme toujours, si les femmes, moins vaines,
Au lieu de l'appliquer sans profit, sans éclat,
Aux chiffons... l'appliquaient aux affaires d'État.

Posément.

Puisque j'ai commencé des aveux, Émerance,
Je ne te ferai pas de demi-confidence.
Ton caractère est sûr, et ta discrétion
Est égale, je pense, à ton affection.
Tu vas donc tout savoir!

Émerance s'approche.

Recouvrer mon domaine
Est le prétexte et non le motif qui m'amène.
Mon véritable but, ma mission enfin
Sont...

ÉMERANCE.

De grâce, achevez.

ISABELLE, *après avoir regardé autour d'elle.*

De faire un souverain.

ÉMERANCE.

Un souverain?...

ISABELLE.

Je sais que cette œuvre est immense,
Que Londre et Vienne ont fait une étroite alliance,

Élevant la voix.

Mais on peut tout oser, lorsque l'on a pour soi
Du courage et l'appui du confesseur du roi.

ÉMERANCE, *effrayée.*

Vous aurez, mon amie, une lutte cruelle;
La comtesse Berlips...

ISABELLE, *avec feu.*

Je triompherai d'elle!

ÉMERANCE.

Vous savez qu'elle exerce un ascendant fatal?
Elle a la reine!

ISABELLE.

Et moi, le confessionnal.
Laquelle est la meilleure et la mieux établie
Des deux positions?

ÉMERANCE.

Mais la reine est jolie!

ISABELLE.

Mais le prince est malade; et dès lors, crois-le bien,
Le directeur est tout, et la femme n'est rien.

Baissant la voix.

Nièce du confesseur, de l'abbé Saint-Herelle,
Je possède un moyen pour stimuler son zèle;
J'ai mission du roi d'offrir à ce prélat
Le siége de Tolède et le cardinalat...

Se retournant.

Mais je devais, ici, sur moi, sur mon affaire,
Avoir un entretien avec mon cher beau-frère;
Puisqu'il ne paraît pas s'empresser d'arriver,
Il faut bien se résoudre à l'aller retrouver.

FABRICIO, *entrant par la gauche.*

Je viens vous inviter à prendre patience.
Appelé tout à coup près de son Excellence,
Mon maître, qui sera libre dans un moment,
M'a dit de vous conduire en son appartement.

Pendant qu'elles sortent.

Pst! pst!...

Il les suit.

SCÈNE IV

PEDRO, GUSMAN, *accourant au signal par le fond.*

PEDRO, *entrant avec précaution.*

La place est vide, occupons-la bien vite.
Fabrice m'a fait signe, il vient à notre suite.
En attendant, as-tu combiné quelque plan?
Quant au mien, il est prêt, et le voici, Gusman.
C'est à tes intérêts qu'ici je me rallie;
Je m'attache à toi seul.

GUSMAN, *surpris.*

A moi?

Nonchalamment.

Je t'en supplie,
N'use pas sans succès un dévouement réel;
Délaisse un malheureux qu'a délaissé le ciel...

Avec un soupir.

Que ne suis-je à ta place!

PEDRO, *avec feu.*

Et que n'ai-je la tienne!
A ta fortune il faut que j'oppose la mienne;
Peut-être, mon ami, que la comparaison
N'est pas sans poésie, et surtout sans raison.

Lentement.

Tu sais bien qu'un aiglon, quand il part de la plaine,
La quitte lentement, et s'enlève avec peine?

Rapidement.

Mais s'il a pris son vol d'un sommet élevé,
Aux cieux, d'un seul élan, on le voit arrivé.
Eh bien, entre nous deux telle est la différence :
Au sommet de l'État placé par ta naissance,
Dans la position où le destin t'a mis,
Tu rencontres partout des parents, des amis...

Humblement.

Moi, je ne suis ami ni parent de personne.
Quelque soin, quelque peine, hélas! que je me donne,
C'est tout au plus, mon cher, si j'aurai, vieillissant,
Un bon point de départ; tu l'avais en naissant.

GUSMAN, *d'un ton dolent.*

Oui, ce point de départ me mène à la misère,
Et l'hôpital, voilà ma ressource dernière.

PEDRO, *avec humeur.*

C'est ta faute cent fois!... Ivre d'ambition,
Don Raphaël caresse et craint l'opinion;
C'est là qu'est ton salut!

GUSMAN.

Que faut-il que je fasse?

PEDRO, *vivement.*

Mon cher, il faut le voir, lui parler face à face.

GUSMAN.

Moi?

PEDRO, *s'animant.*

Toi-même, à l'instant. Cours t'adresser à lui,
Dépeins ton dénument, réclame son appui,
Dis-lui que ta disgrâce est aussi sa disgrâce,
Que, dans son intérêt, il te faut une place;
Parle, presse, menace, épouvante, promets;
Mendoce est à tes pieds.

GUSMAN.

Je ne pourrai jamais.
Allant s'asseoir.
Il faudrait un effort, et cela m'est contraire!
Moi, ma vocation était de ne rien faire,
De vivre en mon château, loin de tout appareil,
S'étendant.
Et de fumer en paix mon cigare au soleil.

PEDRO, *allant à lui.*

Prends du cœur une fois, rien qu'une fois, de grâce.

GUSMAN, *se levant avec vivacité.*

Eh bien, oui, j'en aurai.

PEDRO.

Bravo!

SCÈNE V

FABRICIO, GUSMAN, PEDRO.

FABRICIO, *hors d'haleine, entrant par la gauche.*

Que je l'embrasse!

Le voilà donc! c'est lui! c'est bien lui!... Monseigneur!...
Je suis... je dois... je viens... l'excès de mon bonheur...

PEDRO, *poussant Gusman.*

Mais embrasse-le donc.

GUSMAN.

C'est juste! *

Il tend les joues.

FABRICIO.

Mon cher maître!

GUSMAN, *avec indolence.*

C'est qu'effectivement je crois le reconnaître...

FABRICIO.

Quel jour heureux pour moi! Pendant quatre cents ans,
Ma famille appartint, âme et corps aux Gusmans.

PEDRO, *faisant tourner Fabricio vers lui.*

J'espère que tu vas prêter ton assistance
A celui dont tes mains ont dirigé l'enfance?

FABRICIO, *se tournant vers Gusman.*

Ordonnez, je n'attends que vos instructions.

PEDRO, *le faisant encore tourner.*

A ton maître actuel il faut que nous parlions.

FABRICIO, *se tournant vers Gusman.*

Cela n'est pas aisé.

PEDRO, *même mouvement.*

Pourquoi cela?

---

* Pedro, Fabricio, Gusman.

FABRICIO, *à Gusman.*

Défense
D'entrer quand il travaille avec son excellence.
Mais il s'agit de vous, j'entrerai hardiment;
Et...

Regardant Gusman avec émotion.

Comme il est grandi, ce cher petit Gusman!...

Il sort par la gauche.

SCÈNE VI

PEDRO, GUSMAN.

PEDRO.

En l'abordant sois ferme et que ta voix s'anime.

GUSMAN.

Je ne suis plus en train.

PEDRO.

Homme pusillanime!

GUSMAN.

Si j'avais les talents que je n'ai point, hélas!
J'oserais davantage!

A part.

Il ne m'écoute pas!

Haut.

Dans tes yeux, tout à coup, quels éclairs je vois luire!

PEDRO, *de l'air et du ton de l'inspiration.*

Profanes, à genoux! c'est un Dieu qui m'inspire,
C'est un Dieu qui m'enflamme!... Attention, Gusman;
Il me vient un projet délicieux, charmant,
Projet pour toi, pour moi d'une portée immense!

GUSMAN.

Et quel est-il?

PEDRO.

Formons un pacte d'alliance.
Nous mettrons en commun dans la société,
Toi ta naissance...
Avec énergie.
Et moi ma ferme volonté.

GUSMAN.

Je ne te comprends pas.

PEDRO.

Plan fécond, plan sublime,
Et qui tous deux, mon cher, nous arrache à l'abîme!
Avec toi, tour à tour obligeant, obligé,
Je te protégerai pour être protégé.
S'exaltant.
A ta paresse offrant le secours de mon zèle,
Je ferai ta fortune, et m'appuierai sur elle.
Ce projet n'est-il pas admirable, dis-moi?

GUSMAN, *avec calme.*

Je n'admire jamais que ce que je conçoi.

PEDRO.

Puisqu'à tes yeux mon plan n'est pas intelligible,
Je vais l'exécuter pour le rendre sensible.

J'aperçois justement ton cousin; étends-toi
Dans ce large fauteuil, et te règle sur moi.

Il arrange les bras, la tête et les habits de Gusman avec précipitation.

SCÈNE VII

GUSMAN, *couché,* PEDRO, FABRICIO *et* MENDOCE, *dans le fond.*

MENDOCE, *à Fabricio, avec hauteur dans la coulisse.*

Mais sait-il que je suis en affaire?

FABRICIO.

Il insiste
Pour que je l'introduise.

MENDOCE, *avec colère.*

Eh bien, puisqu'il persiste,

Entrant par la gauche.

Je vais voir et chasser moi-même l'insolent,
Qui n'a ni feu ni gîte... et se dit mon parent!

PEDRO, *d'une voix lamentable, et un mouchoir à la main.*

Au secours! au secours! ô malheur sans remède!
Don Louis de Gusman, d'Aranda, de Tolède,
Don Louis, sous le toit d'un parent inhumain,
Expire, à vingt-huit ans, de douleur et de faim.

Il couvre ses yeux de son mouchoir.

FABRICIO, *à part, dans le fond.*

Qu'entends-je?

MENDOCE, *à part.*

Que dit-il?

PEDRO.

A la fleur de ton âge
En vain tu supplias un puissant personnage;
Son oreille fut sourde au sang, à l'amitié,
Pleurant.
Et l'on t'a refusé le pain de la pitié!
Il s'essuie.

FABRICIO, *pleurant aussi.*

Pauvre enfant!

MENDOCE, *inquiet.*

Juste ciel!

PEDRO, *faisant la grosse voix.*

Mais d'une telle offense,
De tant de cruauté je tirerai vengeance!
Oui, mon ami, j'irai près de ton corps glacé,
Sanglotant.
Dénoncer par mes cris ceux qui t'ont repoussé.

FABRICIO, *sanglotant aussi.*

Ah!...

MENDOCE, *à part.*

Grand Dieu!

PEDRO, *avec force et colère.*

Dans Madrid et par toute la terre,
Je publîrai leurs noms.

MENDOCE, *accourant effrayé.*

Voulez-vous bien vous taire?...

PEDRO, *faisant semblant de ne pas le voir.*

Au secours!

MENDOCE.

Paix!

PEDRO.

Au sec...

MENDOCE, *lui saisissant le bras.*

Cesserez-vous enfin?

Avec terreur.

Le ministre est encor dans le salon voisin!

PEDRO, *s'adoucissant un peu.*

Un parent!

MENDOCE, *d'un air suppliant.*

Paix, vous dis-je!

PEDRO, *sanglotant encore.*

Un homme dont le père
Avait tant fait pour vous, repousser sa prière!

MENDOCE.

Calmez-vous.

PEDRO, *sanglotant toujours.*

Son espoir était dans vos bontés!

MENDOCE.

Songez qu'on nous entend!... Fabricio, sortez.

A part pendant la sortie.

Mais quelle idée à moi, d'aller le méconnaître?
Maladroit que je suis!... J'ai provoqué peut-être
Un éclat que d'un mot je pouvais prévenir.

Avec douleur.

Mon cousin mort chez moi, que vais-je devenir?

SCÈNE VIII

PEDRO, GUSMAN *assis,* MENDOCE.

PEDRO, *bas à son ami.*

Vite! vite! il est temps de rouvrir ta paupière...

MENDOCE.

Ciel! il respire encore!

PEDRO.

Il revoit la lumière!

Cher ami!...

Il le presse contre son cœur.

MENDOCE.

De quel poids je me sens soulagé!

PEDRO, *doucement et avec le ton du reproche.*

C'est votre accueil si froid qui l'avait affligé!

MENDOCE.

Paix! paix!

GUSMAN, *ouvrant tout à coup les bras.*

Je te retrouve!...

PEDRO, *avec feu, en s'y précipitant.*

Ah!

Ils se tiennent embrassés.

Ne crains plus de vivre.

La fortune, à présent, cesse de te poursuivre:

Ton généreux cousin s'occupera de toi,
Avec autorité.
Et va, dès aujourd'hui, te donner un emploi,
Gusman se lève.

MENDOCE, *tendrement et d'une voix émue.*

Oui, je veux réparer un tort involontaire.
A Gusman.
Pourquoi de votre nom m'aviez-vous fait mystère?
Du ton le plus amical.
Pourquoi ne pas le dire en entrant?

PEDRO, *avec une sévérité goguenarde.*

Oui, pourquoi?
Gusman le regarde.

MENDOCE.

Avez-vous donc manqué de confiance en moi?

PEDRO, *le faisant tourner vers lui.*

En as-tu manqué, dis?

MENDOCE.

Moi, j'aime tout le monde,
Et surtout ma famille; il faut que je vous gronde.

PEDRO.

Oui, grondez-le bien fort... quand vous l'aurez placé;
Et vous ne devez pas en être embarrassé;
Il a tant de talents!
Du ton de l'énumération.
Activité, droiture,
Connaissance des arts, de la littérature...

GUSMAN, *bas à Pedro, avec humeur.*

Te moques-tu de moi?

PEDRO, *toujours du ton de l'énumération.*

Je dis la vérité!
Il sait le droit, il sait la comptabilité;
Mais il brille surtout par le talent d'écrire...

GUSMAN, *bas à Pedro, avec colère.*

Te tairas-tu, flatteur?

PEDRO, *impatienté.*

Mais laisse-moi donc dire!

MENDOCE.

A part.

C'est l'homme qu'il me faut!

Haut.

Eh bien! mon cher parent,
Puisque je trouve en vous un mérite si grand,
Et qui doit rejaillir sur le nom que je porte...

Avec importance.

J'ai des travaux pour vous!

GUSMAN, *bas à Pedro.*

Que le diable t'emporte!...

A Mendoce avec dignité et vivacité.

Arrêtez! Ce portrait ne fut jamais le mien;
Je n'ai rien, ne sais rien, et ne suis propre à rien.

PEDRO, *avec aplomb.*

J'ai dit ses qualités, seigneur; puisqu'il les nie,
J'en avais omis une... et c'est la modestie.

MENDOCE, *à Gusman, après avoir pris du papier sur la table.*

Vous allez remplacer mon premier rédacteur,
Employé fort exact... bien que littérateur.

Vous pourrez, comme lui, loger au ministère;
Voici, pour commencer, quelques dossiers.

PEDRO, *bas à Gusman, en le félicitant.*

J'espère
Qu'à présent...

GUSMAN, *lui tournant le dos.*

Laisse-moi.

Mendoce remonte vers sa sœur.

SCÈNE IX

ÉMERANCE, ISABELLE, MENDOCE, PEDRO, GUSMAN.

ISABELLE, *à Mendoce.*

Je vous fais compliment,
Votre hospitalité s'exerce noblement.
Souriant.
J'ai bien aussi peut-être un reproche à vous faire.
Je vous avais donné rendez-vous pour affaire
Dans votre cabinet; je vous attends encor.

MENDOCE.

Ma belle-sœur, il est une excuse à mon tort.
Montrant Gusman.
Je retrouve un cousin, et je vous le présente;
C'est le seigneur Gusman, dont vous êtes parente.

ÉMERANCE, *apercevant Pedro.*

Dieu!

PEDRO, *apercevant Émerance.*

Que vois-je ?

GUSMAN, *à son ami.*

Eh bien ! qu'est-ce ?

ISABELLE, *bas à Émerance.*

A qui donc en as-tu ?

ÉMERANCE, *bas à Isabelle.*

Mon sauveur !

PEDRO, *bas à Gusman.*

La beauté pour qui j'ai combattu !

ISABELLE, *bas à Émerance.*

Pas d'éclat, mon enfant, évitons le burlesque.

Haut et gaiement, à Mendoce.

Cette reconnaissance est un peu romanesque ;
Mais le pays l'exige !... Avez-vous bien compris
D'où proviennent ces pleurs, cette joie et ces cris ?

Montrant Pedro.

Ce jeune cavalier, avant-hier, dans l'arène,
A sauvé notre vie en exposant la sienne.
Oui, seigneur, sans cet homme, un horrible malheur...

MENDOCE.

Tout Madrid parle encor de ce trait de valeur !

ÉMERANCE, *avec feu.*

Ce touchant souvenir, don Pèdre peut le croire,
Restera pour jamais gravé dans ma mémoire.

ISABELLE, *vivement et pour rompre la conversation.*

Mais j'ai hâte, à présent, de vous entretenir
De ma supplique au roi. Je viens de réunir

Mes titres, mon contrat et ma correspondance;
Mon beau-frère veut-il en prendre connaissance?

MENDOCE, *de l'air le plus aimable.*

Disposez de mon temps comme de mon crédit,
Car je suis tout à vous.

Il remonte.

ISABELLE, *bas à Émerance, qu'elle appelle du doigt malicieusement.*

Que t'avais-je prédit?

Déclamant.

Le démon familier a rempli sa promesse,
Et le prince inconnu... retrouve la princesse.

Elle sort majestueusement. Mendoce lui donne la main. Émerance la suit.

SCÈNE X

GUSMAN, PEDRO.

PEDRO, *regardant Émerance s'éloigner.*

Aimable enfant! hélas!... trop aimable pour moi...

A Gusman avec gaieté.

Mais je puis t'adresser un compliment, à toi.
Celui qui, maudissant et le ciel et la terre,
Hier manquait d'asile... habite au ministère!
N'es-tu pas enchanté, ravi de ton bonheur?

GUSMAN.

Oui... pourtant quelque chose à présent me fait peur.

PEDRO.

Quoi?

GUSMAN.

Parbleu, les devoirs où ma place m'oblige.
Pour être rédacteur... il faut que l'on rédige.

PEDRO, *vivement.*

Donne-moi tes dossiers; n'est-ce pas convenu?

GUSMAN, *ému.*

Tu ne me surprends pas, car ton cœur m'est connu.
Mais il est une chose encor plus naturelle,
Qui va, dès ce moment, avoir lieu.

PEDRO.

Quelle est-elle?

GUSMAN.

Communauté de bourse et d'habitation,
Nous devons faire aussi cette convention.
Regarde comme tien mon réduit, mon salaire;

Pedro fait un mouvement.

Point de remercîments; ne suis-je pas ton frère?
J'en remplis les devoirs; ainsi, c'est par moitié
Que tu partageras le pain de l'amitié.

Ils s'embrassent.

PEDRO, *d'un ton solennel et avec gaieté.*

Avec un point d'appui, l'on soulève le monde,
A dit un Grec fameux, de science profonde.
Si ce Grec a raison, à dater d'aujourd'hui,
L'univers est à moi; car j'ai mon point d'appui.

GUSMAN.

Quel est ce point d'appui?

PEDRO, *avec feu.*

C'est toi, c'est ta famille,
Toute ta parenté, l'éclat dont elle brille;
C'est ton emploi, Mendoce, et le pouvoir qu'il a.

S'animant par degrés jusqu'à l'exaltation.

Tout cela m'appartient, j'exploite tout cela.
Dès ce jour, vigilant, actif, homme de tête,
Je ne rencontre plus d'obstacle qui m'arrête.
Mes travaux remarqués te donnant du crédit,
J'obtiens un faible poste, et le tien s'agrandit.
Encouragé par là, je redouble de zèle;
Je me surpasse... alors ton talent se révèle.
Alors, on t'apprécie, on s'occupe de toi,
Partout, au ministère, à la cour, chez le roi;
Sortis, dès ce moment, de la route commune,
Nous avons devant nous puissance, honneurs, fortune,

Avec ivresse.

Et nous en amassons tous les deux, est-ce clair?

GUSMAN, *d'un air endormi.*

Tu vas te donner là bien du tourment, mon cher.

PEDRO, *avec humeur.*

Eh! de quoi te plains-tu? Te fait-on violence?
Parle-t-on de troubler ton heureuse indolence?
La seule chose, ami, que j'exige de toi,
C'est de te laisser faire et de compter sur moi.

GUSMAN.

C'est bien aisé.

PEDRO.

Tu vas loger ici, j'espère?

GUSMAN.

Mais comme toi.

PEDRO.

Bureaux, police, ministère,
Tribunaux et palais se trouvent en ces lieux;
Tant mieux pour nous! Tu vas y fixer tous les yeux.

Avec joie, pendant que Gusman va s'asseoir.

Mon avenir a pris une teinte plus rose;
Car, si je ne suis rien, Gusman est quelque chose.
Ne vivant pas en moi, je vis dans mon ami,
Et je vois le malheur disparaître à demi!...

Pedro s'assied devant la table et lit un dossier.

GUSMAN, *étendu.*

Que les Orientaux ont un proverbe sage!
Il vaut beaucoup mieux être arrivé qu'en voyage,
Être assis que debout, être couché qu'assis.

PEDRO, *le contrefaisant d'une voix dolente.*

Être mort que vivant, on a moins de soucis.

GUSMAN.

Quel plaisir peut valoir celui de ne rien faire?
C'est là le vrai bonheur. Tiens, Pedro, sois sincère :
Connais-tu rien d'égal à cet état charmant
Où, sur un lit bien doux, étendu mollement,
On savoure à longs traits une langueur aimable,
De veille et de sommeil mélange inexprimable?
Les yeux déjà fermés, l'esprit ouvert encor,
On veille juste assez... pour sentir que l'on dort.
Là, tout vient chatouiller et vos sens et vos âmes;
On possède de l'or, des parfums... et des femmes...

On est au ciel... on voit l'univers à genoux,
Et les songes dorés... voltigent devant vous!...

PEDRO, *se levant, la plume à la main.*

Il dort!... Vite à l'ouvrage, et sans reprendre haleine;

Montrant de la main son ami endormi.

Gusman fait sa besogne, il faut faire la mienne.

Il lit. Gusman dort, le rideau tombe.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

PEDRO, *rêveur et assis.*

Des rigueurs du destin dois-je me plaindre encore?
Je suis près maintenant de celle que j'adore.
Je la vois, je lui parle, et mon cœur est charmé!...
En ai-je bien sujet? Suis-je heureux? Suis-je aimé?
Et quand je le serais... Émerance! Émerance!
Puis-je prétendre à vous, moi, sans nom, sans naissance?

Se levant avec résolution.

Un autre a tout cela; que cet autre aujourd'hui,
Dans son propre intérêt, devienne mon appui.
Pour que la protégée à mes vœux soit propice,
Il faut que don Louis aime la protectrice.
O la bonne pensée! Essayons... Hier soir,
Notre veuve a sur lui fixé son grand œil noir;
Il faut alimenter cette faible étincelle.

Il sonne.

SCÈNE II

JUANITO, *entrant par le fond,* PEDRO.

PEDRO.

Juanito, c'est demain la fête d'Isabelle;
Va donc avec mystère à son appartement,
Et remets-lui ces vers... de la part de Gusman.
Il lui donne un papier orné de rubans.

SCÈNE III

PEDRO, *gaiement.*

Les vers la toucheront, cœur de femme est fragile.
Mais le rendre amoureux, lui... c'est plus difficile!
Quelle œuvre j'entreprends! Vivifier l'ennui,
Animer la matière, est ma tâche aujourd'hui,
Devenant soucieux.
Que d'obstacles, grand Dieu, quand on sort de sa sphère!
Ce qu'ont fait mes aïeux, pourquoi ne pas le faire?
Le bonheur est partout... Maudite instruction,
Qui vint développer en moi l'ambition!
J'ai beau lutter contre elle; ivre de mes lumières,
Je me sens à l'étroit au foyer de mes pères;

Et tout rempli d'orgueil, d'aigreur, de repentir,
Je méprise mon rang et je n'en puis sortir.
Je touche à vingt-six ans, et n'ai point de carrière,
Point d'état!... Qu'allez-vous devenir, ô ma mère?

SCÈNE IV

FABRICIO, *un plumeau à la main et époussetant,*
PEDRO.

FABRICIO, *par le fond.*

Quelle ardeur! On voit bien que vous êtes nouveau.
Vous arrivez avant le garçon de bureau!

PEDRO.

Je suis jeune et jamais le travail ne m'effraye.

FABRICIO, *descendant.*

Gusman est moins zélé, c'est en esprit qu'il paye.
Avec émotion.
Savez-vous que mon chef est bienheureux, vraiment,
D'avoir à ses côtés un tel homme?

PEDRO.

Comment?

FABRICIO, *baissant mystérieusement la voix.*

C'est que don Raphël, dont l'adresse est extrême,
Dirige ceux qui font, et ne fait pas lui-même.
Avec malice.
Il a probablement ses raisons pour cela!
Tant qu'a vécu quelqu'un dont la chambre était là,

Il montre du doigt le cabinet.
Nous avons eu talents, crédit, honneurs, richesse,
Mais ce quelqu'un est mort, et nous sommes en baisse.
Avec intérêt.
Sans Gusman... A propos! j'ose vous en presser,
Servez-vous donc de lui pour vous faire placer.
Cela viendrait à point pour la cause si chère
Avec attendrissement.
Dont vous m'avez parlé, pour aider votre mère!
Ce serait bien encor, je l'ajoute tout bas,
Mystérieusement.
Pour un autre motif dont vous ne parlez pas!

PEDRO.

Quel motif?

FABRICIO, *malignement.*

Devinez.

PEDRO.

Achève, je t'en prie.

FABRICIO.

C'est qu'il faut un emploi lorsque l'on se marie!

PEDRO, *avec effroi.*

Hein! que me dis-tu là?

FABRICIO, *gaiement.*

Parbleu, ce que je voi.
J'ai des yeux... vous aimez, on vous aime, et...

PEDRO.

Tais-toi!

FABRICIO.

Votre union...

PEDRO.

Tais-toi!... Mais qui t'a dit que j'aime?
Je n'ose qu'en tremblant me le dire à moi-même.
Humblement.
Et que suis-je en effet?

FABRICIO, *avec finesse.*

Je pense apercevoir
Celle dont il s'agit : je sais vivre; au revoir.
Il met le doigt sur sa bouche et entre dans le cabinet à gauche.

SCÈNE V

FABRICIO, *caché,* PEDRO, ÉMERANCE.

ÉMERANCE, *entrant par le fond de droite, émue et avec timidité.*

C'est vous? Je vous cherchais. Tout à l'heure Isabelle
Louait vos qualités. Ton sauveur, disait-elle,
Pedro serait parfait, s'il avait un emploi.
Avec naïveté.
Tâchez d'être parfait, mon ami... croyez-moi.

PEDRO.

Près de qui voulez-vous, hélas! que je réclame?
Tant d'efforts repoussés ont abattu mon âme;
Je suis, vous le savez, sans appui, sans secours.

ÉMERANCE, *avec feu.*

Quand on veut fortement, on réussit toujours.

Si votre cœur est droit, votre bouche sincère,
Vous trouverez en vous la force nécessaire.
Pedro, soyez commis, et même au premier jour,
Avec élan.
Pour que ma bienfaitrice accueille notre amour.

PEDRO.

Notre amour! que ce mot me ravit, Émerance!...

ÉMERANCE, *effrayée.*

L'ai-je dit?

PEDRO.

Oui.

ÉMERANCE, *naïvement.*

Eh bien!... j'ai dit ce que je pense.
J'ai repoussé vos vœux, dans nos courts entretiens,
Tant que ma protectrice a repoussé les miens.
Mais vous avez touché ma compagne fidèle;
Isabelle consent, je consens avec elle.

PEDRO.

Elle m'aime! elle m'aime! Avenir enchanteur!
Je suis sûr d'un succès dont le prix est son cœur.

ÉMERANCE.

En vous, mon cher Pedro, j'estime ce courage.
Il me charme et je suis fière de mon ouvrage...
Ingénument.
J'ai tout dit maintenant, je m'en vais.

PEDRO.

Quoi! déjà?

ÉMERANCE.

Si l'on nous surprenait?

PEDRO.

Vos paroles sont là;
Elles vont se graver dans mon âme amoureuse.

ÉMERANCE.

Adieu. Je vous ai vu, Pedro, je suis heureuse.

Elle sort par le fond de droite.

SCÈNE VI

FABRICIO, PEDRO.

FABRICIO, *rentrant sur la pointe du pied et contrefaisant Émerance.*

Je vous ai vu, Pedro, je suis heureuse!... Eh bien!
Gaiement.
Est-ce donc un soupçon mal fondé que le mien?

PEDRO, *interdit.*

Mais comment as-tu su, mon cher, qu'on me préfère?

FABRICIO, *avec une bonhomie malicieuse.*

Quand, comme moi, seigneur, on n'a plus rien à faire,
On regarde beaucoup ce que les autres font;
Et j'ai lu sa tendresse écrite sur son front.
Jetant les yeux autour de lui.
Mais je dois être franc; cet amour m'inquiète;
On parle... de complot...

PEDRO, *effrayé.*

Chut!

FABRICIO.

D'intrigue secrète.

PEDRO.

Paix !

FABRICIO.

Puis, il est un fait qui m'a bien plus touché.
Baissant la voix.
La terrible comtesse, à qui rien n'est caché,
Surveille les meneurs, prépare ses vengeances;
L'exil... le cachot...

PEDRO, *impatienté et voulant cacher son embarras.*

Paix!... Assez de doléances.
A part.
S'il disait vrai!...

FABRICIO, *déconcerté.*

Parlons d'autre chose, seigneur...
Dans la maison Berlips mon frère est régisseur;
Y voulez-vous entrer?

PEDRO, *avec colère.*

Jamais!... J'aime la France;
Elle en est l'ennemie.

FABRICIO, *épouvanté.*

A votre tour, silence!
Elle entend ce qu'on dit, elle voit ce qu'on fait
Et...

SCÈNE VII

FABRICIO, *époussetant dans le fond;* PEDRO, MENDOCE.

MENDOCE, *entrant par le milieu.*

Je croyais Gusman à l'ouvrage?

PEDRO, *embarrassé et remontant.*

En effet...
Dès le jour, il rédige, écrit; c'est sa coutume.

MENDOCE.

Où rédige-t-il donc?

PEDRO.

Mais chez lui... je présume.
A part.
Pourvu qu'il soit levé!

MENDOCE, *après avoir ouvert la porte du cabinet de droite.*

Quel conte est donc le tien?
Ne m'avais-tu pas dit qu'il travaillait?

PEDRO.

Eh bien?

MENDOCE.

Il est encor couché.

PEDRO, *avec aplomb.*

Couché? C'est cela même;
Il travaille couché.
Se glissant vers le cabinet de Gusman, il lui fait signe de venir.

MENDOCE.

Couché!!!

PEDRO, *redescendant.*

C'est son système.
Fabricio ébahi laisse tomber son plumeau.

MENDOCE.

Oh! le singulier trait d'originalité!

PEDRO.

Gusman en use ainsi pour sa commodité.

SCÈNE VIII

PEDRO, GUSMAN, *entrant par la droite et achevant de s'ajuster;* MENDOCE, FABRICIO, *dans le fond.*

GUSMAN, *à Mendoce.*

Je me lève un peu tard; pardonnez, je vous prie.

MENDOCE, *avec déférence.*

Je connais vos motifs, et je les apprécie.
Quand on donne le temps du repos au devoir,
On peut rester au lit du matin jusqu'au soir.

GUSMAN, *bas à Pedro.*

Qu'est-ce qu'il dit donc là?

MENDOCE.

Vous débutez en maître...

GUSMAN, *bas à Pedro.*

En maître!... Je m'y perds, il me raille peut-être...

MENDOCE.

Hier soir, j'ai trouvé dans vos cartons, Gusman,
Un système d'impôt tout à fait neuf, un plan
De comptabilité, clair, simple, économique.
Le ministre déjà l'a jugé magnifique.
Avec emphase.
Bientôt au roi lui-même il sera présenté.

GUSMAN, *bas à Pedro.*

Ah! j'ai donc fait un plan de comptabilité?

PEDRO, *bas.*

Oui.

MENDOCE.

Mais ce n'est point là, je le tiens d'Isabelle,
La seule qualité qui chez vous se révèle...

Nouvelle surprise de Gusman.

Ma belle-sœur vous doit mille remercîments.

GUSMAN.

Pourquoi donc?

MENDOCE.

Pour des vers spirituels, charmants,
Dont elle a comme moi reconnu l'origine.

GUSMAN, *bas à Pedro.*

Ah! j'ai donc fait aussi des vers?

PEDRO, *bas, avec un peu d'humeur.*

Pour ta cousine.

GUSMAN, *bas et du même ton.*

Il fallait m'avertir!

A Mendoce.

Trop bon, en vérité;
Si vous saviez combien cela m'a peu coûté?

Fabricio sort ému et ravi.

A part.

Ma foi, je suis en verve, offrons-lui mon ouvrage.

Haut et avec confiance, après avoir tiré un papier de sa poche.

Seigneur, puisque mon zèle obtient votre suffrage,
J'ose vous présenter un mémoire nouveau
Que j'achève à l'instant.

Mendoce s'éloigne avec le papier et le lit.

PEDRO, *bas à Gusman, en le tirant par l'habit.*

Toi?

GUSMAN, *avec amour-propre.*

Moi.

PEDRO.

De ton cerveau?

GUSMAN.

Ce qui se passe ici n'est point juste, je pense;
C'est toujours toi qui fais, et moi qu'on récompense.
J'ai voulu, des détails affrontant les ennuis,

Fièrement.

Prendre une fois la plume et montrer qui je suis.

MENDOCE.

Mais, mon très cher cousin...

Gusman s'avance avec joie.

Quel travail détestable!
Quel contre-sens!

Gusman reste consterné.

PEDRO, *s'avançant derrière Gusman*.*

Pardon... c'est moi qui suis coupable!

MENDOCE.

Toi, coupable?

PEDRO.

Hélas! oui, bien coupable, seigneur!
Gusman était sorti depuis longtemps, j'eus peur

* Gusman, Pedro, Mendoce.

Qu'il ne fût en retard, et, dans cette pensée,
J'ai pris sur son bureau la besogne pressée.
Baissant les yeux.
Je l'ai faite... il paraît que j'ai mal réussi.

MENDOCE, *riant d'un air capable.*

Oui, ta rédaction n'est pas forte.

PEDRO, *après avoir pris un papier sur la table.*

Voici
Celle de don Louis, qui sans doute est meilleure,
Il a pris un carton pour l'autre.

MENDOCE.

A la bonne heure;
Il s'éloigne et lit.*

GUSMAN, *bas à Pedro.*

Ami trop généreux!... Je te l'avais bien dit,
Délaisse-moi, fuis-moi. Pour un être maudit
Cesse de prodiguer ton esprit, ton courage;
Avec désespoir.
Je ne suis bon à rien, qu'à gâter ton ouvrage.

PEDRO, *bas.*

Imprudent, tais-toi donc!...

MENDOCE, *revenant.*

Pour le coup, c'est parfait;
Voilà de la raison!... Je suis fort satisfait;
Vous venez de me rendre un signalé service.
Pour vous récompenser, je vous donne d'office

* Pedro, Gusman, Mendoce.

Une allocation de dix-huit écus d'or
Que je vais vous payer... sur les fonds du trésor.

PEDRO, *bas à Gusman.*

La somme est à toucher agréable, j'espère!

GUSMAN, *bas.*

Elle est à toi.

PEDRO, *bas, avec attendrissement.*

Merci... je l'envoie à ma mère.

MENDOCE, *à Gusman.*

Pour compléter enfin cet acte d'équité,
Et mettre en tout son jour votre capacité,
Dont vous m'avez donné mainte preuve éclatante,
Je vous nomme sous-chef!...

GUSMAN.

Quelle bonté touchante!...
Et mon pauvre Pedro? Je voudrais qu'il entrât
Commis dans les bureaux.

MENDOCE, *bas, avec un dédain bienveillant.*

Il n'est pas en état.

GUSMAN, *chaleureusement.*

Je vous réponds de lui tout comme de moi-même.

MENDOCE, *d'abord surpris.*

Afin de témoigner, cousin, que je vous aime,
A Pedro, d'une voix forte.
Je te nomme aspirant-surnuméraire, toi...
Voici l'heure où mon plan sera soumis au roi;
A Gusman.
Et pour moi c'est un point d'une haute importance.
Puis, un autre intérêt réclame ma présence;

C'est celui du pays, c'est le mien. Car enfin,
En ce moment peut-être on crée un souverain!...
J'éprouve un sentiment d'inquiétude vive :
La faction française est, dit-on, fort active;
Je cours la surveiller.

Il sort en s'agitant beaucoup. Gusman remonte avec lui.

PEDRO, *pendant la sortie.*

Le bonhomme, aujourd'hui,
Va la chercher bien loin, pendant qu'elle est chez lui.
Et c'est à ce brouillon qu'un aveugle délire
Confie, en cet instant, les destins de l'empire!
Espagne infortunée!

SCÈNE IX

PEDRO, GUSMAN.

GUSMAN, *avec orgueil, en descendant.*

Eh bien! mon cher, eh bien?
J'obtiens un grand succès...

Pedro se croise les bras.

C'est à dire... j'obtien...
Nous obtenons...

Éclatant de rire.

Ici, chacun me félicite;
Ma foi, j'avais fini par croire à mon mérite.
N'est-ce pas amusant?... Vanité, vanité!
Mais ris donc avec moi de ma fatuité...

Prenant tout à coup un air sérieux.

Rire n'est pas assez... Ma conduite est affreuse,
Indigne; j'ai commis une action honteuse
En laissant ignorer tout ce que je te dois,
Et je vais, mon ami, le crier sur les toits.

Il s'éloigne.

PEDRO, *effrayé, le ramenant.*

Garde-t'en bien, Gusman.

GUSMAN.

Mais, mon cher, la justice!...

PEDRO.

Tu te nuirais beaucoup sans me rendre service.
Laisse donc un souci qui ne ressemble à rien,
Et, dans mon intérêt, occupe-toi du tien.

A part et gaiement.

Or ça, si maintenant je parlais d'Isabelle?

Haut en l'appelant.

Ecoute; possesseur d'une place assez belle,
Il faut tirer parti de ta position,
Et pour cela, voici ma proposition :
Prends femme.

GUSMAN, *sans geste.*

Non.

PEDRO.

Quoi, non?

GUSMAN.

Non, je ne puis.

PEDRO.

La cause?

GUSMAN.

Aimer... cela fatigue! Oh! j'en sais quelque chose!
J'ai failli, l'an dernier... être amoureux.

PEDRO, *d'un ton câlin.*

Gusman!...

GUSMAN.

Point.

PEDRO.

Mais c'est pour ton bien que j'ai formé ce plan;

GUSMAN, *à demi ébranlé et le regardant.*

Ah!... tu crois qu'il me faut marier?

PEDRO, *avec fermeté.*

Sur mon âme,
C'est nécessaire.

GUSMAN.

Eh bien! va donc pour une femme!...

PEDRO, *radieux.*

Le mariage admis, je te conseille fort
Une veuve.

GUSMAN.

Jamais.

PEDRO.

Quoi! jamais?... C'est un tort.
Car un vrai paresseux, fuyant une âme neuve,
Doit, s'il est conséquent, épouser une veuve;
Gaiement.
C'est tout profit pour lui, puisqu'en l'objet aimé
Il trouve... un cœur tout fait, un esprit tout formé.

GUSMAN, *nonchalamment.*

La veuve me déplaît.

PEDRO.

Ton préjugé m'étonne!...
Il est doux, je le sais, d'aimer une personne
Qui n'a point jusque-là connu les passions,
Et d'avoir la primeur de ses sensations.
Mais ce bonheur d'un jour a son désavantage!
En songeant à l'effet qu'une enfant de cet âge
Fera sur notre cœur, ne serait-il pas bien
De songer à celui qu'on fera sur le sien?
J'y songe, et je me dis : la fille la plus sage
A, le plus qu'elle a pu, rêvé de mariage.
Dans le calme des nuits, et si vague et si doux,
Elle n'a pas manqué de créer un époux
Qu'elle a gratifié de vertus sans mélange.
Elle en a fait un sylphe, elle en a fait un ange,
Toujours beau, toujours jeune et toujours amoureux.
Tant pis si le mari n'est pas assez heureux
Pour offrir de cet ange une image fidèle!
Le moyen cependant d'approcher du modèle?
Pour répondre au roman qu'elle a fait là-dessus
Il faut un Dieu... Tu n'es qu'un homme tout au plus.
Effrayé de ce sort, supposons, au contraire,
Qu'on épouse une veuve? Oh! c'est une autre affaire.
Une veuve n'a point ces exigences-là;

Gaiement et rapidement.

Elle vient d'éprouver un mécompte déjà!
Une veuve, sachant les effets et les causes,
Est dans le vrai, connaît le positif des choses.
Ton rival est un mort, et, quel qu'il ait été,
Ce mort-là ne fut pas une divinité!...

Conviens-en, ma pensée est juste autant que neuve!
Tu l'approuves?

GUSMAN.

Eh bien! va donc pour une veuve!

PEDRO.

A présent que voilà deux points bien résolus,
Je vais te demander quelque chose de plus.

GUSMAN, *avec effroi.*

Encore?

PEDRO.

Oui, je voudrais, Gusman, ne te déplaise,
Que cette veuve fût...

GUSMAN.

Quoi donc?

PEDRO.

Une Française.
Et peut-être déjà tu devines pourquoi?

Geste négatif de Gusman.

Tu ne sais pas vouloir, elle voudra pour toi.

GUSMAN.

Comment? c'est ma cousine?

PEDRO.

Oui.

GUSMAN, *d'un air sérieux.*

Pour qu'on se marie,
Ne faut-il pas s'aimer quelque peu, je te prie?

PEDRO, *avec aplomb.*

Vous vous adorez.

GUSMAN, *surpris.*

Nous?

PEDRO.

Je puis certifier
Qu'elle est folle de toi.

GUSMAN.

Folle?

PEDRO.

Oui, folle à lier.
Tes vers ont achevé d'assurer ton empire.

GUSMAN, *charmé.*

Mes vers? vraiment?

PEDRO, *malignement.*

Mais toi! je t'ai vu lui sourire!
Je t'ai vu lui lancer un regard clandestin!...

GUSMAN, *interdit.*

Moi?

PEDRO, *le regardant fixement et avec autorité.*

Tu l'aimes.

GUSMAN, *à demi ébranlé.*

Hé! hé!... Tu crois?

PEDRO, *avec force.*

J'en suis certain.

GUSMAN, *soumis.*

C'est différent.

PEDRO.

D'ailleurs, elle est riche, elle est belle;
C'est un charmant parti.

GUSMAN, *avec joie, et résolument.*

Va donc pour Isabelle!...

PEDRO.

Mon cher, puisque ton cœur est pris si vivement,
Il faut te déclarer au plus tôt.

GUSMAN, *s'approchant avec cordialité.*

Sûrement;
Arrange-moi cela.

PEDRO.

Moi?

GUSMAN, *d'une voix suppliante.*

N'es-tu pas mon frère?
N'es-tu pas mon soutien?

PEDRO, *gravement.*

Ecoute. Au ministère,
Je puis te remplacer et gérer ton emploi...
Gaiement.
Mais s'il faut que je plaise et que j'aime pour toi...

GUSMAN.

Ami, je t'en conjure...

PEDRO.

Eh bien! laisse-moi faire;
Avec feu.
Tu vas voir si je sais terminer une affaire.

SCÈNE X

EMERANCE, ISABELLE, PEDRO, GUSMAN.

Pendant la première partie de la scène, Gusman embarrassé se tient à l'écart.

PEDRO, *à Isabelle.*

Ah! madame, mettez un terme à vos rigueurs;
Vos yeux, à votre insu, ravagent bien des cœurs.

ISABELLE.

Et quels cœurs ai-je donc ravagés, je vous prie?

Gusman, désigné du doigt, baisse précipitamment les yeux.

Gusman! il m'aimerait?

PEDRO.

Avec idolâtrie.

On regarde Gusman; même pantomime.

ISABELLE.

Bon Dieu, qui s'en serait douté jusqu'à ce jour?
Il a l'air de nous fuir!

PEDRO, *avec emphase.*

C'est par excès d'amour.
Oh! mon ami n'est pas un soupirant vulgaire.

Bas à Gusman, avec humeur et en le poussant.

Mais déclare-toi donc, je ne peux pas tout faire*.

* Émerance, Isabelle, Gusman, Pedro.

GUSMAN, *par saccades et en essayant de s'animer.*

Oui, belle cousine, oui, c'est mon vœu le plus doux.

PEDRO, *bas.*

Ferme!

GUSMAN.

Oui, quand je vous vis, je fus épris de vous...

PEDRO, *bas.*

Allons donc!

GUSMAN.

Répondez à ma flamme amoureuse;
Je ne puis être heureux qu'en vous rendant heureuse.
A part.
Ouf!
Il se tourne vers Pedro, qui le félicite.

ISABELLE.

Mon cœur de cette offre est vivement flatté;
Mais pour moi le bonheur est dans la liberté.

PEDRO, *avec feu*.*

La liberté? qui peut vous avoir mis dans l'âme
Que votre liberté soit en danger, madame?
Montrant Gusman.
Avec lui, juste ciel! j'ose vous protester
Que jamais mon ami n'y voudrait attenter;
Il en est incapable! Ah!... ce sont, dit un sage,
Les contrastes qui font l'harmonie en ménage.
Vous vous convenez donc beaucoup; car grâce à Dieu,
Au physique, au moral, vous vous ressemblez peu.

** Émerance, Isabelle, Pedro, Gusman.

Vous êtes pétulante et pleine de malice;
Gusman est indolent et calme avec délice.
Vous aimez le grand monde, il se plaît dans les bois;
Il est silencieux; vous parlez... quelquefois.
Il possède un beau nom, dont il ne sait que faire,
Vous de rares talents pour le mettre en lumière.
Enfin, Gusman...

A part.

Ici je frappe le grand coup!

Haut.

A peu de volonté; vous en avez beaucoup.
Défauts et qualités, tout en vous se seconde;
Vous serez les époux les plus heureux du monde.

ISABELLE, *bas, à Émerance.*

Mais sais-tu qu'il raisonne à merveille, dis-moi?

GUSMAN, *bas, à Pedro.*

Tu me rabaisses trop, mon cher ami *.

PEDRO, *avec dignité.*

Tais-toi!

ISABELLE, *à Gusman, en jouant de la prunelle.*

Vous venez de m'ouvrir bien franchement votre âme;
J'en voudrais faire autant, mais, seigneur, je suis femme.
L'usage est là, je dois encor dissimuler.
Et, par esprit de corps, je ne puis pas parler.
Le jour où dans mes biens je serai replacée,
Ce jour-là seulement vous saurez ma pensée.

GUSMAN, *avec feu et volubilité.*

J'embrasse votre cause et puis vous protester
Qu'elle triomphera! Je vais solliciter

* Émerance, Isabelle, Gusman, Pedro.

La justice d'abord; si j'échoue auprès d'elle,
C'est au conseil privé que ma voix en appelle;
Et s'il est à son tour inflexible pour moi,
J'irai jusqu'à la reine, et de là jusqu'au roi.

Il veut sortir.

PEDRO, *le ramenant.*

Brrr... Tu t'animes trop! Ne va pas, je te prie.
Dépenser, en parlant, toute ton énergie;
Gardes-en pour agir.

SCÈNE XI

ÉMERANCE, ISABELLE, MENDOCE, GUSMAN, PEDRO.

MENDOCE, *hors d'haleine.*

Partagez mon bonheur!
Le ministre... pour moi quel succès! quel honneur!
Le ministre sortait du conseil de Castille...
Il m'aperçoit; d'un air où la vanité brille :
« J'ai lu mon plan d'impôt, de comptabilité
« Au conseil que je quitte : il en est enchanté.
« Tous, pour mieux me louer, se sont levés en masse,
« Et le roi m'a nommé Grand de première classe! »
Le ministre, à ces mots, s'arrête brusquement,
Sans daigner m'adresser un léger compliment.
Moi, j'étais fort blessé de son peu de mémoire;
Car, enfin, ce travail, qui le couvre de gloire,

Se gonflant les joues et se tournant vers Gusman.

Ce travail est le mien!

GUSMAN, *bas, à Pedro.*

Il paraît oublier
Que c'est moi... que c'est toi qui le fis tout entier!

MENDOCE.

J'attendais qu'il parlât de sa reconnaissance.
Mais voyant qu'il gardait un obstiné silence,
J'ai pris la liberté de glisser sans effroi.

Avec aplomb.

A l'oreille du grand trop oublieux : Et moi?
Ce mot pouvait me perdre, il lui plut, au contraire.
Oui, vous êtes, dit-il, un homme nécessaire;
Je dois être et serai pour vous un protecteur.
De chef que vous étiez, je vous fais directeur.

TOUS.

Directeur!...

ISABELLE.

Directeur! que je vous félicite!

GUSMAN, *bas à Mendoce, et avec confiance.*

Et moi?

MENDOCE, *un moment surpris.*

Je suis aussi juste envers le mérite;

Élevant la voix.

Vous n'étiez que sous-chef, soyez chef de bureau.

PEDRO, *bas, à Gusman, avec timidité.*

Et moi?

GUSMAN.

Je t'oubliais!

A Mendoce.

Et ce brave Pedro!

MENDOCE, *avec un peu d'impatience.*

N'a-t-il pas une place?

GUSMAN, *d'un ton piteux.*

Aspirant!

ISABELLE.

Ah! mon frère!

MENDOCE.

Vous voulez plus! Allons, qu'il soit surnuméraire...

Avec emphase.

Surnuméraire en pied!

ÉMERANCE, *avec joie.*

L'espoir est donc permis?

PEDRO, *à part.*

J'ai fait un grand d'Espagne, et ne suis pas commis.

FABRICIO, *annonçant.*

La comtesse Berlips.

SCÈNE XII

LA COMTESSE, *ses* PAGES *et* UN OFFICIER *dans le fond;* MENDOCE, ISABELLE, ÉMERANCE, PEDRO, GUSMAN.

LA COMTESSE, *à part, entrant par le milieu.*

Ma rivale se flatte;
Je veux la voir avant que la foudre n'éclate.

ISABELLE, *bas, à Mendoce.*

C'est là cette Berlips qui régente les rois?

Il s'incline.

LA COMTESSE, *bas, à l'Officier.*

Tenez-vous à l'écart.

Elle descend.

ISABELLE.

O Dieu! quel air bourgeois!

LA COMTESSE, *à Mendoce, de l'air le plus gracieux.*

Mon cher, en vous nommant un ministre s'honore...

MENDOCE, *charmé, et s'inclinant.*

Ah! comtesse...

LA COMTESSE, *à part.*

Le sot!

Haut.

Mais vous avez encore

Avec persiflage.

Des droits que vous taisez, je ne sais pas pourquoi,
Et qu'on reconnaîtra, car je m'en charge, moi.

Il s'incline.

A part.

La leçon sera bonne!

MENDOCE, *bas, avec joie, à sa belle-sœur.*

Occasion charmante
Pour lui parler de vous; elle est si bienveillante!

ISABELLE, *étonnée.*

Vous croyez?

MENDOCE.

J'en suis sûr*.

Elle passe devant lui.

ISABELLE, *à la Comtesse, avec une humilité feinte.*

Madame, permettez
Qu'une veuve opprimée implore vos bontés.
Exilé par l'arrêt de la cour souveraine,
Mon époux vit ses biens réunis au domaine.
Vivant, il a subi les rigueurs de la loi;
Dois-je aussi les subir?

LA COMTESSE, *à part.*

Il me vient, sur ma foi,
Un plan fort gai!

Haut.

Le bien que votre mari laisse
Est-il fort étendu?

ISABELLE.

Deux mille arpents, comtesse.

LA COMTESSE, *s'approchant vivement.*

Est-il bien situé?

ISABELLE.

J'ai des eaux, j'ai des bois.

LA COMTESSE, *à part, en s'approchant un peu plus.*

Eh! mais ceci mérite attention, je crois!

Haut.

Quel est le revenu?

---

* La Comtesse, Isabelle, Émerance, Mendoce, Pedro, Gusman, etc.

ISABELLE.

Dix mille écus de rente.

LA COMTESSE, *s'approchant encore.*

Voilà, sur ma parole, une terre charmante!
Et son nom?

ISABELLE.

Hermoso.

LA COMTESSE.

Hermoso!

Avec joie.

Votre bien,
Je vois cela d'ici, fait angle sur le mien.

MENDOCE, *avec empressement.*

Justement.

LA COMTESSE, *d'un ton mielleux.*

M'invoquer, c'est m'obliger, ma chère;

Malicieusement.

Oui, dès ce moment-ci, je songe à votre terre...
Comptez sur mes efforts zélés, persévérants;

Avec un charmant sourire.

Vous n'imaginez pas l'intérêt que j'y prends.

A part, en se retournant.

Faisons signe à l'exempt qu'il est temps de paraître.

MENDOCE, *à la Comtesse, avec explosion.*

Excellence, comment pourrons-nous reconnaître
Une telle bonté?

LA COMTESSE, *d'un ton doucereux.*

Je ne réclame rien;

Regardant Isabelle d'un air caressant.

On est assez payé lorsque l'on fait le bien.

A part.

Voilà, j'ose le dire, une très-belle affaire;
Car j'annule la femme et confisque la terre!

Elle salue, fait signe à l'exempt d'entrer, et sort.

SCÈNE XIII

ÉMERANCE, ISABELLE, UN OFFICIER *et des* SOLDATS *dans le fond;* MENDOCE, GUSMAN, PEDRO.

MENDOCE, *à Isabelle, avec élan.*

Eh bien! avais-je tort de la vanter ainsi?

Il veut sortir.

L'OFFICIER, *à Isabelle, qui veut sortir aussi.*

Un moment! Suivez-moi tous quatre hors d'ici.

ISABELLE.

Moi?

ÉMERANCE, PEDRO, MENDOCE *et* GUSMAN.

Nous?

L'OFFICIER, *un peu en arrière.*

Tel est mon ordre, il faut qu'il s'accomplisse,
Au nom du grand roi Charle...

Se découvrant.

Au nom du saint office...

MENDOCE.

Mais quel est le motif?...

L'OFFICIER, *mielleusement.*

Pure précaution;
Vous êtes accusés de conspiration.
Mais le pouvoir veillait; on a rompu la trame,
La comtesse triomphe!

MENDOCE, *se précipitant avec ardeur.*

En ce cas, je réclame.

Avec désordre.

Qui, moi? j'aurais servi la France? quelle horreur!
Je suis bon Espagnol, je suis Anglais de cœur!
Non, non, de la Vega ne fut jamais un traître;
Je cours chez la comtesse, et lui ferai connaitre
Que toujours...

L'OFFICIER, *l'arrêtant par un geste.*

Halte-là, seigneur, de par le roi.

ÉMERANCE, *à Pedro.*

Qu'allons-nous devenir?

MENDOCE.

Ah! je perds mon emploi!

Il sort.

PEDRO.

Et moi mon Émerance!

ISABELLE.

Et moi le ministère!

Elle sort avec Émerance.

GUSMAN, *près de la rampe.*

Dans le malheur du moins je n'aurai rien à faire.

Il sort.

PEDRO, *à l'Officier.*

Dois-je vous suivre aussi?

L'OFFICIER, *avec mépris.*

Toi?... que de vanité!
On ne t'a pas jugé digne d'être arrêté.

Il sort avec les soldats.

SCÈNE XIV

FABRICIO, PEDRO.

PEDRO, *vivement à Fabricio.*

Ce matin, tu m'offrais, à l'aide de ton frère,
D'entrer chez la Berlips?

FABRICIO.

Oui.

PEDRO.

Quel trait de lumière!
J'accepte sur-le-champ. Dussé-je avoir l'emploi
De son dernier laquais, viens et présente-moi...
Mes amis sont captifs et je suis seul... n'importe;
J'ai tout, puisqu'il me reste une volonté forte.

FABRICIO, *pendant qu'il sort.*

C'est dommage, vraiment, que la capacité
N'égale pas en lui la bonne volonté!

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE, *un peu après* DOLORÈS.

LA COMTESSE. *Devant elle, sa toilette; à sa droite, un vaste portefeuille; à sa gauche, un pot de rouge.*

Le flot des courtisans vient de se retirer,
Et je trouve, à la fin, le temps de respirer!!!
Voici l'heure où je puis, dans ma simple retraite,
Administrer l'État et faire ma toilette...

Haut.

Dolorès!...

Elle arrive.

A part.

Que de soins, de tribulation!
Ceux qui portent envie à ma position
Ne savent guère, hélas! combien elle est pénible;

Minaudant.

J'ai la tête et les nerfs dans un état horrible!...

D'un ton de petite maîtresse.
Soigne bien mes cheveux; j'étais, au dernier bal,
Coiffée indignement!...
Avec dignité.
Les finances vont mal;
On ne surveille pas, chaque traitant nous pille;
Avec hauteur.
Et je dirai son fait au Conseil de Castille!
Jetant les yeux sur sa toilette.
Une bourse, ah! je sais! le dernier mois échu
Souriant.
De l'impôt sur le sel; qu'il soit le bien venu.
J'en ai réglé l'emploi. Le trésor peut attendre;
Minaudant.
C'est pour payer l'écrin que l'on vient de me vendre.
La pesant.
Mais vraiment cette bourse est bien faible de poids;
Dix quadruples de moins!
La jetant dans sa poche.
Comme on trompe les rois!...
D'un air grave.
Pour bien administrer que de choses à faire!
D'un air badin, mêlé d'humeur.
Les sourcils plus épais et plus foncés, ma chère...
Rêvant.
Cherchons quelqu'un qui puisse, en ce palais maudit,
Partager mes travaux... et non pas mon crédit!...
J'ai, dans cette pensée, écrit à Salamanque,
Espérant y trouver le trésor qui me manque.
« * Le génie est commun dans l'Université,
« Disais-je; c'est du moins un bruit accrédité.

---

* Les vers guillemetés peuvent ne pas se dire à la représentation.

« Puis, un fait très-heureux, c'est qu'avec le génie
« La misère, de droit, marche de compagnie.
« Le recteur me répond : « J'avais eu le projet
« De vous expédier un fort joli sujet.
« Delplanque était son nom; l'indigence et l'audace
« L'ont fait fuir à Madrid, où j'ai perdu sa trace. »

SCÈNE II

LA COMTESSE, DOLORÈS, FABRICIO,
dans le fond.

FABRICIO, *à part.*

Un mot encor pour Pèdre; il n'a d'appui que moi!...

LA COMTESSE, *à part.*

On cherche loin souvent ce qu'on a près de soi;
Si je cherchais ici?

« FABRICIO, *à part, en s'arrêtant à la vue de la Comtesse.*

« Malgré sa bienveillance,
« Je ne sais pas pourquoi je tremble en sa présence!
« Tout caressant qu'il est, son regard m'interdit,
« Et je sens un frisson quand elle me sourit.

« LA COMTESSE, *avançant.*

« C'est à toi que j'en veux.

FABRICIO, *reculant.*

« O ciel!

LA COMTESSE.

Viens ça, Fabrice.

De ta fidélité j'attends un bon office.
Dans les bureaux par moi depuis longtemps placé,
Et témoin, chaque jour, de ce qui s'est passé,
Peut-être sauras-tu m'expliquer un mystère.
Par quels ressorts cachés marche le ministère?
Pour moi c'est une énigme et j'en cherche le mot;
Tout va bien, et pourtant le ministre est un sot.
Il est donc dirigé par quelque forte tête?

FABRICIO, *d'un air fin.*

Oui, c'est Mendoce.

LA COMTESSE.

Allons, Mendoce est une bête.
Qui dirige Mendoce à son tour?

FABRICIO.

C'est Gusman.

LA COMTESSE.

Lui, cet être endormi presque autant qu'endormant?
Qui dirige Gusman?

FABRICIO, *déconcerté.*

Personne.

LA COMTESSE.

Est-ce croyable?
Il a sous lui quelqu'un?

FABRICIO.

Il n'a qu'un pauvre diable
Sans esprit.

LA COMTESSE, *avec mépris.*

Qu'en sais-tu?

FABRICIO.

C'est mal parler d'autrui,
Mais, comme il en convient, je m'en rapporte à lui.

LA COMTESSE, *le regardant d'un œil scrutateur.*

Gusman s'enfermait-il avec ce pauvre diable?

FABRICIO.

Quatre ou cinq fois par jour.

LA COMTESSE, *à part, avec joie.*

Je tiens l'homme capable!

Haut et froidement.

Je veux le voir.

FABRICIO.

Pedro!!!

Riant.

Votre excellence à tort;
Il n'est pas fort, madame, il n'est vraiment pas fort.

LA COMTESSE, *avec hauteur.*

Je veux le voir.

FABRICIO, *intimidé.*

Très bien! c'est lui qui sollicite
Une place chez vous!

LA COMTESSE, *vivement.*

Qu'il arrive bien vite!

Le regardant de la tête aux pieds.

Lorsqu'on a comme moi sur les bras tant de sots...
Un homme de talent vient toujours à propos.

Elle sort.

SCÈNE III

PEDRO, FABRICIO.

PEDRO, *qui guettait le départ de la Comtesse.*

Me voici.

FABRICIO, *avec empressement.*

Seigneur Pèdre, excellente nouvelle!
J'ai vu notre comtesse...

Avec amour-propre.

Et je suis content d'elle!

Riant.

Elle vous croit un aigle; hein! c'est très curieux,
Et vous allez avoir une place.

PEDRO, *froidement.*

Tant mieux!

Avec émotion.

Tant mieux pour mes amis!

FABRICIO, *gravement et ironiquement.*

Une seule demande;
En cette occasion votre assurance est grande,
Mais quels sont vos moyens?

PEDRO.

Le ciel doit y pourvoir.

FABRICIO, *d'un air moqueur.*

Le ciel?... ah! c'est le ciel?... nourrissez-vous l'espoir
De les tirer d'ici par force ou par adresse?

PEDRO, *distrait.*

Nullement.

FABRICIO.

Croyez-vous adoucir la comtesse
Et lui faire aujourd'hui révoquer son arrêt?

PEDRO, *avec indifférence.*

Je ne crois rien du tout... mais je veux être prêt.

FABRICIO.

Être prêt?...

PEDRO.

Sans avoir de plan formé, j'espère
Avec élan.
Délivrer mes amis et perdre l'étrangère!

FABRICIO.

Vous?

PEDRO.

Moi-même.

FABRICIO, *à part, en ricanant.*

Je crois que le cerveau...

PEDRO.

Dis-moi,
Le cachot de Louis s'est-il ouvert pour toi?

FABRICIO.

Oui, grâce à son geôlier, ancienne connaissance,
Qui m'a permis de voir mon maître en sa présence.

PEDRO.

Eh bien! que faisait-il, mon cher?

FABRICIO, *avec attendrissement.*

Il s'éveillait,
Et venait de rêver qu'un ami le sauvait.
Du reste, sans soucis et sans inquiétude,
Il fume son cigare avec béatitude.

PEDRO.

Toujours le même!... hélas! Il paraît peu songer
Que peut-être aujourd'hui sa vie est en danger.

FABRICIO.

En danger? ciel!... Pour lui que faut-il que je fasse?

PEDRO.

Avant de te répondre, ici quelle est ta place?

FABRICIO.

Huissier.

PEDRO.

Moi, que serai-je?

FABRICIO.

Eh! je n'en sais trop rien;
Madame veut vous voir et j'en augure bien.

PEDRO, *avec joie.*

La Berlips veut me voir?

FABRICIO, *avec amour-propre.*

Vous serez, par mon frère,
Au moins valet de chambre, et c'est très beau,

PEDRO, *humilié.*

Valet!

FABRICIO.

Pourquoi ce mot vous est-il importun?
Ne faut-il pas qu'on soit le valet de quelqu'un?
Le roi l'est de la reine, et la reine elle-même
Devant cette maison courbe son front suprême!
Partout on est charmé de ce qui vous déplaît;
A la ville, à la cour, tout le monde est valet.

PEDRO.

Soit... avec cet habit, j'ai du moins l'assurance
De servir don Louis, ma maîtresse et la France!!!

FABRICIO, *avec malice.*

Je ne comprends pas bien, seigneur, comment on prend
Un moyen si petit pour un but aussi grand?

PEDRO, *le persiflant.*

Mon cher Fabricio, pourquoi te mettre en peine?
L'important, vois-tu bien, est que je me comprenne.

FABRICIO, *le regardant avec embarras.*

Ah!...

PEDRO, *persiflant encore.*

Oui...

Changeant de ton.

Va la trouver, et note bien ce point :
Je déteste Isabelle ou ne la connais point.

FABRICIO, *à part.*

Ouais! l'ai-je jugé mal?... Il combine, il médite;
Serait-il par hasard un homme de mérite?

Il sort.

SCÈNE IV

PEDRO, *avec mélancolie.*

Prix du collège, hélas! si souvent obtenus,
Gloire des premiers ans, qu'êtes-vous devenus?
J'aspire à la livrée! oh! comme il est utile,

Gaiement.

Pour brosser des habits, de savoir son Virgile!...

Rêvant.

Afin de n'être pas courageux à demi,
Je me suis embusqué tout droit chez l'ennemi;

Cette tactique-là réussit à la guerre!
Ce que n'oseraient pas les puissants de la terre,
J'ai bien des chances, moi, pour en venir à bout :

Regardant mystérieusement autour de lui.

Je suis imperceptible et j'aurai l'œil à tout.

SCÈNE V

DOLORÈS, FABRICIO, *dans le fond,* LA COMTESSE, PEDRO, *sur le devant.*

LA COMTESSE, *bas à Fabricio.*

Cette Française et lui, tu l'as dit, ce me semble,
N'avaient eu jusqu'alors aucun rapport ensemble?

FABRICIO.

Aucun.

LA COMTESSE.

Depuis quel temps est-il connu de toi?

FABRICIO.

Depuis vingt jours.

LA COMTESSE.

Quel est son protecteur?

FABRICIO, *avec amour-propre.*

C'est moi.

LA COMTESSE, *avec mépris.*

Sors.

SCÈNE VI

DOLORÈS, LA COMTESSE, PEDRO.

LA COMTESSE, *à part.*

Son œil fin me plaît, son air doux m'intéresse.
Haut.
Que veux-tu?

PEDRO.

Vous offrir mes services, comtesse.

LA COMTESSE.

Dans quel poste?

PEDRO.

A mes yeux le poste ne fait rien;
Si je puis être à vous, je serai toujours bien.

LA COMTESSE, *l'observant.*

Il ne me faut ici, tu l'ignores peut-être...
Qu'un valet?

PEDRO.

Je le sais.

LA COMTESSE, *l'observant toujours.*

Et tu consens à l'être?

PEDRO.

Mais... oui.

LA COMTESSE, *à part.*

Cela m'étonne, et tant d'humilité

M'est à bon droit suspect... Sachons la vérité.
Haut.
Mais un moyen encor te reste en ta misère.

PEDRO.

Lequel?

LA COMTESSE, *l'observant de près.*

C'est de rentrer dans l'état de ton père?

PEDRO, *avec feu.*

N'en croyez rien, madame. Ah! qui connut deux jours
Le fruit de la science, en veut goûter toujours.
Ferez-vous, dites-moi, travailler à la terre
L'ami de Cicéron, de Virgile et d'Homère?
Le sort en est jeté; j'aime mieux aujourd'hui
Expirer de besoin que d'expirer d'ennui.

LA COMTESSE, *à part, avec joie.*

C'est l'homme qu'il me faut.
« *Haut.*
« Ton pays?

« PEDRO.

« Salamanque.

« LA COMTESSE.

« Ton âge?

« PEDRO.

« Vingt-six ans.

« LA COMTESSE.

« Ton nom?

« PEDRO.

« Pedro Delplanque.

« LA COMTESSE, *à part, avec joie.*

« Delplanque!...

« *Haut.*

« Le recteur est-il connu de toi?

« PEDRO.

« Oui, beaucoup.

« LA COMTESSE, *à part.*

« Dieu lui-même a prononcé pour moi.

Haut.

« Pedro, tu m'appartiens... j'arrête ton entrée...

Avec bienveillance.

Et te dispenserai de porter la livrée.

PEDRO.

Ah! je respire.

LA COMTESSE, *avec solennité.*

Écoute. On t'a sûrement dit
Quel est depuis longtemps mon immense crédit?
Des destins de l'Etat maîtresse souveraine,
Arbitre de la cour, je puis tout sur la reine,
Qui peut tout sur le roi. Les grands humiliés,
Les Médina-Cœli s'inclinent à mes pieds.
Pour m'aider à porter le fardeau qui m'opprime,
Je cherche un secrétaire, un confident intime,
Qui, de tous mes projets dépositaire heureux,
Recueille ma pensée et rédige mes vœux.
Je cherche un homme jeune, ignoré, sans naissance,
Qui soit bien malheureux, bien dans ma dépendance,
Qui se dévoue à moi, ne connaisse que moi;
Eh bien! ce confident, je l'ai trouvé... c'est toi.
Tu conviens à la place; examine en ton âme
Si la place en retour te convient.

PEDRO, *vivement.*

Oui, madame,
Beaucoup!

A part.

Je changerai de poste et non d'ennui;

Gaiement.

Hier, j'étais exploité, je vais l'être aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Résumons-nous. Ici, tu vas bientôt connaître
Les destins de l'État, de l'Europe peut-être!
Aussi, quand je t'aurai mis dans ce cabinet.
J'exige que tu sois sourd, aveugle et muet.

Avec force.

Oui, muet! c'est à toi d'en prendre l'habitude :
Il me faut un muet... J'aime la solitude;
Quand tu seras assis au bureau que voilà,
Je veux pouvoir penser que personne n'est là;
Et soit que je travaille ou que je me repose,
Pour moi tu seras moins un homme... qu'une chose.

PEDRO.

Permettez-moi, madame, une observation.

LA COMTESSE.

Sois bref.

PEDRO.

Vous exigez de la discrétion;
Mais cette caméristé?...

LA COMTESSE.

Elle entend sans comprendre;

D'un ton menaçant.

Toi qui comprends, mon cher, tu ne dois pas entendre.

Dolorès sort.

C'est parce qu'il me faut ce mutisme absolu,
Que ton admission est un point résolu.
On prétend qu'à Madrid tu ne connais personne?
Reste sur ce pied-là, je le veux, je l'ordonne.
Renonce au monde entier, tiens-toi pour enterré...
Gracieusement.
A ces conditions ton sort est assuré.

PEDRO, *avec énergie.*

J'accepte.

LA COMTESSE.

Au monde entier?

PEDRO.

J'accepte.

LA COMTESSE.

Bien, mon brave!

PEDRO, *à part, avec effusion.*

Chers amis, c'est pour vous que je deviens esclave!
Je pourrai vous sauver!...

LA COMTESSE.

Prends place à ce bureau,
Et gouvernons l'Espagne et l'univers, Pedro.

PEDRO, *s'asseyant aussi.*

Gouverner!!!

LA COMTESSE, *souriant finement.*

Tu vas voir que c'est facile à faire.
Que faut-il pour guider l'Europe tout entière?
Un peu de sens, et même, en ces sortes d'emplois,
Baissant la voix avec malice.
J'observe que l'on sait s'en passer quelquefois...
Nous ferons tout à l'heure un traité d'alliance

Avec force.

Des quatre grands États pour accabler la France.
Un tel acte toujours est écrit en latin;

D'un air enjoué.

Voilà pourquoi, Pedro, je choisis un Romain.
« Pour deux ou trois objets qu'ici je me propose,
« Ton fatras de collège est bon à quelque chose...
« Mais avant de parler de l'intérêt du roi,
« De celui de l'État... occupons-nous de moi.

Elle se lève.

« PEDRO, *entre ses dents.*

« La justice avant tout!

« LA COMTESSE.

« Hier j'ai fait, par avance,
« Mettre au cachot des gens qui gênaient ma puissance.
« *Gaiement.*
« Cela manquait un peu de régularité;
« Je veux légaliser ce coup d'autorité.

PEDRO, *à part, la plume à la main.*

Oh! si par un moyen facile, à ma portée,
Je les délivrais tous?...

LA COMTESSE.

Écris sous ma dictée :
« Le ministre, de grâce, est invité par moi
« A faire transférer dans les prisons du roi
« Isabelle, Gusman, Mendoce de Tolède
« Et leur jeune compagne... à qui Dieu soit en aide!... »

PEDRO, *étonné et avec vivacité.*

Excellence, daignez m'éclairer sur un point;
Vous parlez de prison, mais ils n'y sont donc point?

LA COMTESSE.

Ils sont captifs chez moi.

PEDRO.

Chez vous? Quel badinage!

LA COMTESSE, *jouant avec ses cheveux.*

Dans de petits cachots que j'ai pour mon usage.

Elle s'assied à sa toilette.

PEDRO, *à part, la plume à la main, avec inspiration.*

Certes, je combattrai ses projets... Mais comment?

Comme frappé d'un trait de lumière.

Par un double billet!

Écrivant.

Heureux expédient!

Je les mène en lieu sûr, et je prends l'offensive!!!...

LA COMTESSE.

As-tu fini?

PEDRO, *quittant sa place et allant à elle.*

Montrons la première missive!...

Haut, quand elle a lu et qu'elle va signer.

Ah! le timbre, pardon!... N'allons pas l'oublier!...

Après avoir timbré à droite, retournant à la comtesse.

Glissons-lui doucement le deuxième papier.

Il sonne et met la lettre signée dans une enveloppe.

LA COMTESSE, *à Fabricio.*

Au cardinal.

Fabricio sort avec la dépêche.

SCÈNE VII

PEDRO, LA COMTESSE, *debout.*

LA COMTESSE.

Tels sont tes travaux ordinaires;
Avec solennité.
Maintenant, bachelier, parlons des honoraires.
D'un ton très aimable.
Si tu me veux servir franchement, ardemment,
J'ai pour toi beaucoup d'or...
D'un ton sévère.
S'il en est autrement,
Apprends ce que te garde un courroux légitime.
Avec force.
Le cachot pour le doute, et la mort pour le crime :
Mouvement de Pedro.
A quoi réfléchis-tu?

PEDRO, *s'efforçant de sourire.*

Votre allocution
Fournit un peu matière à la réflexion.
Je m'y livrais... j'osais peser les circonstances...
Avec énergie et en levant la tête.
Et j'accepte la place avec les conséquences.

LA COMTESSE.

A l'œuvre donc! posons les bases du traité
Que, depuis si longtemps, ma haine a projeté.

L'occasion est belle et nos chances certaines;
Avec une joie sinistre.
La France a vu tomber tous ses grands capitaines,
Turenne, Luxembourg et Condé ne sont plus.
Avec colère et rapidité.
Assez et trop longtemps elle nous a vaincus;
Nous n'avons tous qu'un vœu, qu'un dessein, qu'une idée:
A l'unanimité sa perte est décidée;
Avec force et rapidement.
Nous *voulons* la rayer du nombre des États.

PEDRO, *à mi-voix et lentement.*

Oui, mais peut-être bien qu'elle ne *voudra* pas?...

LA COMTESSE.

Et le vieux roi, traqué jusque dans son Versailles,
De son peuple abattu verra les funérailles!...

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, UN OFFICIER, *et* UN SOUS-OFFICIER, FABRICIO, PEDRO.

FABRICIO, *annonçant dans le fond.*

Au nom du cardinal.

LA COMTESSE, *avec joie.*

Ah!

FABRICIO, *bas aussi.*

Tout va bien.

PEDRO.

Tais-toi.

LA COMTESSE, *à l'officier.*

Que vient de décider le ministre, dis-moi?

L'OFFICIER, *respectueusement et en arrière.*

De vous accorder tout.

LA COMTESSE.

Tout.

L'OFFICIER, *souriant.*

Êtes-vous contente?

LA COMTESSE.

Si je ne l'étais pas, je serais exigeante.

L'OFFICIER, *au sous-officier.*

Amenez-les ici.

Le sous-officier sort.

PEDRO, *à part.*

Dieu!... Veut-elle rester?
Ce serait fait de nous!... Tâchons de l'écarter.
Haut, avec un embarras simulé.
J'entends les prisonniers... Ce spectacle, comtesse,
Va faire mal peut-être aux nerfs de votre altesse,
Et...

LA COMTESSE.

C'est juste, je sors... Des malheureux?... hélas!
D'un ton sentimental affecté.
Ma sensibilité n'y résisterait pas!...

PEDRO, *pendant qu'elle s'éloigne.*

Oui, mais que tout à l'heure un incident l'éclaire;
Sa sensibilité... nous brise comme verre!

SCÈNE IX

FABRICIO, ÉMERANCE, ISABELLE, L'OFFICIER, MENDOCE, PEDRO, GUSMAN, DES SOLDATS, *dans le fond.*

PEDRO, *avec effusion et en tendant les mains à tout le monde.*

En prison, chers amis!

A Gusman.

Quel tourment fut le tien!

GUSMAN, *descendu.*

Non, c'est un lieu tranquille, on s'y trouve assez bien.

MENDOCE, *à l'officier, d'un air abattu.*

Quel sera notre sort?

L'OFFICIER, *un peu en arrière.*

Une enquête sévère
A fourni contre vous la preuve la plus claire.

MENDOCE.

Dieu!

ÉMERANCE.

Ciel!

L'OFFICIER.

Un seul moyen, en cette extrémité,
S'offrait au ministère et vient d'être adopté.

ISABELLE.

Paix!

MENDOCE, *à tous.*

Chut!

L'OFFICIER, *lisant sa dépêche solennellement.*

« Le cardinal, jugeant dans sa sagesse,
Sur l'invitation d'une illustre comtesse,
Ordonne...

MENDOCE, *à part.*

Je frémis!

Anxiété générale.

L'OFFICIER, *d'une voix douce.*

« De mettre en liberté
« Tout le parti français, par mégarde arrêté* »

ISABELLE *et* MENDOCE, *avec exaltation.*

Nous sommes libres!

L'OFFICIER.

Tous.

PEDRO, *avec empressement.*

Je vous en félicite.

Bas.

Mais cherchez un lieu sûr; rendez-vous au plus vite
Chez votre ambassadeur.

FABRICIO, *bas aussi.*

Oui, partez; je crains fort

Finement.

Que d'avoir si bien fait elle n'ait un remord.

---

* Ici, Gusman apercevant un bon fauteuil à droite, va s'y établir.

MENDOCE, *épouvanté.*

Partons.

Il donne la main à Isabelle.

ÉMERANCE, *bas, à Pedro, tendrement.*

Vous, dont mon cœur sent la belle conduite,
Compromis avec nous, partagez notre fuite.

PEDRO, *bas, et en remontant.*

C'est mon plan, je vous suis. Mais Gusman? Endormi!

ÉMERANCE.

Partons; que faites-vous?

PEDRO, *s'élançant vers Gusman.*

Partir sans mon ami!...

Émerance sort.

Non, dussé-je y périr!

Le prenant sous le bras, malgré lui.

Viens vite! le temps presse!

GUSMAN.

Mais les motifs?

PEDRO, *l'entraînant.*

Tu vas tout savoir... La comtesse!

SCÈNE X

LA COMTESSE, L'OFFICIER, PEDRO, GUSMAN.

LA COMTESSE, *à l'officier d'un air radieux.*

Eh bien! l'ordre du prince est-il exécuté
Touchant les prisonniers?

L'OFFICIER, *respectueusement et en arrière.*

Je m'en suis acquitté;
Ils sont libres.

PEDRO, *à part.*

Aïe! aïe!

LA COMTESSE, *interdite.*

Ils sont libres!

L'OFFICIER.

Madame,
Libres, selon le vœu qu'a fait votre belle âme.

LA COMTESSE.

Mon vœu?

L'OFFICIER.

Le cardinal eut soin d'y déférer;
Voici votre billet.

Il le lui présente; elle y jette les yeux.

LA COMTESSE, *avec explosion et volubilité.*

Qu'on coure s'assurer
Des portes de Madrid; qu'on les occupe toutes;
Que la sainte Hermandad soit sur toutes les routes;
Ces hardis étrangers se sont joués de moi;

D'une voix tonnante.

Qu'on les mette au cachot... dans l'intérêt du roi...

Regardant Pedro et redescendant.

Quelle audace! chez moi! sous mes yeux!... ma vengeance...

L'officier sort.

SCÈNE XI

LA COMTESSE, PEDRO, GUSMAN.

GUSMAN, *bas, à Pedro.*

Dis donc, cela va mal, il me semble?

PEDRO, *bas, à Gusman.*

Silence.

LA COMTESSE, *lui présentant le papier, et d'une voix saccadée.*

Que dis-tu d'un jeune homme à l'air simple, étourdi,
Qu'on trouve sans manteau, sans un maravédi,
Dont on prend en pitié la profonde misère,
Qui veut être valet, que l'on fait secrétaire,
Et qui, pour premier acte et sans doute en retour,
Trompe sa bienfaitrice à la face du jour?...
Chez les auteurs latins, qui chargent ta mémoire,
As-tu jamais trouvé trahison aussi noire?

PEDRO, *avec dignité.*

Épargnez-vous, madame, un discours superflu;
Je subirai sans plainte un châtiment prévu.

LA COMTESSE.

Ah! tu fais le hautain! tu braves ma puissance!
Une bonne prison paiera tant d'insolence.

PEDRO, *avec douceur.*

Je ne réclame point, j'ai mérité mon sort;
Mais cet infortuné, je cherche en vain son tort?

LA COMTESSE, *très-haut.*

C'est un conspirateur.

GUSMAN, *sortant de son apathie.*

Hein?...

PEDRO.

Gusman?... Je réclame...

Prenant sa main et le présentant.

Avec cet air, est-on conspirateur, madame?
Gusman est, j'ose dire, un agneau.

LA COMTESSE.

Ma bonté
Veut bien... à cet agneau rendre la liberté.

GUSMAN.

Sans Pedro?

LA COMTESSE.

Sans Pedro.

GUSMAN.

Las! qu'en pourrais-je faire?
Libre sans mon ami, j'aime mieux le contraire.

Il lui presse la main.

LA COMTESSE, *attendrie.*

Pauvre enfant! Il m'émeut, tant il a le cœur chaud!
En ce cas-là... tu peux partager son cachot.

Avec force et rapidité.

Quant aux trois fugitifs, je troublerai leur joie,
Et la prison dans peu ressaisira sa proie.
Mon pouvoir est au moins égal à mon courroux;

Malheur à toi, don Pèdre, et malheur à vous tous!

Elle sort et fait un geste. Deux soldats paraissent au fond du théâtre. Gusman arrive à la porte; un officier lui présente son épée pour l'arrêter.

SCÈNE XII

PEDRO, GUSMAN, LES DEUX ALGUASILS.

GUSMAN, *reculant avec précipitation.*

C'est fort bien! Il est clair, d'après ce qui se passe,
Que, pour nous promener, nous aurons peu d'espace.

A Pedro.

Mets-moi donc au courant de tout ce que j'ai vu;
Si j'y comprends un mot, je veux être pendu.

PEDRO, *avec feu, et sans l'écouter.*

La partie est liée, un jeu serré s'apprête;
Ma tête en est l'enjeu... défendons bien ma tête!

Il se pose dans l'attitude de la dignité calme, et le rideau tombe.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

PEDRO, GUSMAN, UN ALGUASIL, *à la porte du fond, en dedans.*

GUSMAN.

Fabricio, mon cher, me l'a bien attesté,
Ton espoir était vain, l'armée a résisté,
Et nos amis, sachant la fuite difficile,
Chez leur ambassadeur ont pris tous un asile.

PEDRO.

Chez leur ambassadeur! Bien, bien, parfaitement!
Ils sont sauvés!...

Avec douleur.

Mais toi? mais nous, mon cher Gusman?...

GUSMAN, *secouant la tête.*

Hum! pour qui se souvient d'un certain épisode,
La comtesse n'est pas une femme commode!
Son dernier secrétaire (un jeune homme charmant!)

Avec mystère.

A disparu sans bruit... on ignore comment.

PEDRO.

Placés sous son pouvoir, en butte à sa colère,
Qu'allons-nous devenir?

GUSMAN, *allant s'asseoir.*

Ma foi, c'est ton affaire...
Je vois avec plaisir, pourtant, que sa maison
Nous a jusqu'à présent tenu lieu de prison.

Gaiement.

Mais ne soyons pas fiers de ces condescendances;
On ne fait rien gratis... on veut des confidences!

PEDRO, *absorbé dans ses méditations.*

Pour être quelque chose, en vain j'ai tout tenté,
Le barreau, le commerce et l'université.
Je n'ai pas même pu trouver, dans ma misère,
Un emploi de commis. Ne sachant plus que faire,
Las de tant de refus, de tant d'espoirs trahis,

Avec une gaieté amère.

Pour vivre j'ai voulu gouverner le pays.
Dans ce nouvel essai quel mécompte j'éprouve!
La vie était mon but, c'est la mort que je trouve...
Je connais la Berlips; le glaive est suspendu!

S'attendrissant.

Pauvre mère, c'est vous, vous qui m'avez perdu!
Sans votre ambition, dont la cause m'est chère,
J'existerais obscur, heureux comme mon père.
La science, à coup sûr, est un bel instrument;
Mais il en faut trouver l'emploi, le placement.
S'il ne me nourrit pas, à quoi sert le mérite?
Je dirais volontiers à qui me félicite :

Ou prends-moi mes talents, ou tâche d'inventer
Un état social qui me fasse exister...
Cet état social, d'équité, de bien-être,
Quelque jour nos neveux en jouiront peut-être...

Avec un rire amer.

Nos neveux! quelque jour!... En attendant, j'ai faim,
En attendant, je meurs; ô douloureuse fin!...

Avec emportement et rapidité.

Eh quoi! pas un emploi? nul moyen d'existence?

Avec lenteur.

Pas un vide à remplir dans cette Espagne immense?...
Sacrifié sans cesse à des rivaux heureux,
Pour avoir cent fois moins, j'ai fait cent fois plus qu'eux!
Hélas! j'exigeais peu de la bonté divine;

S'attendrissant.

Je ne voulais que vivre... Hier je m'imagine
Que j'y suis parvenu; mais ne voilà-t-il pas
Que mon sort se rattache à celui des États?
Dans tous ces grands conflits, moi, chétif, je me lance,
Et ma tête va faire incliner la balance!!!

Avec une gaieté sombre.

La veille sans abri, je meurs le lendemain
En criminel d'État... J'ai bien fait mon chemin!
Des héros malheureux je vais grossir la liste;

D'un ton solennel.

Ma mort à l'univers apprendra que j'existe.

GUSMAN, *avec bonhomie, et en se levant.*

Peut-être que j'ai tort de parler de cela;
Mais si tu m'avais cru... nous n'en serions pas là!
C'est ta rage de faire...

PEDRO, *le regardant fixement.*

Eh! dis donc, je te prie,
Crains-tu de mourir?

GUSMAN, *vivement.*

Moi?... je méprise la vie;
Mon courage, mon cher, est au niveau du tien.
Retombant dans sa nonchalance.
Mais il eût mieux valu ne se mêler de rien.

PEDRO, *s'animant tout à coup.*

Notre cause, après tout, n'est pas désespérée...

GUSMAN.

Elle est belle!

PEDRO.

Je tiens la victoire assurée
Si je pouvais brouiller Berlips avec le roi;
Et peut-être bientôt y parviendrai-je!

GUSMAN, *ricanant.*

Toi?
Un chétif vermisseau!

PEDRO, *froidement.*

C'est là mon avantage.
Sans être vu, je vois de près chaque rouage.

SCÈNE II

LA COMTESSE, PEDRO, GUSMAN, L'ALGUASIL.

LA COMTESSE, *à part, dans le fond.*

Le bachelier paraît abattu; frappons fort,
Et j'aurai des aveux.

GUSMAN, *à part.*

Elle a ri; Pèdre est mort!

LA COMTESSE, *présentant un papier ouvert à Pedro.*

Ton arrêt est porté.

PEDRO, *lisant.*

Prison perpétuelle!

LA COMTESSE, *d'un ton très doux.*

Mais on peut modérer cette peine cruelle..
L'observant.
Mon but est de punir la tête et non le bras;
Livre-moi tes amis...

PEDRO, *avec dignité.*

Je ne vous comprends pas.

LA COMTESSE.

Comment donc! un refus? c'est fier, c'est héroïque!
Mais où te conduira ce dévoûment... classique?
A Gusman.
Et toi, jeune indolent, qui sans doute as tout vu,
Dans le péril commun du moins parleras-tu?

GUSMAN, *sèchement.*

Non.

LA COMTESSE, *le contrefaisant.*

Non?...

GUSMAN.

Cela n'est pas dans ma manière d'être.

LA COMTESSE.

Prends-y garde, ta vie est en danger peut-être!

GUSMAN, *avec chaleur.*

Moi, trahir l'amitié par la peur des bourreaux?
Jamais!

LA COMTESSE, *avec ironie et gaieté.*

Décidément, je ne vois que héros!

A part et en éclatant tout à coup.

Il est temps, à la fin, que mon bras se révèle;
Frappons!

A part.

Mais le moyen de poursuivre Isabelle?
Cachée à l'ambassade, elle y peut, à son gré,
Affronter mon pouvoir; cet asile est sacré.

Réfléchissant.

Pour les en arracher quel ressort trouverai-je?...
Une transaction...

S'asseyant vivement.

Bien! oh! l'excellent piège!

Elle sonne deux fois et écrit rapidement deux lettres. Un valet et Fabricio se présentent.

Pour le comte d'Harcourt.

A Fabricio.

Toi, pour la reine... attend.

PEDRO, *à part.*

J'entrevois un moyen!...

Bas au vieillard.

Ici dans un instant.

Au lieu de sortir, Fabricio se glisse dans le cabinet latéral gauche.

LA COMTESSE, *à Pedro, avec une ironie amère.*

Adieu donc, Régulus, digne soutien de Rome!
Adieu, Caton l'Ancien... ou tout autre grand homme!

Elle sort par le fond.

SCÈNE III

PEDRO, GUSMAN, L'ALGUASIL.

PEDRO, *abîmé dans ses réflexions.*

Ce que je viens de voir m'est-il bien arrivé?...
Suis-je captif ici? ne l'ai-je pas rêvé?...

GUSMAN.

Ma foi, je voudrais bien, moi, que ce fût un rêve.

PEDRO.

J'ai devant moi peut-être une heure ou deux de trêve...
Avec un élan de joie.
Une heure! En pareil cas, une heure est un trésor!
Je vis, j'ai de l'espoir, je puis lutter encor!!!

SCÈNE IV

FABRICIO, PEDRO, GUSMAN, L'ALGUASIL.

FABRICIO, *entr'ouvrant la porte du cabinet de gauche, une lettre à la main.*

Êtes-vous seuls?

PEDRO, *vivement.*

Oui, viens, donne, je veux connaître...

Lui rendant le papier.
Non, reprends.

FABRICIO.

Pourquoi donc?

PEDRO, *effrayé.*

En livrant cette lettre
Tu perds ton avenir.

FABRICIO, *avec calme.*

Il n'est rien à mes yeux.

PEDRO.

Tu compromets ta vie enfin!!!

FABRICIO, *lui tendant froidement la lettre dont il a brisé le cachet.*

Je suis si vieux!

PEDRO.

« Ma chère majesté, je vous transmets, d'urgence,
« Pour votre sot époux un projet d'ordonnance
« Bien simple et composé de deux articles courts...
« Qu'il signera sans lire, ainsi qu'il fait toujours. »
A part.
L'insolente! « Décret : Les agents de la France
« Seront jetés tous quatre en la tour de Valence,
« Pour y subir, vingt ans, les rigueurs de la loi.
« Car tel est mon plaisir suprême.
« Moi,
« Le roi. »

FABRICIO.

Abominable femme!

PEDRO.

O l'heureuse missive!

GUSMAN.

Nous sommes tous perdus si cette lettre arrive!

PEDRO.

Nous sommes tous sauvés!

FABRICIO, *confondu.*

Sauvés?

GUSMAN.

Par quel moyen?

PEDRO, *du ton de l'inspiration.*

Paix! ne me trouble pas, le voilà! je le tien!...

Prenant une enveloppe, écrivant, puis ôtant la lettre de l'ancienne enveloppe, et la plaçant dans l'autre.

C'est son arme, après tout, que je tourne contre elle...

A Fabricio.

Va porter cette lettre à l'adresse nouvelle.

Fabricio sort.

Il faudrait que celui que l'on vient d'outrager
Fût bien lâche et bien vil pour ne pas se venger.

SCÈNE V

GUSMAN, PEDRO, L'ALGUASIL.

PEDRO.

Le projet est hardi, mais le péril immense.
O mon Dieu! prends pitié de moi dans ta clémence!
Si ma combinaison réussit aujourd'hui,

Le duc d'Anjou triomphe, Isabelle avec lui,
Avec elle Gusman, Émerance et ma mère;
J'obtiens un faible poste et celle qui m'est chère.
Mon Dieu, prête l'oreille à ma tremblante voix;
Tu fais, en m'exauçant, tant d'heureux à la fois!

SCÈNE VI

LA COMTESSE, PEDRO, GUSMAN, L'ALGUASIL.

LA COMTESSE, *à part, d'un air radieux.*

L'ambassadeur de France est tombé dans le piége.
Il a remis ma lettre à celle qu'il protége;
J'ai feint de redouter un dénoûment fatal,
De trembler...

Avec un rire satanique.

Elle accourt à mon premier signal;

Apercevant Pedro.

Eh bien! es-tu toujours zélé pour cette femme?

PEDRO, *avec sang-froid.*

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Et toujours bouche close?

PEDRO.

Oui, madame.

LA COMTESSE, *aigrement.*

A la bonne heure!

A part.

On vient! Gardons mes plans pour moi,
Jusqu'à ce que la reine ait fait agir le roi.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, ÉMERANCE *et* ISABELLE *suivies de* SOLDATS *dans le fond,* PEDRO, GUSMAN, JUANITO, L'ALGUASIL.

ÉMERANCE, *bas, à Isabelle.*

Madame, craignez tout de sa haine cruelle!...

ISABELLE, *bas, en souriant.*

Moi, la craindre?... Elle a peur, et d'Harcourt répond d'elle;
Sois tranquille.

A Juanito.

Annoncez.

JUANITO.

Madame Isabella
Del Sol, de Penafiel, comtesse d'Alcala.

ÉMERANCE, *à Isabelle, en voyant les soldats.*

O ciel! c'est fait de nous!...

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! je me sens renaître!

PEDRO, *à part.*

Essayons par un mot de lui faire connaître...

Bas, à Isabelle.

Gagnez du temps.

Surprise de cette dernière.

ISABELLE, *faisant une révérence profonde.*

Chez vous l'estime nous conduit
En toute confiance...

A part.

Avec un sauf-conduit.

LA COMTESSE, *à Isabelle, en lui rendant sa révérence.*

Vous me rendez justice, et j'en suis fort heureuse.

PEDRO, *bas à Isabelle.*

Plus caressante encor.

ISABELLE, *à la comtesse, d'un ton mielleux.*

Votre âme généreuse
Forme des vœux de paix, dit-on?

LA COMTESSE, *du même air.*

Assurément.

ISABELLE, *plus doucereusement encore.*

Nous différons d'avis sur deux points seulement;
Transigeons.

LA COMTESSE.

Transigeons.

ISABELLE.

Aménité touchante!...

PEDRO, *bas, à Isabelle.*

Très bien!

LA COMTESSE.

Que de douceur!

ISABELLE.

Tant de raison m'enchante.

PEDRO, *à part.*

Quel guet-apens!...

ISABELLE, *avec le même ton mielleux.*

Les points contestés sont, je crois,
Le trône auquel prétend l'archiduc et mes droits?
Voulez-vous, señora, renoncer à défendre
Votre candidat?

LA COMTESSE, *d'une voix douce.*

Non.

ISABELLE.

Vous voulez donc me rendre
Mes biens?

LA COMTESSE, *d'un ton mielleux.*

J'ai réclamé votre propriété...
Jouant la douleur.
Mais le prince a dit non, un non bien arrêté.
Minaudant.
Pour comble de malheurs, croiriez-vous que la reine
Me l'a donnée?

ISABELLE.

A vous?

LA COMTESSE.

Pour arrondir la mienne.
D'un air de componction.
J'ai pris.

ISABELLE, *la contrefaisant.*

Vous avez pris?

LA COMTESSE, *baissant modestement les yeux.*

En toute humilité,
Je m'incline toujours devant l'autorité.

ISABELLE.

Cette transaction serait fort singulière;
Vous voulez deux objets sur deux?

LA COMTESSE, *sèchement.*

C'est ma manière.

A part.

La reine a mon billet, prenons-le d'un peu haut.

PEDRO, *bas, à Isabelle.*

Contenez-vous encor.

ISABELLE.

Je ne puis...

ÉMERANCE, *avec douceur.*

Il le faut.

ISABELLE.

Ainsi, votre dessein devient intelligible;
Vous vous moquez de moi, comtesse.

LA COMTESSE, *se retournant vivement.*

C'est possible.
C'est une liberté que je prends un moment...

Avec hauteur.

Pour laisser arriver l'heure du châtiment!

ISABELLE, *avec dignité.*

« Mais je viens sur la foi des traités; je réclame...*

LA COMTESSE, *d'un ton ferme.*

« Il n'est point de traités, entre nous deux, madame,

* Les vers guillemetés peuvent ne pas se dire à la représentation.

« Dès longtemps je connais vos projets insensés,
« Vos amis...

ISABELLE, *s'exaltant tout à coup.*

« Tremblez donc, si vous les connaissez!

LA COMTESSE, *ironiquement.*

« Se vouant tout à coup au bien de la patrie,
« Vos charmes sont entrés dans la diplomatie!

ISABELLE, *avec amertume.*

« Les vôtres, occupés d'un service plus doux,
« Sont sans diplomatie, à coup sûr!!!

PEDRO, *bas, à Isabelle.*

« Calmez-vous.

ISABELLE, *très-animée.*

« Se joignant au parti dont la France dispose,
« La grandesse et l'armée ont embrassé ma cause.
« De plus, vous le savez, j'ai l'appui du grand Roi;
« L'avenir m'appartient!!!

LA COMTESSE, *froidement.*

« Le présent est à moi.

ISABELLE.

« Tout à l'heure, en dépit de vos menaces vaines,
« Vous serez dans mes mains!!!

LA COMTESSE, *avec une joie tranquille.*

« Je vous tiens dans les miennes :

ÉMERANCE, *bas, à Isabelle.*

« Vous vous perdez!

ISABELLE, *éclatant tout à fait.*

« C'est trop d'hypocrites discours;

« Désormais je renonce à de lâches détours.
« Mentir m'est odieux, dissimuler me pèse;
« Mais j'ai dit : *je vous hais*... je respire à mon aise!!!...

LA COMTESSE, *avec une dignité froide.*

« Assez! dans le conflit où l'on s'est égaré
« Jusqu'à me provoquer, je me respecterai! »

Regardant au dehors.

Mais je verrai bientôt tant d'audace expiée.

Avec force.

Je suis lasse, surtout je suis humiliée
De songer que c'est vous qui troublez mon sommeil!
Et d'avoir à combattre un ennemi pareil!

Se retournant.

Combien Fabrice est lent! j'avais pensé l'entendre!

PEDRO, *à part.*

Oh! comme ce vieillard se fait longtemps attendre!

LA COMTESSE.

Ah!... c'est lui!

PEDRO.

Le voici!...

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, L'OFFICIER *en arrière,* FABRICIO, *introduisant l'officier,* MENDOCE, ÉMERANCE, ISABELLE, PEDRO, GUSMAN, L'ALGUASIL, DES SOLDATS.

L'OFFICIER, *à la comtesse.*

Je viens vous avertir,

Au nom du cardinal, qu'il est temps de partir,
Que le carrosse est là, qu'il faut à la frontière
Se rendre sur-le-champ.

LA COMTESSE, *radieuse.*

Ma vengeance est entière?

ISABELLE.

Dieu!

ÉMERANCE.

Ciel!

LA COMTESSE, *à Isabelle, avec bonheur.*

Vous entendez? c'est un commandement
De quitter le pays, vous, don Pèdre et Gusman.

FABRICIO, *s'élançant avec ardeur.*

Non pas! non pas!...

MENDOCE, *s'avançant avec aplomb.*

Il faut que la méprise cesse :
Solennellement.
L'ordre du cardinal vous désigne, comtesse.

LA COMTESSE.

Moi?

L'OFFICIER.

Vous-même.

ISABELLE *et* PEDRO.

Elle?

LA COMTESSE.

Moi!...

ÉMERANCE.

Quel bonheur!

LA COMTESSE.

Comment moi!!!

MENDOCE.

Votre lettre à la reine est arrivée au roi.

LA COMTESSE.

Au roi? qui m'a trahie à ce point? quel infâme?...

PEDRO, *s'avançant avec une modestie orgueilleuse.*

Vous voyez devant vous le coupable, madame.

LA COMTESSE.

Toi!

ISABELLE.

Vous?

ÉMERANCE.

Lui?

L'OFFICIER, *à la comtesse.*

J'ai mon ordre...

ISABELLE, *à la comtesse, en baissant les yeux comme elle, et en reproduisant ses inflexions de voix.*

En toute humilité,
Inclinons-nous toujours devant l'autorité.

LA COMTESSE, *se redressant avec fierté.*

J'ai gouverné, dix ans, avec gloire peut-être
L'idiot couronné que vous avez pour maître.
Mais puisque des ingrats parlent de me bannir...
J'abandonne l'Espagne afin de la punir.

GUSMAN, *s'élançant après qu'elle est partie.*

Bon voyage, et restez longtemps en Allemagne!

L'officier, les soldats et l'alguasil la suivent.

SCÈNE IX

ÉMERANCE, ISABELLE, MENDOCE, PEDRO, FABRICIO, GUSMAN.

MENDOCE.

Sa chute a rapproché la France de l'Espagne.

PEDRO, *serrant la main du vieillard.*

Cher Fabrice!...

ISABELLE.

Il se peut?

MENDOCE.

Nous l'avons emporté
En triomphateur.
Je suis Français de cœur, je l'ai toujours été!...

ISABELLE, *impatiente.*

Mais les détails?...

MENDOCE, *avec orgueil.*

J'ai vu le monarque lui-même;
Il m'a nommé ministre et change de système.
« Espagnols, on avait surpris ma bonne foi,
« Dit-il; plus d'archiduc! Philippe est votre roi;
« Il est mon successeur, le fils de ma tendresse!... »

PEDRO, *gaiement.*

J'ai fait changer un trône en changeant une adresse.

MENDOCE.

Digne Pèdre!

ÉMERANCE.

Ami vrai!

GUSMAN.

Je me sens fier de toi!

ISABELLE.

Il nous a sauvés tous!

MENDOCE.

Je le prends avec moi.

S'adressant à tous, d'une voix solennelle.

Vos vœux, puisqu'à présent je suis au ministère,
Vont tous être comblés... Je vous rends votre terre,
Ma sœur. Pour vous, Gusman, je vous l'avais promis,
Vous êtes directeur.

A Pedro, en lui frappant sur l'épaule.

Toi, je te fais commis.

PEDRO, *s'essuyant le front.*

Ouf!... je viens de finir une rude campagne!
Il ma fallu changer la face de l'Espagne,
Faire un roi, de l'Europe anéantir le plan...
Pour avoir un emploi de mille écus par an.

La Filleule ou les Deux Ages

COMÉDIE INÉDITE EN CINQ ACTES ET EN VERS *

... Hum! gare à la vieillesse,
Tant que l'on n'aura pas supprimé la jeunesse.

ACTE IV, SCÈNE X.

* Cette dernière pièce était restée en portefeuille; elle est imprimée sur les manuscrits de l'auteur qui, jusqu'au dernier jour, y a travaillé sans relâche.

PERSONNAGES

MM. BÉCLARD, général et Comte de l'Empire.
LE COMTE DE SURVILLE.
LAMBERT, sous-officier décoré, premier secrétaire de Béclard.
JULIEN, second secrétaire du général.
DE NOIRCASTEL, ami de SURVILLE.
ROSEMOR, et plusieurs autres amis du jeune Comte.
Mmes SOPHIE, filleule de BÉCLARD.
ADÈLE, COMTESSE DE SURVILLE.
FAGET, femme de chambre de SOPHIE, en grand costume de veuve.
COMTESSE DE ROSEMOR, et autres amies d'Adèle.
VALETS, personnages muets.

La scène se passe à Paris, chez le général, sous la Restauration.

La Filleule ou les Deux Ages

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LAMBERT, BÉCLARD. *Béclard est assis à gauche, devant une table, un livre à la main. Costume de vieillard; culotte, souliers à boucles, cheveux blancs, plaques et décorations. Lambert est assis à l'extrémité opposée. Costume de la même époque; ruban de chevalier, canne à pomme d'or; front chauve.*

LAMBERT, *à part.*

Que s'est-il donc passé dans l'esprit de mon maître?
J'ai, depuis quelque temps, peine à le reconnaître.
Il se tait, il soupire, et, pendant nos repas,
J'ai beau parler bataille, il ne m'écoute pas.

Avec humeur.

Il devient insensible!

BÉCLARD, *à part.*

Hier, je viens de faire
Une démarche encore aux bureaux de la Guerre;
J'ai fouillé les cartons de tout le personnel.
Sur la veuve et le fils du brave colonel;
Pas une ligne, un mot, rien qui les intéresse!

Tristement.

On n'a pas même su me donner leur adresse,

LAMBERT, *à part.*

J'attends sa confidence, et je l'attends en vain.
Homme étrange, pourquoi me cacher son chagrin!

Avec sensibilité.

Il m'en doit la moitié!

Béclard sonne.

SCÈNE II

LAMBERT, BÉCLARD, MADAME FAGET,
arrivant à la sonnette.

BÉCLARD, *à madame Faget.*

Sophie?

MADAME FAGET.

Elle sommeille.

BÉCLARD.

Encore?

MADAME FAGET.

Général, faut-il que je l'éveille?

BÉCLARD.

Oui.

Elle s'éloigne.

Non.

Elle revient rapidement.

MADAME FAGET, *souriant.*

Lequel des deux, monsieur?

BÉCLARD.

A dix-huit ans,
Le plaisir le plus doux est de dormir longtemps;

Avec douceur.

Laissez-la.

A part, en reprenant son volume.

Quel est donc le feu qui me tourmente?
Je veux lire et ne puis. Une tête charmante,
Où brille tant de grâce et tant de bonne foi...

Avec attendrissement.

Vient se placer toujours entre mon livre et moi!!!...

Se levant.

Décidément, Sophie a, sur le mariage,
Une rigidité qui m'étonne à son âge.
Pour rendre son esprit et son cœur indulgents,
J'ouvrirai ma maison à quelques jeunes gens.

Haut, à Faget qui range des meubles.

Hier, quelle heure était-il, quand cette chère amie
A quitté le salon?

Il s'assied.

MADAME FAGET.

Dix heures et demie.

BÉCLARD, *avec intérêt.*

Et s'est-elle couchée aussitôt?

MADAME FAGET.

Non, vraiment.

BÉCLARD.

Qu'a-t-elle fait?

MADAME FAGET, *avec humeur.*

Toujours le même amusement;
Mais un amusement qui ne m'amuse guères!

BÉCLARD, *s'appuyant sur le dossier de son fauteuil.*

Lequel?

MADAME FAGET.

Elle a repris l'histoire de nos guerres.
Vivement.
C'est un joli recueil, par Sophie acheté,
Où votre nom, monsieur, est constamment cité.
Le visage du général s'épanouit.

LAMBERT, *à part.*

Peste!

MADAME FAGET.

En lisant ce nom, et tant de beaux faits d'armes,
Son admiration s'exaltait jusqu'aux larmes.
J'assistai de la sorte à vingt combats maudits,
Puis à d'autres combats... puis enfin j'entendis
Sa respiration égale et mesurée,
Dont le bruit sourd encor prolonge sa durée.
Émotion du général.

LAMBERT, *à mi-voix.*

Cette humeur belliqueuse a de quoi divertir!!!...

BÉCLARD.

Dès qu'elle sonnera, vous viendrez m'avertir.

MADAME FAGET, *s'éloignant.*

Oui, général.

BÉCLARD.

Je veux la voir, et la voir seule.

La rappelant.

Hum!...

Elle revient.

Une exception! J'attends pour ma filleule
Un certain professeur...

LAMBERT.

Son nom?...

BÉCLARD, *après avoir inutilement cherché.*

Je n'en sais rien.

MADAME FAGET.

Un maître? Il est ici.

Allant vers la coulisse et annonçant.

Monsieur Julien.

Elle sort.

BÉCLARD, *avec surprise.*

Julien!...

SCÈNE III

LAMBERT, JULIEN, BÉCLARD, *regardant Julien avec attention.*

JULIEN, *timidement.*

J'espérais vous parler... sans témoins?

BÉCLARD.

C'est tout comme.

JULIEN, *indiquant Lambert.*

Pourtant...

BÉCLARD.

Ne faites pas attention, jeune homme.
Regardant affectueusement Lambert.
Ce fut mon compagnon, c'est mon ombre aujourd'hui,
Et je suis toujours seul, quand je suis avec lui.

LAMBERT, *se redressant et élevant la voix.*

Voilà trente-cinq ans, monsieur, que cela dure;
Ni plus ni moins! Chez moi c'est une autre nature.

MADAME FAGET, *rentrant.*

Vite, monsieur Lambert, accourez! Un planton
Demande à vous parler.

LAMBERT.

Mon général, pardon.
Il sort précipitamment avec Faget.

SCÈNE IV

JULIEN, BÉCLARD.

BÉCLARD, *regardant de plus en plus Julien.*

Jeune homme, expliquez-vous.

JULIEN, *déconcerté et balbutiant.*

Voulez-vous bien permettre,
Général, que j'essaye un peu de me remettre?

Car je suis... tout tremblant. Fils d'un ancien soldat...
S'inclinant respectueusement.
De la gloire mes yeux supportent mal l'éclat.

BÉCLARD, *avec modestie et douceur.*

De la gloire... passons.

JULIEN, *toujours timidement.*

Vous cherchez, on l'assure,
Un professeur de goût et de littérature...

BÉCLARD.

Votre âge?

JULIEN.

Vingt-deux ans.

BÉCLARD, *avec bonté,*

C'est bien peu! Votre état?

JULIEN, *humblement.*

Répétiteur de Grec dans un pensionnat.

BÉCLARD, *souriant.*

Et vous voulez grossir un modeste salaire?

JULIEN.

J'ai fort peu de besoins, mais je soutiens ma mère.

BÉCLARD, *avec vivacité.*

Votre mère?...
A part.
Il m'inspire un intérêt réel!
Haut.
Quel était votre père?

JULIEN.

Il est mort colonel,

A Crâone, et sans voir la patrie occupée,
Nous laissant pour tout bien son nom et son épée.

BÉCLARD, *attendri.*

A Crâone! Colonel! Et mort au champ d'honneur!...
Votre père, Julien, fut mon libérateur!...

JULIEN.

Mon père?

BÉCLARD.

Embrassons-nous!... Je lui dois l'existence!
J'étais seul contre cinq; votre père s'élance,
Fend la foule, et soudain, ses généreux efforts
Ont jeté sous mes pieds deux blessés et trois morts.

JULIEN.

Juste ciel!...

BÉCLARD.

Mais ce trait qu'a su l'armée entière,
Comment le cacha-t-il à vous, à votre mère?

JULIEN, *froidement.*

Mon vieux père, modeste au milieu des hauts faits,
Citait ses bienfaiteurs, et jamais ses bienfaits.

BÉCLARD, *les yeux au ciel.*

Je vous ai tant cherchés! Pauvre enfant, pauvre veuve,
J'eusse été votre appui pendant vos jours d'épreuve!...
Avec bonté.
Mais j'ai quelque influence encor. Parlez, Julien,
Parlez, que vous faut-il?

JULIEN, *avec dignité.*

Je n'ai besoin de rien.

BÉCLARD, *déconcerté.*

Vous êtes fier, jeune homme!

Avec douceur.

Et je n'ose vous dire
A quelle extrémité vous allez me réduire.
Je vous dois tout, mon cœur et l'admet et le sent;
Et vous me défendez d'être reconnaissant!

JULIEN, *respectueusement.*

Ah! général, c'est vous qui manquez de justice.
Je vous ai demandé tout à l'heure un service...

Avec un soupir.

Auquel je tiens beaucoup.

BÉCLARD, *souriant.*

Service bien léger,
Et qu'à vous rendre encor je ne puis m'engager,
Afin que le tuteur puisse vous être utile,
Faites-vous agréer d'abord par la pupille.

JULIEN, *vivement.*

C'est là, mon général, le premier de mes vœux!

BÉCLARD, *avec effusion.*

Vous lui reconnaîtrez des talents précieux:
L'imagination riche, spirituelle,
Romanesque peut-être! On voit surtout en elle
Deux qualités qui font un ensemble achevé:
Elle a le cœur naïf et l'esprit cultivé!!!

Souriant avec douceur.

Je ne sais pas finir, monsieur, quand je la vante,
Et... Mais parlons de vous. Pour que je vous présente,
Revenez vers midi, tâchez de plaire alors.

JULIEN, *avec feu.*

Croyez-le, général, j'y ferai mes efforts.

Il salue respectueusement.

BÉCLARD, *à part, pendant qu'il s'éloigne.*

Ce jeune homme est fort bien!

SCÈNE V

BÉCLARD, LAMBERT.

BÉCLARD, *à part.*

Quel lugubre silence!

LAMBERT, *entrant, avec un sombre désespoir.*

Ouf!

BÉCLARD.

Qu'as-tu, Lambert?

LAMBERT.

Ouf!

BÉCLARD, *avec intérêt et surprise.*

J'attends ta confidence...
Devrait-il exister des secrets entre nous?

LAMBERT.

Ouf! ouf!...

D'un air égare et avec respect.

Depuis trente ans que je suis près de vous,
Comme sergent-major et comme secrétaire,
J'ai rempli mes devoirs exactement, j'espère?

BÉCLARD.

Certes.

LAMBERT, *se calmant un peu.*

Je puis aussi dire, sans vanité,
Que nul congé par moi ne fut sollicité?

BÉCLARD.

C'est encor vrai.

LAMBERT.

J'aimais cette existence active;
Avec tristesse.
Maintenant...

BÉCLARD, *impatienté.*

Maintenant?

LAMBERT.

Après ce qui m'arrive...

BÉCLARD, *avec un intérêt mêlé de mauvaise humeur.*

Que t'arrive-t-il donc? Parle, et sans différer...
Avec attendrissement.
Quoi! tu pleures? Jamais je ne te vis pleurer...

SCÈNE VI

LAMBERT, BECLARD, SOPHIE, *au fond du théâtre, un bouquet à la main.*

LAMBERT, *très ému.*

Ah! C'est que je reçois une lettre accablante.
Ma mère... l'on m'écrit que ma mère est mourante.

BÉCLARD.

Mourante?

LAMBERT.

A la revoir je suis bien décidé,
Portant la main à son front.
Et réclame un congé de deux mois.

BÉCLARD, *vivement.*

Accordé,
Accordé de grand cœur. Pars, vole, ta présence
Et tes bons soins pourront la rendre à l'existence.
Mais, si le sort avait prononcé contre toi,
Reviens vite, mon vieux, la pleurer avec moi.
Il ouvre ses bras à Lambert qui s'y précipite.

LAMBERT.

O mon cher Général!

SOPHIE, *à part.*

Quel cœur! Quelle noblesse!

LAMBERT, *s'exaltant.*

O le meilleur des chefs!... mon respect... ma tendresse...
Que vous êtes pour moi bon et compatissant!

BÉCLARD, *d'un ton bourru.*

Non, je ne suis pas bon, je suis reconnaissant.

LAMBERT, *d'un ton plus bourru encore.*

Si fait, vous êtes bon; je le sais bien peut-être,
Je le sais mieux que vous!...
Avec tendresse.
Adieu, mon digne maître!

BÉCLARD, *avec feu.*

Dis plutôt ton ami, ton ami vrai, loyal...

Le temps et le danger ont rendu tout égal.
Adieu.

Il lui tend une main que Lambert presse avec transport.

SCÈNE VII

SOPHIE, *au fond du théâtre;* BÉCLARD. *Le général s'assied et prend son livre. Sophie s'avance sur la pointe du pied, dépose son bouquet sur la table, un baiser sur le front chauve du vieillard, et s'enfuit.*

BÉCLARD, *avec agitation et à part.*

Ciel! qu'est-ce?... Eh bien!... C'est insensé... Mon âge
Gravement.
Veut que je mette un terme à cet enfantillage...
Haut.
Espiègle, revenez, et parlons... sans détour.
Elle s'approche.
Quelle étrange façon de donner le bonjour!

SOPHIE, *très émue.*

Ah! pardon, cher parrain. C'est que... vous voyant lire,
J'ai craint de vous troubler... Puis, faut-il vous le dire?
J'étais là quand Lambert est parti; j'ai tout vu.
En écoutant, mon cœur s'est tellement ému
Que, pour cacher mes pleurs, j'ai fui votre présence...
Avec affection.
Pourtant, je devais croire à votre bienfaisance,
Moi, qui vous vis toujours sympathique au malheur!
A la guerre, on louait votre rare valeur;

Dans la paix, vous offrez, monsieur, d'autres modèles :
Les bonnes actions ont remplacé les belles.

BÉCLARD, *embarrassé et satisfait.*

Flatteuse!...

Gravement.

Occupons-nous d'objets plus importants.
Quand, comme toi, ma chère, on touche à dix-huit ans,

D'un ton ferme.

Il faut se marier.

SOPHIE, *nonchalamment.*

Je n'en ai nulle envie.

BÉCLARD, *avec humeur.*

Et c'est fort mal penser. Écoute-moi, Sophie :
Ton père fut pour moi le meilleur des amis,
Et j'exerce aujourd'hui les droits qu'il m'a remis.
Ces divers soupirants, qui te blessent la vue,
Sont-ils à dédaigner? Passons-les en revue.
Solange est le premier qui vint se proposer?

SOPHIE, *toujours avec indolence.*

Je ne le connais pas assez pour l'épouser.

BÉCLARD, *ironiquement.*

C'est juste, épouse-t-on les gens sans les connaître?
Mais tous, ma chère enfant, n'ont pas ce tort peut-être;
Ainsi, que penses-tu d'Octave de Fabien?

SOPHIE, *très vivement.*

Oh! lui, c'est différent, je le connais trop bien.

BÉCLARD, *souriant de sa vivacité.*

Trop peu! trop bien! Vraiment, tu me fais de la peine.
A ton âge, Sophie!...

SOPHIE, *avec un tendre reproche.*

Est-ce que je vous gêne?

BÉCLARD.

Non... mais tu ne peux pas rester toujours ainsi.

SOPHIE, *d'une voix suppliante.*

Si vous saviez combien je suis heureuse ici!

BÉCLARD, *souriant.*

Je n'en dis pas autant... Au fait, pourquoi me taire?
Tu viens de m'honorer d'un rude ministère,
De celui des refus. Car, tu sais qu'en ton nom
Je passe maintenant ma vie à dire non?
Charge-toi désormais d'appliquer ton système;
J'attends un candidat
Gaîment.
Refuse-le toi-même.

SOPHIE, *effrayée.*

Moi, monsieur?

BÉCLARD, *toujours gaîment.*

Pourquoi pas? Je suis très curieux
De te voir une fois en juger par tes yeux.
Demeure donc ici; quand tu vas le connaître,
Au lieu de dire *non*... tu diras *oui* peut-être.

UN VALET, *annonçant.*

Monsieur le Comte de Surville.

BÉCLARD, *avec joie.*

Eh! mais c'est lui.
Tout bas et affectueusement.
S'il te répugnait trop, compte sur mon appui.

SOPHIE, *d'une voix suppliante.*

Permettez que je sorte?

BÉCLARD, *la retenant.*

Oh! non pas.

SCÈNE VIII

SOPHIE, BÉCLARD, SURVILLE. *Salutations réciproques.*

BÉCLARD, *cérémonieusement.*

Ma pupille.
Monsieur... ma chère enfant, c'est Monsieur de Surville.

SURVILLE, *à Sophie, d'un ton badin et un lorgnon à la main.*

Je venais, ce matin, prier le général
D'être mon avocat à votre tribunal;
Mais puisqu'un doux hasard nous a mis en présence,
Avec aplomb et gaîté.
Je vais droit à mon juge et je prends ma défense.

BÉCLARD, *bas à sa filleule.*

Il est fort bien!

SURVILLE, *à part.*

Je fais impression!

SOPHIE, *à part.*

Le fat!

BÉCLARD, *gravement à Sophie.*

Les aïeux de Surville ont jeté de l'éclat.
Son oncle maternel, qui fut un de mes maîtres,
Est mort au champ d'honneur; et deux de ses ancêtres
Se sont fait, à Jemmape, un renom glorieux!!!

SOPHIE, *bas et naïvement.*

Mais il ne s'agit pas d'épouser ses aïeux.

SURVILLE, *se dandinant.*

Je n'ajouterai plus qu'un seul mot sur moi-même :
J'ai trente mille francs de rente et je vous aime.
Puis, un fait bien connu m'encourage surtout;
Avec amour-propre.
Vous êtes, m'a-t-on dit, une femme de goût.

SOPHIE, *gaîment.*

Ma réponse sera moins brillante peut-être!

SURVILLE, *toujours satisfait.*

Ah! voyons.

SOPHIE, *avec une douceur ironique.*

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.
Vous m'avez aperçue avant-hier seulement;
Aujourd'hui, vous voulez ma main?

SURVILLE.

Assurément.

SOPHIE, *étonnée.*

Cette façon d'agir couvre quelque mystère;
Car enfin savez-vous quel est mon caractère?

SURVILLE, *avec aplomb.*

Oh! parfaitement.

SOPHIE.

Vous?...

SURVILLE, *dessinant ses grâces.*

Je suis observateur,
Et pour moi le visage est un indicateur;
C'est un livre où je lis fort couramment! J'achète,
Pour voir le fond des cœurs, une bonne lorgnette.

Dirigeant sur elle son binocle.

Tous mes avis sont sûrs, tous mes coups-d'œil prudents;
Quand j'ai vu le dehors, je connais le dedans.

A part.

Portons un dernier coup.

Haut et avec emphase.

Dans cette confiance,
J'ai refusé pour vous la plus belle alliance!!!

SOPHIE, *reculant.*

Pour moi?

SURVILLE, *gravement.*

Mademoiselle Alix de Balincour!

BÉCLARD.

Maison puissante, nom fort célèbre à la Cour!

SURVILLE.

La reine en avait dit deux mots à ma famille;

Négligemment et en se caressant le menton.

Elle voulait du bien à cette jeune fille!

SOPHIE, *à part.*

Quel orgueil!

SURVILLE, *langoureusement.*

Votre cœur permettra-t-il au mien
Un peu d'espoir? Soyez sincère.

A part.

Je la tien!

SOPHIE, *resolûment.*

Je veux l'être.

SURVILLE, *avec suffisance.*

Oh! parlez.

SOPHIE, *ingénûment.*

L'inconnu m'épouvante.
Ici, mon existence est heureuse, est charmante,
Elle remplit mes vœux, est l'objet de mon choix;
Pressant le général contre son cœur.
Je n'en veux pas changer.

SURVILLE, *déconcerté.*

C'est un refus, je crois?...

SOPHIE, *baissant les yeux.*

Oui, monsieur.

SURVILLE.

Un refus!!!
Se regardant.
Je ne puis pas comprendre!...

BÉCLARD, *d'une voix caressante.*

Ajournement.

SURVILLE, *très vivement.*

Non pas, non pas!... Je sais entendre;
C'est un refus bien net...
Avec dignite.
Et, tout considéré,
Je suis fort satisfait de me voir éclairé.
S'avançant vers Sophie.
J'aime cette franchise, et jusqu'au fond de l'âme
J'en suis reconnaissant, pénétré...
A part, après deux révérences profondes.
Cette femme,
Qu'en mon aveuglement je préférais à tout,

Avec dédain.

N'est vraiment pas mon fait; elle n'a pas de goût!

Après avoir lorgné et salué respectueusement, il sort la tête haute.

SCÈNE IX

BÉCLARD, SOPHIE.

BÉCLARD, *riant.*

Encore un... d'immolé!!! tu poursuis ton système;
Pourtant quel est son tort?

SOPHIE, *d'un ton décidé.*

Il s'aime trop lui-même.
Faut-il que je vous parle avec sincérité?
Je déteste les beaux et leur fatuité.
Montrer leurs belles dents et leur belle crinière,
Est leur seule pensée et leur vertu première.
Chaque jour, chaque instant vient me le confirmer,

Regardant son parrain avec tendresse.

Les jeunes gens, monsieur, ne savent pas aimer.
Le cœur vide, l'esprit rempli de bagatelles,
Ils ne rêvent qu'habits, chevaux, modes nouvelles.
Pour cabinet d'étude ils ont pris leur boudoir,
Pour conseil leur tailleur, pour livre leur miroir;
Enfin, quand on est beau de figure et de pose,

Avec verve.

Il est clair qu'on n'a pas le temps d'être autre chose.

BÉCLARD, *riant.*

Joli portrait, ma foi!

A part.

Pour un cœur aussi pur,
Peut-être faudrait-il quelqu'un... d'un âge mûr?...

Haut et en élevant la voix.

J'ai reçu, concernant tes affaires de Londre,
Un important message, et je vais y répondre.
La procédure anglaise est lente au dernier point;
Mais j'ai de la vigueur! Je ne permettrai point
Que la succession soit longtemps en souffrance.
Adieu... Rappelle-toi qu'on vieillit vite en France.

Il la baise sur le front et sort.

SCÈNE X

SOPHIE, MADAME FAGET.

MADAME FAGET, *avec pétulance.*

Eh! que votre parrain dit vrai!!! Mariez-vous;

D'un ton sentimental.

Car, le premier des biens est d'avoir un époux.
Il me semble, et je puis vous le citer pour preuve,

Avec un gros soupir.

Que je n'existe pas depuis que je suis veuve!...
Ah! si vous m'en croyez, fuyez le célibat;
Être femme, être mère est un si doux état!

SOPHIE.

Soit; mais il faut m'offrir quelqu'un qui me convienne.

MADAME FAGET.

Parmi nos jeunes gens vous trouverez sans peine
Levant les yeux au ciel.
Celui que vous rêvez!... Ils sont tous engageants
Joyeux, bien élevés, polis.

SOPHIE, *vivement.*

Nos jeunes gens?
Où donc aperçois-tu des jeunes gens, ma chère?
Chacun d'eux n'est-il pas plus âgé que son père?
Tous sont, dès le berceau, des hommes importants,
Et, de nos jours, Faget, personne n'a vingt ans.
Point d'élan, point de feu! Déjà, te le dirai-je?
L'intérêt est leur Dieu sur les bancs du collège;
Et, lorsque pour maris ils vont se proposer,
C'est toujours une dot qu'ils veulent épouser.

MADAME FAGET, *mélancoliquement.*

Comme vous les traitez!... Moi, je n'ai point, Sophie,
Contre les jeunes gens la même antipathie.
Je les aime au contraire, et mon cœur les défend;
Avec un gros soupir.
Un mari n'est jamais trop jeune, mon enfant.

SOPHIE, *devenue rêveuse.*

Puis... il est un aveu que je puis bien te faire :
Ce que je vois ici, Faget, me rend sévère.

MADAME FAGET, *étonnée.*

Que voyez-vous?

SOPHIE, *avec feu.*

Quelqu'un, dont la douce bonté
Se couvre et s'embellit des traits de la gaîté;

Quelqu'un, qui n'est heureux que du bonheur des autres,
Qui met ses intérêts, ses vœux après les nôtres;
Quelqu'un que le malheur n'invoque pas en vain!!!...

MADAME FAGET.

Ce jeune homme parfait, quel est-il?

SOPHIE, *vivement.*

Mon parrain.

MADAME FAGET, *stupéfaite.*

Grand Dieu!... Mais ce parrain, à qui je rends hommage,
Avec une teinte d'ironie.
N'a-t-il pas soixante ans?

SOPHIE, *avec exaltation.*

Les vertus n'ont pas d'âge.

SCÈNE XI

SOPHIE, FAGET, BÉCLARD, *au fond du théâtre, un papier à la main.*

BÉCLARD, *haut.*

A part.

Veux-tu signer cet acte? On se tait!...

SOPHIE, *avec chaleur et sans le voir.*

Mon tuteur
N'a pas plus de trente ans pour l'esprit, pour le cœur.
Il a su réunir, par un doux assemblage,
La grâce d'un jeune homme et la raison d'un sage.
Érudit sans ennui, gai sans frivolité,
De chaque âge il a su prendre la qualité.

Tu n'imagines pas le respect qu'il m'inspire!
Pas un combat, durant les guerres de l'Empire,
Où son courage n'ait dignement figuré,
Et pas un bulletin qui ne l'ait célébré!

S'exaltant.

J'aime en lui le guerrier que vénère la France,
J'aime l'homme de bien qui soigna mon enfance;
Qui, me voyant si jeune et près de succomber,
Aux écueils de la vie a su me dérober.
Enfin, fière du nom qu'il aura dans l'histoire,

Avec ferveur.

J'aime ses cheveux blancs, ses vertus et sa gloire;
Et, si son cœur daignait répondre à tant d'amour,
Ce jour-là, je le sens, serait mon plus beau jour!!!...

Apercevant son parrain et poussant un cri.

Ah!...

Elle cache sa tête dans ses mains.

BECLARD, *à Faget, avec douceur et dignité.*

Sortez.

MADAME FAGET.

Dieu du ciel!

Elle sort.

SCÈNE XII

BECLARD, SOPHIE.

BECLARD, *avec bonté.*

Je sais votre pensée,
Et n'y crois pas encor... vous êtes insensée!

Lui prenant la main.
Consulte la raison; est-ce que par hasard
Tu voudrais devenir la femme d'un vieillard?
D'une telle union écoute le programme.
Quelquefois un vieillard émeut une jeune âme;
Des qualités de cœur, des faits d'armes brillants,
Avec modestie.
Un peu de gloire enfin couvre ses cheveux blancs.
On veut, on croit aimer, un doux nœud vous rassemble!
Mais dès qu'on a passé cinq ou six mois ensemble,
L'illusion fait place à la réalité.
Avec emphase. *Humblement.*
La gloire a disparu, le vieillard est resté.
Aussitôt, contre lui la campagne est ouverte,
Et dix mille rivaux ont conspiré sa perte.
Les jeunes et les vieux, les oisifs, les jaloux,
Tout l'univers poursuit un trop heureux époux.
Ah! d'avance, Sophie, une place est perdue,
Quand, si bien attaquée, elle est mal défendue;
Et le seul point douteux pour un public moqueur,
C'est le jour de la chute et le nom du vainqueur.
Admettons, cependant, car je crois aux miracles,
Qu'un couple adroit parvienne à forcer tant d'obstacles,
Que la femme, en dépit de cette hostilité,
Demeure respectable et l'époux respecté.
De ce zèle constant que rien ne peut abattre,
De cette vie entière employée à combattre,
Que résultera-t-il?... Gloire, sagesse, honneur,
Ils posséderont tout, excepté le bonheur.
Regardant Sophie.
Mais tu frémis! Des pleurs ont mouillé ta paupière!
D'une voix suppliante.
Ah! dis-moi que tes yeux s'ouvrent à la lumière.

SOPHIE, *écartant vivement ses mains de sa tête.*

Non! Puisque, malgré moi, j'ai parlé, cher tuteur,
Ce n'est point à ma bouche à renier mon cœur;
Et... Mais vous m'écoutez d'un air sombre et sévère;
Vous me blâmez!...

Avec décision.

Je sais ce qui me reste à faire.

Humblement.

Celle, dont l'imprudence appela cet affront,
N'a plus dorénavant qu'à se voiler le front,
Elle doit se hâter de fuir qui l'abandonne,

Douloureusement.

Et, n'étant pas à lui, ne doit être à personne.

BÉCLARD.

A part. *Haut.*

Pauvre enfant!... Modérez le trouble où je vous voi;

Avec douceur.

Ce n'est pas vous qu'ici je repousse, c'est moi;
C'est l'inégalité d'un pareil mariage.

SOPHIE, *naïvement.*

Quelle inégalité? Nous avons le même âge.

BÉCLARD, *surpris.*

Le même?...

SOPHIE, *l'interrompant.*

Oui, mon tuteur est jeune pour le sien;

Gaîment.

Et j'ai toujours été très vieille pour le mien.

BÉCLARD, *souriant de sa pétulance.*

Permets que de ton cœur ma raison se défie;

Gravement.

Permets que je résiste. A tout âge, Sophie,
On ne plaît, on ne doit y prétendre du moins,
Qu'à force de constance, et de temps, et de soins.
Ai-je l'espoir, hélas! moi vieux, moi barbe grise,
D'acquérir ta tendresse?

SOPHIE, *avec élan.*

Elle vous est acquise.

BÉCLARD.

A moi, grand Dieu?

SOPHIE, *résolûment.*

A part.

A vous... Il lutte, il se défend.

Avec émotion.

Je puis donc espérer!

BÉCLARD, *à part.*

Quelle adorable enfant.
Quelle candeur!...

Vivement.

Ma foi, puisqu'un hasard prospère
Vient m'offrir le bonheur...

Avec bonhomie.

Si je me laissais faire?
Quelle pensée! Ah! fi!...

Il devient rêveur.

SOPHIE.

Mais que vois-je? Ses yeux
Se détournent! Son front redevient soucieux!
C'est mon arrêt de mort, et je me suis méprise...

Elle fait un mouvement.

BÉCLARD, *vivement.*

Où vas-tu donc?

SOPHIE, *les yeux baissés.*

Je vais, désolée et soumise,
Retremper dans l'exil un cœur mal affermi.

Avec une tendresse passionnée.

Adieu, mon second père et mon premier ami.

Elle s'éloigne.

BÉCLARD, *exalté.*

Quel mot!... Mais que veut-on, grand Dieu, que je devienne
S'il me faut repousser sa tendresse et la mienne?...

SOPHIE, *revenant précipitamment sur ses pas.*

Sa tendresse? O surprise, ô bonheur inouï!

Avec ivresse.

Je me meurs, je succombe!

BÉCLARD, *avec effroi.*

Est-ce que j'ai dit *oui?*

SOPHIE, *toujours animée.*

Je l'ai compris ainsi; mon âme tout entière
A recueilli ce mot qu'implorait ma prière!

BÉCLARD, *consterné.*

Malheureux! Ai-je pu m'oublier à ce point?

SOPHIE, *joignant les mains.*

Cet aveu si touchant, ne le retirez point;
J'embrasse vos genoux.

BÉCLARD, *arrêtant son mouvement.*

Soit... Mais je veux y mettre

Avec fermeté.

Une condition, et tu vas la connaître.

Il faut que, procédant avec maturité,
Nous ajournions d'un an cette félicité.

SOPHIE, *consternée.*

D'un an?... Je le veux bien.

Joignant de nouveau les mains.

Mais pitié pour Sophie!
Son sort est dans vos mains; elle vous le confie.

BÉCLARD, *à part, avec attendrissement.*

Quand j'atteignais déjà mon arrière-saison,
Le bonheur tout à coup visite ma maison;
Qu'il soit le bien-venu! Recevons sans ivresse
Finement.
Cet hôte un peu tardif, qui s'est trompé d'adresse.

MADAME FAGET, *annonçant.*

Monsieur Julien.

SOPHIE, *étonnée.*

Julien!

BÉCLARD, *avec affection.*

Oui, le répétiteur
Qu'on propose, Sophie, au choix de ton tuteur.

Faget sort.

SCÈNE XIII

SOPHIE, BÉCLARD, JULIEN.

SOPHIE, *à part.*

Julien!!!

BÉCLARD, *bas à Sophie.*

Pourquoi ce cri?

JULIEN, *à part.*

Je suis tremblant d'avance...
C'est elle!!!...

BÉCLARD, *gaîment, en remarquant leur embarras.*

Malepeste! une reconnaissance?
Mais où donc as-tu vu monsieur?

SOPHIE, *d'un ton dégagé.*

En pension.

BÉCLARD, *riant.*

Parbleu! cela mérite une explication.
Contrefaisant Sophie.
En pension?

SOPHIE, *embarrassée.*

Sans doute.

BÉCLARD, *gaîment.*

Entendons-nous, de grâce;
Vous étiez donc tous deux camarades de classe?

SOPHIE, *avec un peu d'humeur.*

Moi, général? Le trait que vous me décochez...

BÉCLARD, *souriant.*

Est bien doux... Le lien qui vous a rapprochés,
Quel est-il, dites-moi?

SOPHIE, *appuyant sur les mots.*

Madame de Saint-Brice
La tante de monsieur, fut mon institutrice.

BÉCLARD, *enchanté.*

Que ne t'expliquais-tu? La tante, c'est charmant!
Mais apprends qu'il n'est pas le neveu seulement
De quelqu'un, dont la mort t'a coûté bien des larmes.

Avec émotion et d'une voix élevée.

Il est le fils encor d'un vieux compagnon d'armes,
D'un frère, d'un sauveur!!!...

Se tournant vers le jeune homme.

Bon Julien, il suffit,
Et je n'hésite plus. Le choix dont il s'agit,
Dépendait jusqu'ici de ma pupille seule.
Ce matin, je n'osais dire oui pour ma filleule...

SOPHIE, *l'interrompant avec gaîté.*

Et vous allez dire oui pour votre femme.

JULIEN, *consterné et à part.*

O Dieu!
Sa femme!

BÉCLARD, *avec bonté, à Julien.*

Convenons et du jour et du lieu.

SOPHIE, *bas au général, d'une voix suppliante.*

Mais pensez-vous utile à présent?...

BÉCLARD, *avec fermeté.*

Ma Sophie,
Je ne souffrirai pas que ton cœur sacrifie
Le moindre de tes goûts.

A Julien.

Vous serez attendu
Lundi prochain.

JULIEN, *à part, l'œil égaré.*

Sa femme!...

BÉCLARD, *lui frappant doucement sur l'épaule.*

Avez-vous entendu?

JULIEN, *tressaillant sous la main de Béclard.*

Mon général... je suis... extrêmement sensible...

A part.

Sa femme, juste ciel! Sa femme? Est-il possible?

Il sort en saluant avec désordre.

SCÈNE XIV

BÉCLARD, SOPHIE.

BÉCLARD, *regardant Julien sortir.*

Qui peut troubler ainsi ce jeune homme?

SOPHIE.

En effet,
Je me demande aussi...

BÉCLARD, *avec émotion.*

J'éclaircirai le fait...

A Sophie.

Mais traitons un sujet qui me plaît davantage;
Parlons de toi, de moi.

SOPHIE, *vivement.*

De notre mariage,
N'est-ce pas?

BÉCLARD.

Volontiers.

Gravement et en élevant l'index.

Tu n'as pas oublié
Notre clause?

SOPHIE, *d'un petit air boudeur.*

J'y suis, malgré moi, de moitié.

BÉCLARD, *avec feu.*

Eh bien! livrons-nous donc au plaisir des voyages.

SOPHIE, *avec enthousiasme.*

Oui, nous aborderons les classiques rivages;
Nous irons parcourir, pendant dix mois entiers,
L'Italie et ses champs, la Suisse et ses glaciers!...

BÉCLARD.

Et pour mieux terminer cet exil volontaire,
Nous passerons aussi deux mois en Angleterre,
Toi, pour y recueillir un héritage, et moi
Appuyant sur les mots.
Pour y réaliser un plan que je conçoi.

SCÈNE XV

SOPHIE, BÉCLARD, MADAME FAGET.

SOPHIE.

Quel plan?

BÉCLARD, *souriant.*

C'est mon secret.

MADAME FAGET, *au général.*

L'étranger qui vous quitte
M'a remis ce billet, puis il a pris la fuite.

BÉCLARD, *lisant.*

« Général, quand déjà je rêvais le bonheur,
« Un incident, qui rompt ma plus chère espérance,
« Incident de famille, accablant pour mon cœur,
« M'oblige à m'enrôler, et je quitte la France...

Avec surprise.

L'incident de famille est curieux, ma foi;
C'est donc un incident qui s'est passé chez moi?

SOPHIE, *à part.*

Je devine!

BÉCLARD, *ému.*

Soldat!... Ah! je serai son père;
Je veillerai sur lui.

A Sophie gaîment.

Mais ton cours littéraire
Me semble compromis?

SOPHIE, *avec joie.*

Tant mieux, en vérité!
Ce cours ne serait plus d'aucune utilité.
De vous je veux apprendre à parler comme à vivre.

Tendrement.

Et c'est vous désormais qui serez mon seul livre!...

BÉCLARD, *lui prenant la main.*

Autre condition, si je suis ton mari;
Nous passerons six mois par an dans le Berry.

SOPHIE, *souriant.*

Six mois? C'est peu!... Je veux habiter votre terre

D'une voix qu'elle s'efforce de rendre énergique.

Pour toujours.

BÉCLARD, *contrefaisant la douce voix de sa filleule.*

Pour toujours?

SOPHIE.

Oh! j'ai du caractère!

BÉCLARD, *d'un ton badin.*

Toujours, c'est bien longtemps!...

SOPHIE.

Non, parrain adoré;
C'est là que je veux vivre, et là que je mourrai.

BÉCLARD, *avec chaleur.*

Partons! Que les fermiers de mon petit domaine
Puissent voir, admirer leur jeune châtelaine;
Que ces bons villageois soient fiers de tant d'honneur,
Et que chacun devienne heureux de mon bonheur!...

Ils sortent.

SCÈNE XVI

MADAME FAGET, *avec humeur.*

Etrange mariage, épouser son grand'père!...
Se calmant.
Mais rien n'est terminé! La raison peut défaire
Ce qu'a fait le caprice; espérons. Si pourtant
Tristement.
Dans ce choix singulier persistait cette enfant,

Si vingt ans demeuraient amoureux de soixante...

Prenant un air dégagé.

Eh bien! je me dirais d'une âme plus contente :
Ceci n'est point un jeu, c'est un arrêt du sort;

D'un ton sentimental.

L'amour a triomphé, l'amour n'a jamais tort.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME FAGET, *entrant d'un air effaré.*

Mariés! Mariés! Mon Dieu, l'étrange chose!
Aussi, de toutes parts, on en rit, on en glose.

Imitant le babil des commères.

« Quelle faute!... Comment cela finira-t-il?...
« Pour l'une quel chagrin!... Pour l'autre quel péril!...
C'est là ce que partout pensent les bonnes âmes;
Eh! bien, je ne suis pas de l'avis de ces dames!

Gaîment.

Car enfin, il vaut mieux, du moins tel est mon goût,
Que l'on soit mariée un peu... que pas du tout.

SCÈNE II

MADAME FAGET, SOPHIE, BÉCLARD. *Ce dernier est vêtu à la moderne; cheveux noirs, frac élégant, et bottes. Madame Faget se tient à l'écart.*

SOPHIE, *amenant le général par la main, et l'examinant de la tête aux pieds.*

Si vous saviez combien j'aime cette coiffure!
Vos cheveux allaient mal avec votre figure;
Ils vous vieillissaient trop. Vous aviez l'air ainsi
Avec une petite moue.
D'être de l'autre siècle!

BÉCLARD, *gaîment.*

Eh! mais, j'en suis aussi.

SOPHIE, *lui mettant vivement la main sur la bouche. Tendrement.*

Chut!... vous avez trente ans.

BÉCLARD, *avec bonhomie.*

Laissons cela, pour cause!...
Affectueusement.
Ton amitié pour moi voit beaucoup trop en rose.

MADAME FAGET, *à part, dans un coin.*

Tous les propos qu'on tient sont propos saugrenus;
D'un ton sentimental.
Il aime, il est aimé, que demander de plus?
Elle sort.

SCÈNE III

BÉCLARD, SOPHIE.

SOPHIE, *tirant de son sein une miniature qu'elle baise.*

Une seconde fois que je vous remercie
Du portrait si touchant...

BÉCLARD.

Pouvais-je moins, Sophie?
C'est ta fête aujourd'hui.

SOPHIE.

Depuis que je vous voi,
Tous les jours, cher Béclard, sont des fêtes pour moi.
Elle lui tend la main qu'il baise avec ardeur.
Vous hésitiez pourtant! C'est seulement à Londre
Que votre âme à la mienne a bien voulu répondre.
C'est là que mes aveux ardents, multipliés...

BÉCLARD, *appuyant sur les mots.*

Oui, c'est là que nos bans ont été publiés.

SOPHIE, *avec feu.*

De ce jour seulement je veux dater ma vie.

BÉCLARD, *très ému.*

Ah! tu portes la joie en mon âme ravie!...
Gravement.
Tu parlais de costume, amie, explique-moi
Un brusque changement qui s'est produit en toi.

Avec une douce moquerie.

Je t'ai vue à genoux, toi qui ne sais pas feindre,
Devant mes cheveux blancs... et tu les as fait teindre!
Mes habits à l'antique avaient charmé tes yeux;
Tu viens de m'en donner...

Se regardant.

Qui sont beaucoup moins vieux.
D'autre part, tu voulais te fixer dans ma terre;

La contrefaisant.

J'y mourrai, disais-tu, *moi, j'ai du caractère.*

Gaîment.

Malgré ton caractère et malgré ton amour,
Cinq ou six jours après nous étions de retour...

SOPHIE, *avec pétulance.*

Eh! bien, avez-vous pris un nouveau secrétaire?

BÉCLARD, *avec douceur.*

Mais que t'a fait l'ancien?

SOPHIE, *d'un ton espiègle.*

L'ancien et la grammaire
Sont un peu trop brouillés.

BÉCLARD, *d'une voix suppliante.*

Il n'a, ce bon vieillard,
Qu'à signer des reçus et des lettres de part;
Pourquoi donc l'empêcher d'y mettre son paraphe?

SOPHIE, *étourdiment.*

Je ne puis pas souffrir les fautes d'orthographe.

Avec bonté.

Au surplus, soyez sûr que je lui veux du bien;
Qu'il reste à la maison, mais qu'il n'y fasse rien.

BÉCLARD.

Le remplacer absent, c'est de la barbarie.

SCÈNE IV

SOPHIE, BÉCLARD, MADAME FAGET
et un peu après LAMBERT.

MADAME FAGET, *essoufflée.*

Le voilà! Le voilà!...

BÉCLARD.

Mais qui donc, je vous prie?

MADAME FAGET.

Lambert.

LAMBERT, *accourant, un crêpe au bras.*

Oui, oui, c'est moi.

BÉCLARD, *s'élançant vers lui.*

D'abord, embrassons-nous;
Tu me manquais!

LAMBERT, *très ému.*

Et moi, j'avais besoin de vous.

Ils s'embrassent.

BÉCLARD, *à Sophie, avec sensibilité.*

C'est qu'il m'accompagnait, ma chère, en Allemagne!

LAMBERT, *avec fierté.*

En Prusse!

BÉCLARD.

En Italie!

LAMBERT, *d'une voix forte.*

En Pologne!

BÉCLARD.

En Espagne!

LAMBERT, *avec fierté et sensibilité.*

Serviteur, secrétaire, ami de tous les jours.

BÉCLARD, *gaîment.*

Un peu bourru parfois, mais fidèle toujours!...

A Sophie avec douceur.

Mon enfant, ces détails te feront mieux comprendre
Ce qu'est Lambert pour moi.

SOPHIE, *avec le plus charmant sourire.*

Suis-je encore à l'apprendre?
Je sais tout ce qu'il vaut, et, dans votre amitié,
Général, croyez bien que je suis de moitié...

Elle sort avec sa gouvernante.

LAMBERT, *élevant la voix.*

Je vous rejoins, Faget; j'ai beaucoup à vous dire.

SCÈNE V

BÉCLARD, LAMBERT.

LAMBERT, *d'une voix forte, et après avoir examiné son chef de la tête aux pieds.*

Ah! ça, nous sommes seuls; qu'enfin je vous admire.

Gaillardement.

Je ne vous vis jamais si coquet jusqu'ici;
Votre habit est moderne... et vos cheveux aussi.
Rien n'égale l'éclat que je vous vois répandre.

BÉCLARD, *avec bonhomie.*

Que veux-tu? C'est ma femme; elle m'a fait reprendre
De l'activité.

LAMBERT, *affectant la surprise.*

Bah!

BÉCLARD, *avec naïveté.*

Oui, ma femme prétend...
Que je suis toujours jeune et toujours bien portant.
Monsieur le Maréchal, bon juge dans l'espèce,
Me croit également quelque peu de jeunesse,
Puisque, par un bienfait dont je sens tout le prix,
Il vient de me nommer Gouverneur de Paris.

LAMBERT, *d'un ton respectueusement ironique.*

Aurais-je fait erreur? Il m'a semblé comprendre
Que vous disiez : ma femme?

BÉCLARD.

Et c'est fort bien entendre.

LAMBERT, *reculant.*

Vous avez une femme?

BÉCLARD.

Oui.

LAMBERT.

Parlons franchement;
Vous êtes marié, là, sérieusement?

BÉCLARD, *avec dignité.*

Oui.

LAMBERT.

Comment, je vous quitte une fois dans ma vie,
Et vous en profitez... pour faire une folie,
Pour?...

BÉCLARD, *sévèrement.*

Mons Lambert!!!...

LAMBERT, *avec humilité.*

Pardon, je suis peu circonspect;
Rapidement.
L'amitié m'avait fait oublier le respect.

BÉCLARD, *se calmant.*

Le respect de retour fait pardonner l'offense.
Il tend la main à Lambert, qui la baise respectueusement.

LAMBERT, *après avoir essuyé une larme.*

Ah! ça, parlons raison.
D'une voix forte et après avoir regardé s'ils sont seuls.
Par quelle extravagance,
Avez-vous pu former un semblable lien?
Un homme de votre âge, une femme du sien!

BÉCLARD.

Le principe est pour toi, je dois le reconnaître;
Avec aplomb.
Mais j'ai pour moi le fait.

LAMBERT.

Hélas! mon pauvre maître!
Possesseur... un peu tard, d'un si charmant gibier,
On a pour ennemi l'univers tout entier.

Et vous le savez bien; car, dans des cas semblables,
Malicieusement.
Vous fûtes sans pitié pour de moins grands coupables!

BÉCLARD.

Passons, passons.
Avec dignité.
Je fais exception.

LAMBERT, *reculant.*

Vous?

BÉCLARD.

Moi!!!

LAMBERT.

Vous m'étonnez beaucoup; exception en quoi?

BÉCLARD, *gravement.*

Tu sais qu'en pareil cas, l'homme mûr d'ordinaire
Est le provocateur!... Ici, tout le contraire.
C'est cette chère enfant, qui, dans sa pureté,
S'est mise à m'adorer un jour.

LAMBERT, *gaîment.*

En vérité?

BÉCLARD.

J'eus, dans la circonstance, une fermeté rare;
Je fus sourd quelque temps, je fus même barbare!
Mais ma foi, je me suis attendri, lorsqu'enfin
Je l'ai vue, à genoux, me demander ma main.

LAMBERT, *avec ironie.*

A genoux?

BÉCLARD, *avec aplomb.*

A genoux.

LAMBERT.

Dites-moi, je vous prie,
Gaillardement.
Elle n'y resta pas bien longtemps, je parie?

BÉCLARD, *avec amour-propre.*

Hé! hé!

LAMBERT.

J'en étais sûr!
Éclats de rires des deux parts.
C'est que, dans vos beaux jours,
Vous étiez tacticien!

BÉCLARD, *gaîment.*

Et je le suis toujours!...
Bien qu'aimé tendrement, je sais quelle est ma tâche,
Finement.
Et, pour mieux assurer mon bonheur, je le cache.
Je conserve son cœur par un double moyen :
Avec aplomb.
Je surveille beaucoup et je me porte bien...
Jamais je ne reçois les gens... sans les connaître;
Impitoyablement je refuse d'admettre
Quiconque peut charmer ou l'oreille ou les yeux :
Baissant la voix.
Ici, je suis toujours ce qu'on trouve de mieux.
Avec satisfaction.
Qu'en dis-tu?

LAMBERT, *froidement.*

Vous suivez une excellente ligne,
Et je vais, en deux mots, résumer la consigne :
Pour pénétrer chez vous, lorsque l'on n'est pas vieux,

Avec gaîté.

Il faut qu'on soit au moins bossu, borgne ou boiteux...

Vivement.

Mais afin d'échapper aux chances ennemies,

Finement.

Surveillez-vous aussi... les intimes amies?

BECLARD.

Les intimes?...

LAMBERT, *appuyant sur les mots.*

C'est là qu'est le danger pour vous;
Elles ont mis à mal tant de pauvres époux!...
Ce qu'un fat, ce qu'un beau n'a pu faire, une femme

Malicieusement.

L'opère... en vous blessant d'une simple épigramme.

Gravement.

D'être estimé chez lui l'homme a toujours besoin,
Et, dès qu'il ne l'est plus, le péril n'est pas loin.
A peine, général, ce cœur qui fut le vôtre,
Est-il fermé pour vous, qu'il s'ouvre pour un autre.

BECLARD, *avec humeur.*

Quel diantre d'avenir viens-tu m'annoncer là?

LAMBERT.

Moi, je n'annonce pas; je crains!

BECLARD.

Laissons cela...

D'un air caressant.

Afin d'apprivoiser ta rudesse sauvage,
Il me vient dans la tête un plan de mariage!...

LAMBERT, *étonné.*

Pour moi?

BÉCLARD, *d'un ton ferme.*

Pour toi.

LAMBERT, *accourant, le sourire sur les lèvres.*

Vraiment? Avec qui, s'il vous plaît?

BÉCLARD.

Avec Lucie.

LAMBERT, *reculant.*

Avec la nièce de Faget?

BÉCLARD.

Sans doute.

LAMBERT, *remuant la tête.*

Elle est bien jeune!

BÉCLARD.

Elle est si raisonnable!

Avec rondeur.

Essaye du bonheur, imite-moi, que diable!
Elle a des yeux charmants, un teint délicieux;
Et sa dot, je m'en charge, égalera ses yeux.

LAMBERT, *résolûment.*

Vous allez me trouver peut-être bien sévère;
Transigeons... je serai le mari de la mère.

BÉCLARD.

Fi donc! La mère est laide, et ses traits rebutants.

LAMBERT, *d'une voix caressante.*

Elle est laide, c'est vrai; mais elle a cinquante ans...
Au surplus, brisons là, parlons de vous, mon maître.

Avec affection.

Vous êtes donc heureux?

BÉCLARD, *avec feu.*

Autant qu'on le peut être.

S'attendrissant.

Sophie aimable, douce et bonne sans effort,
N'a que des qualités.

LAMBERT, *finement.*

Pas de tort?

BÉCLARD, *avec fermeté.*

Pas de tort.

LAMBERT, *souriant.*

Elle ne tient donc pas à la nature humaine?

BÉCLARD.

Elle y tient par un point, qui me fait de la peine;
C'est son activité. Je suis fort, je suis gai;

Touchant ses jambes.

Mais par moments, le soir, je me sens fatigué.

LAMBERT, *gaiment.*

Si ce n'est que le soir!...

Se retournant et écoutant.

On m'appelle, on me gronde!
Je vous quitte, et je cours embrasser tout le monde...

Apercevant Sophie.

Madame!...

Il sort.

SCÈNE VI

SOPHIE, BÉCLARD.

SOPHIE, *avec pétulance.*

Êtes-vous prêt maintenant, général?

BÉCLARD, *surpris.*

Prêt?...

SOPHIE, *d'un ton décidé.*

Vous le savez bien, nous montons à cheval.

BÉCLARD.

Avec effroi. *D'une voix suppliante.*

Ah! diantre!... Remettons, de grâce, la partie.

SOPHIE, *d'un petit air mutin.*

Non, dans une heure au plus je veux être partie.

BÉCLARD, *s'efforçant de paraître joyeux.*

Tu le veux? Eh! bien, soit.

La regardant affectueusement.

J'admire, en vérité,
Et ma petite femme, et sa vivacité.
Toujours elle rit, chante, et bondit, et galope!

SOPHIE, *avec feu.*

Tout cela fait du bien, tout cela développe;
Essayez-en, monsieur, vous en serez frappé.

BÉCLARD, *baissant la tête.*

Eh!... je ne suis déjà que trop développé.

Amicalement.

Presque toujours mon cœur auprès de toi l'oublie...

Avec effort.

Mais mes jambes... m'en font souvenir, ma Sophie.

MADAME FAGET, *annonçant.*

De la part du major.

BÉCLARD, *étonné.*

Qu'est-ce?

MADAME FAGET.

Un jeune officier;

De venir, ce matin, vous l'avez fait prier.

BECLARD, *de plus en plus surpris.*

J'ignore...

SOPHIE, *vivement.*

Ah!... c'est à moi d'expliquer ce mystère...

Il se tourne vers sa filleule, qui s'embarrasse.

Il s'agit...

BÉCLARD.

Il s'agit?

SOPHIE.

D'un nouveau secrétaire.

BÉCLARD, *à part.*

Pauvre Lambert!

MADAME FAGET, *rentrant dans la coulisse et revenant annoncer.*

Monsieur Julien.

BÉCLARD, *à sa filleule.*

Quoi! de retour?

Et tu me le cachais, Sophie? Un tel détour...

SOPHIE, *avec humeur.*

Moi? Je ne savais rien.

SCÈNE VII

JULIEN, BECLARD, SOPHIE.

BÉCLARD, *à Julien.*

Comment, les épaulettes?

La croix?... Ce sont des pas de géant que vous faites!...
A Sophie.
La croix, si jeune encor!

SOPHIE, *à part, avec intérêt.*

Qu'il est changé, grand Dieu!

BÉCLARD.

Vous avez eu, Julien, le baptême de feu.

JULIEN, *avec modestie.*

Une action fort simple, et dont le bruit m'étonne,
M'a servi quelque peu...
Gravement.
Mais, au fond, je soupçonne
Qu'un bras puissant, qu'un bras qui cache ses bienfaits,
Respectueusement.
M'a servi beaucoup plus.

BÉCLARD, *sèchement.*

Ne voyons que les faits.

JULIEN, *à part, avec douleur, en regardant Sophie, dont les yeux l'évitent.*

Quel froid dédain!

BÉCLARD, *à Julien, avec aménité.*

Souffrez que je vous félicite
Du courage éclatant...

JULIEN, *froidement.*

Courage sans mérite!
Mon existence était sans but, sans avenir;
Avec désespoir.
Je fis tout pour la perdre, et n'y pus parvenir.
Il cherche un regard de Sophie.

BECLARD.

Pauvre, pauvre Julien!

Avec tendresse.

Vous n'avez plus de mère;
Je le sais, je prends part à votre peine amère.
Mais la vie est possible encor...

Lui tendant la main.

Je veux tâcher,
A force de bons soins, de vous y rattacher.

Regardant Sophie, en souriant.

J'ai besoin justement d'un second secrétaire,
Soyez-le.

JULIEN, *avec empressement.*

Volontiers.

SOPHIE, *bas à Béclard, avec effroi.*

O ciel, qu'allez-vous faire?

BÉCLARD, *bas et étonné.*

T'obéir.

SOPHIE, *visiblement contrariée.*

M'obéir?

BÉCLARD, *toujours bas.*

Quel caprice est le tien?

Avec une teinte d'ironie.

Tu quittes ton avis, sitôt qu'il est le mien.
Je ne céderai point à ton humeur légère.

Avec douceur.

D'ailleurs, j'aime beaucoup ce jeune homme, ma chère.

A Julien.

Dans notre intérieur vous pourrez habiter.

Sophie fait un mouvement.

JULIEN, *vivement.*

Dans votre intérieur?...

Froidement.

Je ne puis accepter.

BÉCLARD, *haut.*

Vous?...

A part, avec la plus grande surprise.

Pour le coup, le sort y met de la malice;
Le protégé dit non comme la protectrice!...

Haut.

Mais le motif?

JULIEN, *embarrassé.*

Monsieur...

BÉCLARD, *comme frappé d'un trait de lumière.*

Je vois votre embarras!!!...

Avec bonté.

A votre indépendance on n'attentera pas.
Allez, rentrez, sortez librement; je veux être
Votre ami, votre chef, et jamais votre maître.

Gaîment.

Ça, qu'avez-vous à dire à présent?

JULIEN, *après avoir hésité.*

Eh! bien, oui.

A part.

Où serait le danger? J'aurai deux points d'appui,
Qui m'aideront à vaincre une funeste flamme :

Avec un soupir.

Les bontés du mari, les dédains de la femme.

BÉCLARD, *à Julien.*

Jeune homme, je vous suis; allez m'attendre là.

Il lui montre son cabinet.

SCÈNE VIII

BECLARD, SOPHIE.

BÉCLARD, *avec satisfaction.*

Mon choix te plaît-il?

SOPHIE, *sèchement.*

Non.

BÉCLARD.

Comment, non? Qu'est cela?

SOPHIE.

Non, vous dis-je.

BÉCLARD.

Oh! parbleu, je te trouve sévère;
Gaîment.
Celui-là sait pourtant l'orthographe, ma chère!
Avec intérêt.
Est-ce que par hasard il t'a manqué, dis-moi?

SOPHIE, *avec empressement.*

Ce jeune homme? Jamais.

BÉCLARD, *avec un peu d'impatience.*

Alors, explique-toi,
Sophie, et sans retard dissipe ce nuage.
Quels sont ses torts, voyons?

SOPHIE, *embarrassée.*

Ses torts?...

BÉCLARD, *l'observant.*

Oui.

SOPHIE.

Son visage...

Résolûment.

Ne me plaît pas du tout.

BÉCLARD, *avec une douce ironie.*

Son visage, vraiment,
Est-il donc obligé d'avoir ton agrément?
Je l'en dispense, moi.

SOPHIE, *piquée.*

Mais plus je le regarde,
Moins son air me convient!

BÉCLARD, *très froidement.*

En ce cas, je le garde...

Avec aménité, en la voyant faire la moue.

Mon but n'est pas d'ailleurs de te blesser, mais bien
D'acquitter une dette envers ce bon Julien.

SCÈNE IX

SOPHIE, BÉCLARD, ADÈLE *dans la coulisse.*

ADÈLE, *de la coulisse avec pétulance.*

Laissez-moi, laissez-moi, car je veux la surprendre.

SOPHIE, *se retournant.*

Adèle!... A ce bonheur j'étais loin de m'attendre!

ADÈLE, *entrant comme un ouragan et embrassant Sophie.*

J'habite ici! Je suis au premier! Ce matin,
Je t'ai vue à travers la grille du jardin...
Embrassons-nous encor...

SOPHIE.

Nos compagnes, Adèle,
En sais-tu quelque chose?

ADÈLE.

Oui.

SOPHIE, *avec intérêt.*

Que devient Estelle?

ADÈLE, *avec volubilité.*

Dans les droits réunis elle occupe un emploi.

SOPHIE.

Et Cécile?

ADÈLE, *avec la même volubilité.*

Cécile est Procureur du roi,
Herminie est consul, Victorine notaire,
Et la petite Laure intendant militaire...
Voilà, chère, les faits les plus intéressants,
Survenus parmi nous depuis deux ou trois ans.
Mais qu'est-ce que m'a dit hier la Présidente?
Regardant le général.
Que tu t'es mariée enfin?

SOPHIE, *prenant la main de Béclard.*

Je te présente
L'homme le plus parfait, l'être le plus chéri,
Le général Béclard.
Salutations profondes des deux parts.

ADÈLE, *bas, avec vivacité.*

Quoi! c'est ça, ton mari?

BÉCLARD, *aux deux amies.*

Livrez-vous à votre aise aux souvenirs d'enfance;
Gaîment.
Le cœur est babillard, je vous laisse en présence.
A Sophie.
Il me faut installer ce jeune homme chez moi;
Tendrement.
Mais le reste du jour, je serai tout à toi.
Il lui baise la main et sort.

SCÈNE X

ADÈLE, SOPHIE.

SOPHIE, *avec amour-propre.*

Tu l'as vu maintenant, tu lui rends donc justice?
Il a mille vertus, Adèle, et pas un vice.
De la gloire, un bon cœur, un esprit gracieux;
Avec effusion.
Comment le trouves-tu?

ADÈLE, *avec volubilité.*

Je n'aime pas les vieux.

SOPHIE, *mécontente.*

Les vieux? Crois-tu qu'Henri soit un octogénaire?

ADÈLE, *vivement.*

Non!... Mais il oublia d'épouser ta grand'mère.
Je sais de chaque chose et le faible et le fort;
Eh! bien, un vieux mari, ma chère, c'est la mort.

SOPHIE, *extrêmement piquée.*

Adèle, le propos que ta bouche hasarde,
Est étrange, est blessant.

ADÈLE, *désolée et lui tendant la main.*

Blessant? N'y prends pas garde.
Car, un propos, chez moi, n'est jamais calculé;
Avec pétulance.
Je réfléchis toujours après avoir parlé...
Lorsque je réfléchis!... son âge?

SOPHIE, *avec mépris.*

Eh! que fait l'âge?
D'un ton exalté.
La gloire est tout pour moi.

ADÈLE, *vivement.*

De la gloire en ménage?
Merci...
Poussant un gros soupir.
Que de mérite, ah! j'en sens tout le prix,
Pour rester sans reproche avec de tels maris!
Quand ils sont jeunes, gais, qu'ils ont figure humaine...
Gaillardement.
A les aimer déjà l'on a bien de la peine!
Avec curiosité.
Mais comment parvint-il à s'emparer de toi?
A l'aide de grands biens?

SOPHIE, *froidement.*

Il en a moins que moi.

ADÈLE, *toujours étourdiment.*

C'est singulier!... Alors, tu voulais, j'imagine,
Dominer ton mari?

SOPHIE, *froidement.*

C'est lui qui me domine.

ADÈLE, *stupéfaite.*

Ton mari?

SOPHIE.

Mon mari.

ADÈLE, *avec volubilité et gaîté.*

Contraste curieux!
Quand je commande au jeune, elle obéit au vieux...
Cérémonieusement.
Mais, s'il en est ainsi, tu m'apprendras toi-même
Ce qui t'a décidée à le choisir?

SOPHIE, *tendrement.*

Je l'aime.

ADÈLE.

En voici du nouveau!

SOPHIE, *avec une douce moquerie.*

Tu te railles fort bien
Du mari que j'ai pris; parlons un peu du tien.
Gravement.
C'est un homme, à coup sûr, bien extraordinaire,
Un homme remarquable, éminent?

ADÈLE, *vivement.*

Au contraire.

Oscar de grands talents n'est pas favorisé,
Et je le savais bien, lorsque je l'épousai.

SOPHIE, *cérémonieusement.*

Mais, s'il en est ainsi, tu m'apprendras toi-même
Ce qui t'a décidée à le chosir?

ADÈLE, *gaîment.*

Je l'aime.

SOPHIE, *étonnée.*

Et pourquoi l'aimes-tu?

ADÈLE, *naïvement.*

Même âge, même goût,
Et le plus doux accord de sentiments sur tout.
Lorsque ma bouche exprime un vœu, rien ne lui coûte.
Avec volubilité.
Que je veuille sortir, il n'a jamais la goutte;
Si j'éprouve un chagrin, il en est attristé,
Et dès que je veux rire, il a de la gaîté.

SOPHIE, *avec intérêt.*

Et pas un incident ne trouble ton ménage?

ADÈLE.

Si fait; parfois peut-être il s'élève un nuage.
Oscar est vif, il est pétulant et brouillon.
Baissant un peu la voix et s'attendrissant.
Mais, ma chère, il est jeune, il a souvent du bon!...
On pardonne beaucoup aux gens de cette espèce.
D'un ton grave.
Je ne t'ai pas tout dit, Sophie; à ma tendresse
Des droits bien plus touchants, plus vrais lui sont acquis.

SOPHIE, *vivement.*

Et quels sont-ils?

ADÈLE, *avec effusion.*

Il est le père de mon fils!...

Gaîment et rapidement.

Je suis mère déjà d'un enfant que j'adore;
Et toi, qui les aimais, en as-tu?

SOPHIE, *les yeux baissés.*

Pas encore.

ADÈLE, *avec pétulance.*

Mais dépêche-toi donc, ma chère, il en est temps.

Posant la main sur son cœur.

On n'est pas marié, quand on n'a pas d'enfants.

Sophie devient rêveuse.

Une autre qualité, c'est sa douceur parfaite.

Reprenant son débit rapide.

Il en a tant et tant, que cela m'inquiète;
Il faut, soir et matin, que l'on guide ses pas;
Quand je suis là, c'est bien, mais quand je n'y suis pas!...
Mon Dieu, que gouverner est chose difficile,
Même sans Députés!...

SOPHIE, *avec douceur.*

J'y serais inhabile,
Et j'ai pris le parti d'obéir.

ADÈLE, *indignée.*

D'obéir?...

SOPHIE.

C'est mon devoir de femme, et je sais le remplir.

ADÈLE.

Obéir! obéir! ah! fi, quelle bassesse!

La tête haute.

Le rôle de la femme est d'être la maîtresse;
Et c'est surtout le tien!

Bas et amicalement.

Songe à l'âge qu'il a;
Tu peux bien te donner cette indemnité-là!

SOPHIE, *mécontente.*

Cesse de badiner... Je vais t'ouvrir mon âme;

Avec gravité.

Dégrader le mari, c'est dégrader la femme.

ADÈLE, *gravement aussi.*

Sans doute.

SOPHIE, *avec feu.*

Lorsqu'au sien on ose demander
D'avoir le nom de chef sans jamais commander,
On est donc avili?

ADÈLE, *avec un mélange de finesse et de douceur.*

Que ton erreur est grande!
Personne, même Oscar, ne sait que je commande.

SOPHIE, *stupéfiée.*

Même Oscar?

ADÈLE.

Même Oscar.

SOPHIE.

Je ne te comprends pas!

UN VALET, *annonçant.*

Le Comte de Surville.

ADÈLE, *avec aplomb.*

Écoute, et tu verras.

SCÈNE XI

ADÈLE, SOPHIE, SURVILLE *au fond du théâtre.*

SOPHIE, *à part, et avec étonnement.*

L'apercevant.

Surville!... Ah!...

SURVILLE, *à part, son lorgnon à la main.*

Je vais donc revoir la beauté fière,

Avec humeur.

Qui me congédia de si leste manière!

Il s'avance, salue Sophie avec respect et prend la main de sa femme.

SOPHIE, *bas à son amie.*

Dis-moi, qu'a-t-il donc fait de sa fatuité?

ADÈLE, *bas et gaîment.*

Le bonheur l'a guéri de cette infirmité.

SOPHIE, *bas.*

Le bonheur?...

ADÈLE, *bas.*

Le bonheur, docteur plein de mérite.

SOPHIE, *à part, en voyant le lorgnon de Surville braqué sur elle.*

L'a-t-il guéri?

SURVILLE, *s'avançant vers Sophie avec aménité.*

Souffrez que je vous félicite...

SOPHIE, *étonnée.*

Et de quoi, s'il vous plaît?

SURVILLE, *avec aisance.*

D'avoir su refuser
Un fou, qui, l'an passé, voulait vous épouser.

SOPHIE, *étonnée.*

Un fou?

SURVILLE, *d'un ton légèrement déclamatoire.*

Cette union, je vous le certifie,
Pouvait tourner à mal!

ADÈLE, *avec empressement.*

Il a raison, Sophie!

SURVILLE, *avec fatuité.*

J'étais le plus grand fat qui fût dans l'univers.

ADÈLE, *bas à Sophie.*

Tu vois qu'il se connaît?

Haut et avec pétulance.

Moi, j'avais cent travers;
S'il était entêté, je l'étais davantage!
Nous luttions tout le jour, c'était un beau tapage!

Posément.

Mais l'âge, la raison, d'autres conformités
Ont poli notre humeur et nos aspérités;
Et, grâce à l'action de cette triple cause,

Gaîment.

Nous commençons tous deux à valoir quelque chose.

Les deux époux se tendent la main.

SCÈNE XII

SOPHIE, SURVILLE, ADÈLE, BÉCLARD.

BÉCLARD, *d'un air fin.*

Puis-je entrer?... Je ne viens ni trop tôt ni trop tard.

SOPHIE, *allant gracieusement à sa rencontre.*

Vous arrivez toujours fort à propos, Béclard.

ADÈLE, *présentant Surville au général.*

C'est mon mari, monsieur.

SURVILLE, *bas à Adèle.*

Qu'il est changé, ma chère!

BÉCLARD.

Vous me trouvez vieilli?

SURVILLE, *avec empressement.*

Général, au contraire!

Avec persiflage.

A voir ces cheveux noirs, cette coupe d'habits,
D'honneur, on vous prendrait pour monsieur votre fils.

Se tournant brusquement vers sa femme.

A propos! On t'attend pour la grande partie.

ADÈLE.

La course au clocher?

SURVILLE.

Oui.

SOPHIE, *avec feu.*

Que je te porte envie!

ADÈLE, *bas et finement à Sophie.*

Ecoute bien.

Haut et avec un soupir.

Je crains de n'y pas assister;

Regardant son mari.

Car, il faut...

BÉCLARD.

Que faut-il?

Adèle continue de se taire.

SOPHIE.

Que peux-tu redouter?

ADÈLE, *les yeux baissés.*

Il faut l'assentiment de mon seigneur et maître.

Elle regarde timidement Surville.

SURVILLE, *avec empressement et bonhomie.*

Eh! bien!...

ADÈLE, *bas et sévèrement à son mari.*

Je vous défends, monsieur, de le permettre.

SURVILLE, *prenant tout à coup un air impérieux.*

Eh! bien, vous n'irez pas, madame.

ADÈLE, *affectant l'intimidation.*

O ciel!

SOPHIE, *à part.*

Grand Dieu!

Bas à Surville.

Vous êtes trop sévère!

BÉCLARD, *à part, gaîment.*

Il commande, parbleu!

SOPHIE, *à Surville, avec douceur.*

Vous croyez qu'elle va franchir fossés, barrière?
Adèle prudemment se tiendra par derrière;
A son amie.
N'est-ce pas convenu?
Adèle reste silencieuse.

SURVILLE, *cherchant à lire dans ses yeux.*

Ma chère, en ce cas-là,
Tu peux partir.

ADÈLE, *résolûment.*

Je reste.

SURVILLE, *déconcerté.*

Et pourquoi donc cela?...

ADÈLE, *humblement.*

Le devoir d'une femme est dans l'obéissance;
Vous l'avez défendu.

SURVILLE, *avec feu et d'une voix forte.*

Je lève la défense.

ADÈLE, *froidement.*

Je la maintiens; ton cœur s'est exprimé d'abord.

SOPHIE, *affectueusement à Adèle.*

Mais dès lors, chère enfant, qu'il convient de son tort,
Il faut lui pardonner un peu de brusquerie.

BÉCLARD, *bas à Surville.*

Vous avez été vif!...

SOPHIE, *à son amie, d'un ton suppliant.*

Adèle !...

SURVILLE, *tendrement à sa femme.*

Je t'en prie...

SOPHIE.

Ne le repousse point.

SURVILLE.

Consens à mon désir.

ADÈLE, *cédant tout à coup.*

Vous le voulez ? J'irai... pour vous faire plaisir.

Elle tend la main à son mari.

TOUS, *ensemble.*

Ah !

SOPHIE, *avec élan.*

Qu'elle est bonne !...

SURVILLE, *fier et attendri.*

Eh ! bien, en toute circonstance,
Mon Adèle a pour moi la même déférence !

SOPHIE, *toujours enthousiasmée.*

Quel ange vous avez !

ADÈLE, *à part, à Sophie, qu'elle prend à l'écart.*

C'est ainsi, grâce à Dieu,
Que l'on dresse un mari !!!...

SOPHIE, *bas, avec stupéfaction.*

Comment, c'était un jeu ?...

ADÈLE, *impérieusement à son mari, en se dirigeant vers la porte de sortie.*

Allons, partons.

SURVILLE, *à part, en regardant Sophie.*

J'ai peine à lire dans mon âme;
J'aime Adèle, et pourtant... j'en veux à cette femme!

ADÈLE, *se retournant, avec humeur.*

Eh! bien, monsieur?

SURVILLE, *accourant docilement.*

Pardon, pardon; j'étais distrait.

Elle le gronde par gestes; il sort la tête basse.

SCÈNE XIII

SOPHIE *sonnant,* BÉCLARD, MADAME FAGET, *arrivant à la sonnette.*

SOPHIE, *avec volubilité.*

Qu'on mette les chevaux pour Étampes, Faget.

BÉCLARD, *effrayé.*

Étampes!!!... Qu'irions-nous y faire, mon amie?

SOPHIE, *d'un ton dégagé.*

Une course au clocher.

BÉCLARD, *effrayé.*

Y penses-tu, Sophie?

SOPHIE, *avec le même aplomb.*

Avec nos deux voisins!... L'on vient de m'inviter.

BÉCLARD, *avec douceur.*

Eh! quoi, toujours sortir?

SOPHIE, *d'un ton décidé.*

Eh! quoi, toujours rester?
Réglons-nous, mon ami, sur Oscar, sur Adèle;
C'est véritablement un ménage modèle.

BÉCLARD, *à part.*

Beau modèle, ma foi!...

SOPHIE, *toujours légèrement.*

Ne consentez-vous pas?

BÉCLARD, *s'efforçant de paraître gracieux.*

Pardonne-moi... bien plus, j'accompagne tes pas.
A part. *Haut.*
C'est toujours plus prudent! Me voilà prêt, ma bonne.

SOPHIE, *lui tendant la main.*

Cent fois, merci... Faget, vite, mon amazone.
Avec enthousiasme.
Nous resterons deux jours! Je vois déjà les chars,
Les piqueurs, les chevaux! J'entends de toutes parts
Les cris des spectateurs, les fanfares lointaines!
Comme je vais courir dans ces immenses plaines!
Je ferai galoper ma jument sans pitié!

BÉCLARD, *avec un cri de douleur.*

Aïe! aïe! aïe!

SOPHIE, *effrayée.*

Qu'avez-vous général?

BÉCLARD.

Mal au pié.

SCÈNE XIV

BÉCLARD, SOPHIE, MADAME FAGET, LAMBERT, *puis après* JULIEN.

BÉCLARD, *à Lambert qui fait son entrée avec des vêtements tout à fait modernes.*

Comme te voilà beau!

LAMBERT, *s'épanouissant.*

C'est vrai!...

Faisant un tour sur lui-même, d'un air gauche.

J'ai l'apparence
D'un jeune muscadin... mais c'est par déférence
Pour le commandement.

Il salue militairement.

BÉCLARD, *gaîment.*

Pour compléter cela,
Je vais te marier dès demain.

LAMBERT, *énergiquement.*

Halte là!
L'obéissance au chef peut bien, s'il le réclame,
Aller jusqu'à l'habit, mais non jusqu'à la femme.

Regardant Sophie.

Je n'aurais pas, d'ailleurs, le bonheur, le talent
De choisir comme vous.

SOPHIE, *avec un sourire.*

Lambert est fort galant!

BÉCLARD, *se laissant tomber sur un fauteuil*

Aïe!

SOPHIE, *accourant à lui.*

Encor?

JULIEN, *entrant et volant vers le général.*

Vous souffrez?

MADAME FAGET, *s'approchant.*

Quelque vieille blessure!

SOPHIE, *tendrement.*

Vous vous serez heurté quelque part, je suis sûre?

LAMBERT, *d'un ton bourru.*

Non, ce n'est pas cela! Le docteur est brutal;
Je viens de lui parler, je sais le mot fatal;
D'une voix forte.
C'est la goutte.

SOPHIE, *naïvement, et d'une voix très douce.*

La?...

LAMBERT, *avec fermeté.*

Goutte!

MADAME FAGET.

Ah! juste ciel!

LAMBERT, *à Sophie, avec une bonhomie goguenarde.*

Sans doute.
Madame jusqu'ici ne connaît pas la goutte?

SOPHIE, *ingénûment.*

De réputation.

LAMBERT.

Nous sommes plus savants,

C'est pour nous une amie au moins de quarante ans.
Se reprenant.
De trente!... pour citer une date précise;
Avec aplomb.
C'est au bivouac d'Eylau que nous l'avons conquise!...

JULIEN, *très ému.*

Mon général, je veux veiller auprès de vous.

BÉCLARD, *essayant de se soulever.*

Merci, je suis mieux.

SOPHIE, *se précipitant vers lui.*

Mieux?... Cher ami, cher époux!

BÉCLARD, *retombant.*

Aïe! aïe!
Tout le monde se rapproche et l'entoure.

LAMBERT.

Ah! Pauvre chef!

SCÈNE XV

SURVILLE *et* ADÈLE, *en habits de chasse*, BÉCLARD, SOPHIE, LAMBERT, JULIEN, MADAME FAGET.

SURVILLE, *au fond du théâtre.*

Nous nous mettons en route,
Et j'accours vous offrir...

LAMBERT, *d'une voix mystérieuse, et en allant à leur rencontre.*

Chut!... Malade!... la goutte!...

SURVILLE, *s'approchant.*

La goutte!

ADÈLE, *s'approchant aussi.*

Est-il possible?

SOPHIE, *tristement.*

Oui, je ne peux sortir.

ADÈLE, *bas, gaillardement à Sophie.*

Mais fais donc comme moi.

Sophie retourne au général.

BÉCLARD, *à Sophie, avec tendresse.*

Nos voisins vont partir.
Suis-les, goûte avec eux les plaisirs de ton âge;
Lambert me suffira.

SOPHIE, *se récriant très vivement.*

Mon ami, quel outrage!...

BÉCLARD.

Tu résistes! Je veux, j'exige absolument...

SOPHIE, *avec fermeté.*

Cher ami, mon bonheur est dans mon dévoûment.
Je reste à vos côtés; de tous mes droits d'épouse
Avec feu.
C'est celui dont je dois être le plus jalouse!...

JULIEN, *à part.*

Noble et touchant combat! Je me sens attendri
Des élans de la femme et de ceux du mari.

ADÈLE, *à Sophie.*

Oh! combien je te plains! Quelle triste aventure!

SOPHIE, *très piquée.*

Tu me plains? Mais je suis heureuse, je t'assure,
De soigner un époux si bon, si généreux!

Elle le serre contre son cœur.

BÉCLARD, *avec force.*

Oui, nous sommes heureux!

LAMBERT, *avec plus de force encore.*

Nous sommes très heureux!

ADÈLE.

C'est différent!...

Avec une révérence profonde.

Je prends une part bien sincère
A la félicité que tu goûtes, ma chère.

SURVILLE, *bas à sa femme.*

Elle va donc rester pour entendre des cris?

ADÈLE, *bas.*

Mais quelle idée aussi d'épouser un débris!

JULIEN, *à part.*

Les lâches, les méchants!

SURVILLE, *s'éloignant.*

Pauvre garde-malade!

ADÈLE, *sortant aussi.*

Je ferais, à sa place, une bonne incartade!

Ils sortent. Tous les autres personnages entourent le fauteuil du général; le rideau tombe.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

LAMBERT, *entrant essoufflé.*

Je sais tout, je sais tout, oui, j'en ai le cœur net;
A force de veiller, je l'ai pris sur le fait!!!...
Respirant.
Je viens de le trouver, le regard plein de flamme,
Immobile devant le portrait de madame!
J'ai trois ou quatre fois fait retentir mes pas,
Et traversé la chambre avec un grand fracas,
Sans pouvoir l'arracher à celle qu'il adore...
Avec dépit.
Et je suis convaincu qu'il la contemple encore!
Il était là, béant!... A qui donc se fier?
Suffisance incroyable; un petit officier,
Oser porter si haut son ardeur libertine!
La femme de son chef!... C'est de l'indiscipline.
Devenant pensif.
Le général a beau se débattre aujourd'hui,
La situation est plus forte que lui.

Gaîment.

Lorsqu'une femme jeune et brillante de grâce
A son cœur à placer...

Avec force.

Il faut qu'elle le place.

Finement.

Toute la question est de savoir comment
Et sur qui se fera... ce petit placement.

Ironiquement.

Monsieur cherche bien haut, monsieur s'est mis en tête
Qu'un nom fameux peut seul tenter cette conquête...

Souriant.

Erreur de l'amour-propre! Et Julien, pour cela,
Possède un grand mérite : il est jeune, il est là!

SCÈNE II

LAMBERT, *dans un coin,* SOPHIE,
MADAME FAGET.

MADAME FAGET, *avec affection et une fleur à la main.*

Ne me direz-vous pas d'où provient ce nuage?
Vous vous trouviez si bien sous cet épais feuillage;
Et vos yeux tout à coup se sont mouillés; pourquoi?

SOPHIE, *rêveuse et embarrassée*

Mon Dieu... je ne sais trop...

MADAME FAGET, *vivement.*

Oh! je le sais bien, moi.

Avec humeur.

Ce sont ces deux enfants, leur gaîté tracassière;
Souffrez que sur-le-champ je les rende à leur mère.

Elle fait un mouvement pour sortir.

SOPHIE, *l'arrêtant avec vivacité.*

Non!... ce jardin leur plaît. Non!... ne les gêne en rien;

S'attendrissant.

Laisse-les s'amuser, ils m'ont fait tant de bien;
Ils sont si frais, si beaux, leur mine est si joyeuse!

Avec feu.

Ils sont si caressants!!!

Baissant tristement la tête.

Que leur mère est heureuse!...
Leur mère?...

Avec effroi.

Si j'en crois un noir pressentiment,
Et quelques demi-mots lancés étourdîment,
Ce bonheur ne m'est pas réservé... Malheureuse!
Ma destinée, hélas! est-elle assez affreuse?
J'ai dans l'oreille encor ces mots désespérants :
« On n'est pas marié, quand on n'a pas d'enfants... »

LAMBERT, *bas à madame Faget.*

Quelle mouche a piqué notre jeune maîtresse,
Elle qui n'exhalait que joie et qu'allégresse?

MADAME FAGET, *bas.*

Deux petits chérubins, au sourire charmant,
Ont fait couler ses pleurs, en lui disant : maman.

Ils sortent sur la pointe du pied.

SCÈNE III

SOPHIE, *sortant brusquement de sa rêverie.*

Quoi! le ciel m'est fermé! Quoi! je ne puis connaître
Le vrai, le seul bonheur? Jamais un petit être
Abreuvé de mon lait et formé de mon sang
Avec attendrissement.
Ne viendra me presser de son bras caressant?
Avec moi je verrai s'éteindre ma famille;
Avec sanglots.
J'ai le cœur d'une mère et je n'ai point de fille!...
S'efforçant de sourire.
Mais chassons des pensées qui me suivent partout;
Mon mari désormais me tiendra lieu de tout.
Elle va s'asseoir sur un canapé.

SCÈNE IV

SOPHIE, JULIEN.

Ce dernier entre par une porte latérale, et ne voit pas Sophie qui est dans le fond.

JULIEN, *avec feu.*

Que mon sort est heureux! Qu'il est digne d'envie!
Hier, hier encor, je maudissais la vie;

Elle n'était pour moi qu'un odieux fardeau;

S'exaltant.

Maintenant mon destin prend un aspect nouveau;
Maintenant, tout me plaît! Un horizon de joie,
D'ivresse, de bonheur à mes yeux se déploie!
Avec moi désormais ce lieu va renfermer
La personne que j'aime...

Respectueusement.

et n'ose pas nommer!...

SOPHIE, *à part et se levant sans bruit.*

C'est Julien, approchons.

JULIEN, *toujours exalté.*

Oui, l'avenir m'enchante,
Je la sais près de moi, j'entends sa voix touchante,
Je contemple de loin son visage adoré,
Et je respire, enfin, l'air qu'elle a respiré!!!...

Saisissant un mouchoir que Sophie vient de laisser sur un fauteuil.

C'est son chiffre, grand Dieu! que ma bouche s'y pose.

Il le couvre de baisers.

SOPHIE, *très émue, et à part.*

Plus de doute possible!...

Tristement.

Ainsi, telle est la cause
De son air si pensif, de son front si voilé;
Et c'est pour ce motif qu'il s'était enrôlé!...

Avec fermeté.

Je connais mes devoirs.

Elle sort.

SCÈNE V

JULIEN, *soucieux.*

Ma carrière nouvelle
Est-elle si brillante? Où me conduira-t-elle?
Ah! ma vie est sans but, mon amour sans espoir;
Vivement.
Que dis-je? Je serais désolé d'en avoir.
Avec dignité.
Moi, je n'érige point l'égoïsme en système.
C'est sa noble candeur, c'est sa vertu que j'aime;
Et, si son cœur si pur cessait de l'être un jour,
Avec sa pureté finirait mon amour...
Indigné.
Sa pureté? Qui donc en douterait sans crime?...
Avec désespoir.
Et la haine, pourtant, l'a prise pour victime;
Jusques dans ce salon, je vois un ris moqueur,
J'entends des demi-mots, qui me froissent le cœur!
Les lâches! Insulter les cheveux blancs, la gloire,
Salir un nom déjà recueilli par l'histoire;
Quelle indigne conduite!... A chaque mot blessant,
Je sens ma main frémir et bouillonner mon sang.
L'homme, chez qui la langue a le moins de réserve,
C'est Oscar, c'est ce fat!... Je me tais, mais j'observe;
Avec hauteur.
Malheur, malheur à lui, si, par quelque brocard,
Il ose faire injure à ce noble vieillard!!!...
Julien se promène avec agitation.

SCÈNE VI

LAMBERT, BÉCLARD, *tenant un vaste portefeuille qu'il dépose sur la table,* JULIEN.

BÉCLARD, *se tournant vers la coulisse.*

Cela suffit, Faget, et vous pouvez lui dire
Que nous dînerons seuls, puisqu'elle le désire...
Apercevant le jeune homme.
C'est vous, Julien; je vais vous causer de l'ennui!
Je vous avais promis que ma table aujourd'hui
Serait la vôtre...

JULIEN, *avec inquiétude.*

Eh bien?

BÉCLARD.

C'était de la justice,
Sophie y consentait; mais voyez le caprice!
Avec humeur.
Elle-même, à l'instant, et sans motifs connus,
Me fait notifier qu'elle n'y consent plus.
Joie de Lambert.

JULIEN, *tristement.*

Je ne suis pas heureux!

BÉCLARD, *avec affection.*

Ne perdez point courage;
Il faut, dans certains cas, plier devant l'orage.

En tout ceci, mon cher, rien d'hostile pour vous.
Ma femme n'aime pas qu'un tiers soit entre nous;
Avec bonhomie.
Et c'est bien naturel!...
Avec force.
Mais dans peu, je vous jure,
Je veux l'accoutumer à voir votre figure.

JULIEN, *avec désespoir.*

Non! puisque je déplais, je dois me retirer.

BÉCLARD, *se fâchant.*

Que dites-vous, Julien? Pourquoi désespérer?
Avec douceur.
Quelques jours suffiront pour que je la ramène;
Adieu...
Le regardant sortir.
Pauvre jeune homme! Il me fait de la peine.

SCÈNE VII

BÉCLARD, LAMBERT.

LAMBERT, *avec humeur.*

Malepeste, monsieur! vous l'aimez tendrement,
Ce jeune blanc-bec?

BÉCLARD.

Oui, c'est vrai. Premièrement,
Avec force.
Il est le fils d'un homme à qui je dois la vie!

D'un air mystérieux et fin.

Ensuite... sur ce point silence, je te prie!
Lui-même me convient à merveille!!!...

LAMBERT, *fort étonné.*

Pourquoi?

BÉCLARD, *souriant.*

Innocent! Tu n'as pas deviné?...

LAMBERT.

Non, ma foi!

BÉCLARD, *avec moquerie.*

Comment, toi vieux routier que partout on renomme!!!...
Geste négatif de Lambert.
Un seul homme est admis dans ma maison! Cet homme
N'a pour lui ni beauté, ni grands talents, ni bien;
Finement.
Par où pourrait-il plaire?

LAMBERT, *entre ses dents.*

Il a vingt ans.

BÉCLARD.

Hein?

LAMBERT, *d'un air insouciant.*

Rien...
En ne le craignant pas, vous faites bien peut-être;
Ironiquement.
Mais quelles sont les gens que vous craignez, mon maître?

BÉCLARD, *souriant.*

Aucun, sur ma parole, et sais-tu bien pourquoi?
Avec aplomb.
J'ai confiance en elle, et confiance en moi...

A mi-voix.

Et puis, je la surveille!

LAMBERT.

Étrange confiance
Qui ne peut exister qu'avec la surveillance!

BÉCLARD, *un peu piqué.*

Si tu veux que j'arrive à ton opinion,
Et que je sois jaloux... par supposition...
Au moins, tu me diras l'ennemi que soupçonne
Avec une teinte de moquerie.
Ta perspicacité?

LAMBERT, *vivement.*

Tout le monde... et personne.

BÉCLARD, *gravement.*

Quant à moi, si jamais je doutais de son cœur,
Si, vieux guerrier, j'étais capable d'avoir peur,
L'unique concurrent, auquel je pourrais croire...

LAMBERT, *vivement.*

Ce serait?

BÉCLARD, *souriant.*

Un soldat; elle aime tant la gloire!

LAMBERT, *à part.*

Aurait-il entrevu?...
Haut et avec une vive curiosité.
Dites-moi, général,
Ce soldat, quel est-il?

BÉCLARD, *précipitamment.*

Parbleu! le maréchal.

LAMBERT, *à part, avec moquerie.*

L'espèce des maris est toujours maladroite;
Le danger est à gauche... ils regardent à droite!

Ici, un valet vient remettre une dépêche au général qui la lit.

BÉCLARD, *à Lambert en montrant la lettre.*

Oh! pour le coup, monsieur l'incrédule, voici
Qui ramènera bien votre cœur endurci!
Je vais, la consultant sur ce que l'on réclame,
Avec amour-propre.
Vous offrir un moyen de lire dans son âme...
C'est elle; chut!...

SCÈNE VIII

LAMBERT, BECLARD, SOPHIE.

SOPHIE, *avec dépit et sans les voir.*

Je viens de trouver sous mes pieds,
Des vers brûlants, des vers galamment copiés.
Il chante son amour, il me le notifie;
Avec dignité.
Quelle audace!... Eh! bien donc, qu'il connaisse Sophie!

BÉCLARD, *bas à Lambert.*

Deux mots d'avant-propos!
Haut et en s'avançant très galamment.
C'est ma femme, je croi?...
Charmé de renouer connaissance avec toi...
Il lui tend la main.

SOPHIE, *confuse.*

Mais, monsieur, ce langage...

BÉCLARD, *avec tendresse.*

Est vrai. Ma toute belle,
Tu restes, chaque soir, un peu tard chez Adèle!
A minuit, j'attendais encore ton retour;
Soupirant.
Tu vis la nuit, Sophie, et moi, je vis le jour.

SOPHIE, *de plus en plus embarrassée.*

Général...

BÉCLARD, *reprenant tout à coup un ton dégagé.*

Mais laissons ce détail-là, ma chère;
Avec solennité.
Je vais te consulter sur une grave affaire.
Bas.
Lambert, attention!...

LAMBERT, *vivement.*

J'écoute, général.

BÉCLARD, *gaîment à Sophie.*

Je reçois un billet du brave maréchal.
Admire sa bonté; je viens, sur sa demande,
D'être nommé ministre à la cour de Hollande.
Il lui remet la lettre.

SOPHIE, *étonnée.*

Vous?

BÉCLARD.

Moi... Mais il me faut, et l'ordre est de sa main,
Répondre dans une heure, et partir dès demain.
Il cherche à lire dans ses yeux.

SOPHIE, *visiblement embarrassée.*

Et... votre avis?

BÉCLARD, *résolument.*

Je pars.

LAMBERT, *bas et avec effroi, au général.*

Quelle insigne folie!

SOPHIE.

Quoi!... Vous... quittez... Paris?

BÉCLARD, *vivement.*

Mais tu restes, Sophie.

Il l'observe toujours.

Je redoute pour toi, les brouillards, les frimas;
Ta fragile santé n'y résisterait pas.

Voyant qu'elle reste immobile.

Au surplus, mon enfant, je te mets en demeure;
Parle, mais sans délai.

SOPHIE, *d'un air enjoué.*

Puisqu'on vous donne une heure,
J'en demande une aussi.

BÉCLARD, *gaîment.*

C'est juste, et j'y souscris.

SOPHIE, *avec dignité.*

Dans une heure, on saura le parti que j'ai pris.

Elle sort.

SCÈNE IX

BÉCLARD, LAMBERT.

BÉCLARD, *avec assurance.*

Eh! bien, voilà les faits, tu viens de les apprendre?

LAMBERT, *affectant un ton sinistre.*

Hélas, oui!... Général, je commence à comprendre.
Monsieur le maréchal a l'espoir gracieux...
D'un ton demi-badin.
Que vous partirez seul?

BÉCLARD, *souriant.*

C'est possible, mon vieux.

LAMBERT, *reprenant son air douloureux.*

Et, d'un autre côté, soit dit sans épigramme!
Pour rester à Paris, je crois voir que Madame
Baissant la voix.
Est assez disposée à faire un doux effort.

BÉCLARD, *indigné.*

Que dis-tu, malheureux?

LAMBERT, *avec un sang-froid respectueux.*

Vous vous fâchez? J'ai tort.

BÉCLARD, *avec feu.*

Il n'est pas de vertu comparable à la sienne!

LAMBERT.

S'inclinant.

C'est votre opinion, et c'est aussi la mienne.

Avec fermeté.

Cependant, admettons qu'il en fût autrement;
Admettons...

BÉCLARD, *l'interrompant avec colère.*

Es-tu fou?

LAMBERT, *surpris.*

Moi, fou?...

Avec calme et en s'inclinant.

Probablement.

Élevant la voix.

Mais enfin, si ce fou disait vrai?

BÉCLARD, *avec aplomb.*

Je t'assure
Que, même dans ce cas, je serais en mesure.

LAMBERT, *reculant de stupéfaction.*

En mesure?

BÉCLARD, *d'un air de satisfaction.*

Tu sais qu'à la guerre, souvent
Je fus chargé de faire une pointe en avant;
Et, tu le sais aussi, jamais je ne l'ai faite
Sans avoir par avance assuré ma retraite?...

LAMBERT.

Fort bien!... mais, général vous l'avez oublié,

Avec une teinte de moquerie.

Quelle retraite a-t-on, quand on est marié.

BÉCLARD.

C'est mon secret.

LAMBERT, *avec une ironie respectueuse.*

Alors, j'ose vous le promettre,
Je ne trahirai pas ce secret-là, mon maître.

BÉCLARD, *d'un air dégagé.*

Tu plaisantes sur moi fort agréablement.
Mais quant à ma Sophie, à son attachement,
Avec dignité.
Tu te reconnaîtras, j'espère, un faux prophète.

LAMBERT, *gaîment et rapidement.*

Très volontiers, j'attends que la preuve en soit faite.

SCÈNE X

LAMBERT, SOPHIE, BÉCLARD.

SOPHIE, *accourant essoufflée.*

Je viens de disposer mes malles, mes cartons,
Tous mes petits paquets; je suis prête, partons.

BÉCLARD, *bas, avec amour-propre.*

Eh! bien, Lambert?

LAMBERT, *respectueusement.*

Je suis battu.

BÉCLARD, *attendri.*

Chère Sophie,
Tu quitterais pour moi tes amis, ta patrie?

SOPHIE, *avec enthousiasme.*

Tout!

BÉCLARD.

Tout? Quel mot touchant!

Avec dignité.

Je ne pars point.

SOPHIE, *étonnée.*

Vous!!!

BÉCLARD.

Moi;

Avec feu.

Béclard ne sera pas moins généreux que toi.

SOPHIE, *se jetant dans ses bras.*

Cher époux!

BÉCLARD.

Vois mes pleurs!

SOPHIE.

Oh! comme je vous aime!

LAMBERT, *essuyant une larme.*

Tiens! Ne voilà-t-il pas que je pleure moi-même?

BÉCLARD, *résolûment.*

Je vais, sans nul retard, sans hésitation,
Répondre au maréchal par ma démission.

SOPHIE, *avec émotion.*

Que de bontés!... Eh! bien, voyez mon exigence!
Quand mon mari me fait un sacrifice immense,
J'ai quelque chose encore à réclamer de lui!...

BÉCLARD, *vivement.*

Parlez.

SOPHIE, *avec dignité.*

Monsieur, je suis offensée aujourd'hui.
Il faut donc qu'à l'instant, d'une main protectrice,
Vous m'aidiez à frapper un acte de justice.

BÉCLARD, *étonné.*

De justice?...

LAMBERT, *à part.*

Écoutons.

BÉCLARD, *souriant.*

Avant tout, veux-tu bien
Nommer le criminel?

SOPHIE, *solennellement.*

Qu'on appelle Julien.

LAMBERT, *à part et d'un air radieux.*

Ah! mon petit Monsieur!

Lambert se dirige vers une porte latérale.

BÉCLARD, *avec douceur, à Sophie.*

Daigneras-tu m'instruire?...

SOPHIE, *avec fermeté.*

C'est quand il sera là que je veux tout vous dire.

BÉCLARD, *gaîment.*

Soit. Nous allons former, pour ce grave incident,
Un tribunal d'honneur; j'en serai président.

SCÈNE XI

JULIEN *amené par Lambert,* BÉCLARD, SOPHIE, LAMBERT *et* MADAME FAGET, *au fond du théâtre.*

SOPHIE, *émue et à part.*

Comme il est agité!... Pauvre jeune homme, il m'aime!
Avec décision.
Mais Béclard est si faible, il faut agir moi-même.
A Julien, d'un ton ferme.
Monsieur, jusqu'à présent, j'avais cru voir en vous
Un esprit juste et droit, un caractère doux.
Votre austère vertu m'avait surtout frappée;
J'apprends avec douleur que je me suis trompée!...

JULIEN, *consterné.*

Daignez-vous expliquer... ces mots accusateurs...

BÉCLARD, *étonné.*

C'est juste; qu'a-t-il fait?

SOPHIE, *sévèrement.*

Chez moi, je veux des mœurs.

JULIEN, *plus consterné que jamais.*

Des mœurs?...

SOPHIE, *d'un ton bref.*

Je sais tout!

JULIEN.

Ciel!

Mouvement de surprise universelle.

SOPHIE, *au général, avec une sévérité croissante.*

Monsieur, dans sa conduite,
N'a pas su respecter la maison qu'il habite.

JULIEN, *à part, en apercevant le cahier orné de rubans que tient Sophie.*

Je suis perdu!

MADAME FAGET, *bas à Lambert.*

Voyons la fin; c'est curieux!

LAMBERT, *bas à Madame Faget.*

Mais pour aimer, ma chère, il faut que l'on soit deux;
Montrant Sophie.
Est-ce que par hasard?...
Signe négatif de Madame Faget.

BÉCLARD, *avec gravité à Sophie.*

Tu viens d'être offensée,
M'as-tu dit? Mais en quoi? Complète ta pensée.

SOPHIE, *ayant les yeux fixés sur Julien.*

Ce matin, général, j'ai trouvé sous mes pas,
Des petits vers galants...
Sévèrement.
Que je ne cherchais pas!
Elle lui présente le cahier.

BÉCLARD, *gaîment, en y jetant un regard.*

Un bouquet pour Chloris!...

SOPHIE, *très piquée.*

Votre gaîté s'exhale;
Sévèrement.
Mais moi, je ne sais point m'amuser du scandale.

BÉCLARD, *d'un ton doucement railleur.*

Ton honneur, mon enfant, se gendarme un peu fort,
De ce digne garçon je ne vois pas le tort.

SOPHIE.

Son tort?

BÉCLARD.

Eh! oui, qu'a fait mon jeune secrétaire?

SOPHIE, *d'un air imposant.*

Son tort? Vous oubliez qu'il est célibataire.

BÉCLARD, *devenant sérieux.*

C'est juste, et j'aurais dû, parbleu, le remarquer...
D'un air dégagé.
Mais le remède est simple, et je vais l'appliquer.
Élevant la voix.
Bon Julien, j'ai promis de vous servir de père!
Montrant le cahier.
Je vois qu'une beauté... vertueuse, j'espère,
Vous inspire des vers remplis de passion.
Brusquement.
Son nom?

JULIEN, *embarrassé.*

Son... nom?

BÉCLARD, *d'un ton plus bourru encore.*

Mais oui, n'a-t-elle pas un nom?

JULIEN, *devenu tremblant.*

Son... nom?

BÉCLARD, *impatienté.*

Répondez donc! Et regardez en face,
Que diable!

SOPHIE, *à part, avec terreur.*

Il va se perdre!

JULIEN, *à part.*

Ah! Tout mon sang se glace!

SOPHIE, *à Béclard, avec timidité.*

A quoi bon... la nommer?

BÉCLARD, *se tournant vers Julien, avec affection.*

Afin que, dès demain,
J'aille la demander, une dot à la main.

JULIEN, *perdant la tête.*

Demander... qui?

BÉCLARD, *brusquement.*

Mais elle.
Avec bonté.
Allons, tout vous étonne?

SOPHIE, *à Julien, d'une voix douce et suppliante.*

Désignez donc... quelqu'un.

JULIEN, *avec une respectueuse fermeté.*

Je ne connais personne
Que je puisse épouser.

BÉCLARD, *étonné et déconcerté.*

Vous ne pouvez?... Pourquoi?

SOPHIE, *d'une voix encore plus suppliante.*

Oui, pourquoi?

JULIEN, *avec feu.*

C'est qu'elle est...

S'arrêtant et baissant les yeux.

Trop au-dessus de moi.

Émotion universelle.

SOPHIE, *bas à Béclard, avec douceur.*

Il faut le renvoyer.

BÉCLARD, *bas à Sophie.*

Quelle ardeur est la vôtre?

Haut, à Julien.

Pour sortir d'embarras, aimez-en vite une autre,
Que diantre!

JULIEN.

Une autre? En vain je voudrais l'essayer;

Avec exaltation.

Jamais!!!

SOPHIE, *avec un désespoir passionné.*

Vous voyez bien qu'il faut le renvoyer?

BÉCLARD, *surpris, et avec humeur*

Toujours le renvoyer!...

Remarquant son agitation.

Il n'a pas su te plaire;

Sèchement.

Mais ce n'est pas pour toi que je l'ai pris, ma chère.

Sophie baisse la tête.

MADAME FAGET, *bas à Lambert*

Pauvre Sophie!

LAMBERT, *bas à madame Faget.*

Elle a frémi jusqu'aux cheveux;

Gaillardement.

Ma foi, décidément, je crois que l'on est deux.

Ils sortent à petit bruit.

SCÈNE XII

JULIEN, BÉCLARD, SOPHIE.

BÉCLARD, *paternellement à Julien.*

Vous m'imposez vous-même un devoir bien sévère,
Jeune homme!... Je vous garde encor pour secrétaire;
Avec sévérité.
Mais tout autre rapport, je dois le supprimer.

JULIEN, *à part.*

Elle a beau me haïr, je ne puis que l'aimer!...
Il sort après avoir salué très respectueusement.

SCÈNE XIII

BÉCLARD, SOPHIE.

SOPHIE, *serrant les deux mains du général.*

Cher Béclard, à quel point je suis reconnaissante!...
Mais comment acquitter cette dette touchante?
Comme frappée d'un trait de lumière.
Je l'ai trouvé!!!... Le soir, vous ne sortez jamais;
Avec une joie exaltée.
Je ferai comme vous.

BÉCLARD.

Mais...

SOPHIE, *d'un ton câlin.*

Monsieur, point de *mais!*

BÉCLARD, *avec une douce moquerie.*

Quand on fait des serments, il faut qu'on les observe.

SOPHIE, *blessée.*

Soupçonnez-vous mon cœur?

BÉCLARD.

Que le ciel m'en préserve!

Souriant.

Je soupçonne ton âge et la tentation.

SOPHIE, *avec élan.*

Vous ignorez l'ardeur de mon affection!
Général, je n'ai point un cœur comme les autres,
Tous mes plaisirs seront subordonnés aux vôtres;
Loin de vous, hors de vous, point de distraction!!!...

SCÈNE XIV

BÉCLARD, SOPHIE, ADÈLE.

ADÈLE, *entrant avec pétulance.*

Eh! bonjour! Je t'apporte une invitation.

SOPHIE, *étonnée.*

Une... invitation?

ADÈLE

La petite Euphrosyne
Est à Paris, ma chère; elle est notre voisine.

Sophie s'émeut.

Elle arrive de Nantes, et, si tu veux la voir,
Viens chez moi; nous avons quelques amis ce soir.

SOPHIE, *tristement.*

Euphrosyne?... A tes vœux je me rendrais sans doute;

Regardant Béclard.

Mais...

ADÈLE, *avec vivacité.*

Comment mais? Béclard a-t-il encor la goutte?

SOPHIE, *gravement.*

Je ne sors plus le soir, je me suis fait ce plan.

ADÈLE, *étonnée.*

Toi?

SOPHIE, *avec fermeté.*

Moi-même.

ADÈLE, *avec pétulance et sévérité.*

En ce cas, monsieur est un tyran.

BÉCLARD, *souriant.*

Tyran?... permettez-moi de vous dire, madame?...

ADÈLE, *n'écoutant rien.*

Tyran! Je le maintiens, car, j'ai lu dans votre âme.

Avec volubilité.

Je sais tous vos dédains, vos propos insultants;
Vous me détestez!

BÉCLARD, *froidement, et en remettant son portefeuille sous son bras.*

Moi?... Je n'en ai pas le temps.

SOPHIE, *avec fermeté, et en se plaçant entre les deux personnages.*

Adèle! Ce mari que ton langage blesse,
A toute mon estime et toute ma tendresse;
Et je proteste, ici, contre un discours moqueur,
Avec énergie.
Que ma raison repousse, aussi bien que mon cœur.

ADÈLE, *avec une lenteur sarcastique.*

Oh! mille fois pardon d'avoir pris ta défense;
Je ne soupçonnais pas que ce fût une offense...
Impétueusement au général.
Avez-vous bien le droit, despote triomphant,
D'immoler à vos goûts les goûts de cette enfant?
Elle adore l'esprit et les grâces légères;
Et vous ne recevez que des fonctionnaires!
Elle plaît dans le monde, elle voudrait le voir;
Et, chez vous, on se couche à neuf heures du soir!...
A Sophie, avec humeur.
Oh! malgré tes signaux, je veux ouvrir mon âme...
A Béclard, avec volubilité.
C'est une atrocité d'enfermer une femme!
Mon mari, qui pourtant m'aime on ne peut pas plus,
N'oserait y penser...
Gaîment.
Il fait bien, au surplus!...
Reprenant sa volubilité.
Voulez-vous posséder une femme fidèle?
Soyez bon, soyez juste et prévenant pour elle;

Sinon...! Vous m'entendez, général?

A Sophie, toujours avec pétulance.

Toi, bonsoir;

Je sors.

Élevant la voix.

Dans un moment, tout Paris va savoir
Que si tu ne viens pas embrasser Euphrosyne...

Faisant au général une révérence moqueuse.

C'est par respect pour l'ordre et pour la discipline.

S'éloignant un peu, puis revenant vers lui, la tête haute.

Avant de me lancer dans une lutte à mort,
Je reviens près de vous faire un dernier effort.
S'il ne réussit pas, monsieur, la guerre éclate;
Tremblez alors, tremblez!...

Elle s'éloigne de nouveau. Sophie devient triste.

BÉCLARD, *qui le remarque, allant chercher Adèle, et la ramenant de l'air le plus solennel.*

Je consens, diplomate.

ADÈLE, *vivement.*

Grand merci.

BÉCLARD, *avec douceur, à Sophie qui vient lui baiser la main.*

Va donner deux coups d'œil au miroir.

SOPHIE, *avec une joie enfantine.*

Ami du cœur, bonjour.

BÉCLARD, *la contrefaisant.*

Ma chère enfant, bonsoir...

Vivement.

Tiens! Ces deux mots bien courts sont, dans les circonstances,

Avec un soupir.
La définition de nos deux existences.

ADÈLE, *avec feu, et en se plaçant entre le général et Sophie.*
N'en ayez qu'une.
Gravement.
Il faut que ma société
Ici même, à l'instant, vienne prendre le thé.
Au général, avec aménité.
Car alors (songez-y, mon idée est profonde!)
Vous serez à la fois chez vous et dans le monde.
Les regardant l'un après l'autre.
Eh! bien, acceptez-vous? Parlez.

BÉCLARD.
Cela se peut,
Gaîment.
Si Sophie y consent!

SOPHIE, *gaîment aussi.*
Si mon mari le veut!

ADÈLE, *à part, après avoir pris l'une et l'autre mains.*
Tous deux ont un bon cœur, un esprit droit et sage;
Tous deux mériteraient d'être heureux en ménage...
Soupirant.
Pourquoi n'en est-il rien?
Finement.
Je l'ai lu quelque part;
Monsieur est né trop tôt... ou Madame trop tard!
Elle donne le bras à Sophie et sort avec elle en courant.

SCÈNE XV

BÉCLARD, LAMBERT.

BÉCLARD.

Lambert!

LAMBERT, *entrant.*

Monsieur?

BÉCLARD.

Je donne une petite fête;
C'est pour de bons amis. Va, cours, que tout s'apprête.

LAMBERT, *d'un air goguenard.*

Pour de bons amis?

BÉCLARD.

Oui.

LAMBERT, *respectueusement.*

Je vais régler cela.
Revenant sur ses pas et branlant la tête.
Hum! hum!... Je n'aime pas ces réunions-là.
Lorsque, vieux, on a fait une telle alliance,
Finement.
On doit fermer sa porte et fuir la concurrence.
Il sort.

SCÈNE XVI

BÉCLARD, *rêvant.*

Il a raison! Admettre un public étranger,

N'est-ce pas, à plaisir, provoquer le danger?
Mais l'imprudence est faite; il faut que je surveille;
Se retournant.
On arrive!... Soyons tout œil et tout oreille.

SCÈNE XVII

BÉCLARD, ADÈLE, SOPHIE, DE NOIRCASTEL, SURVILLE, JULIEN, MADAME DE ROSEMOR, MADAME DE PLESSE, LAMBERT, *etc.*

UN VALET, *annonçant.*

Le comte et la comtesse Albert de Rosemor...
Monsieur de Noircastel... Monsieur Julien...

SOPHIE, *à part, avec humeur, en regardant Julien.*

Encor!!!...

LE VALET.

Madame de Surville et madame de Plesse...
Monsieur de Beaumanoir...

SURVILLE, *à part.*

Que ce Julien me blesse!

LE VALET.

Monsieur d'Aur...

SURVILLE, *à part.*

Bien qu'au fond je ne regrette rien,
Avec dépit.
Le vainqueur de Béclard... est quelque peu le mien!

LE VALET.

Monsieur de Saint-Léger.

ADÈLE, *bas à son mari, qu'elle prend à l'écart.*

Ah! ça, mon cher, Sophie
Est pour moi la meilleure et la plus tendre amie...

SURVILLE, *bas.*

Je le sais.

ADÈLE, *sévèrement.*

Eh! bien donc, point de mots aigres-doux,
Point de méchancetés, Surville... ou garde à vous!...
Il s'éloigne en s'inclinant.

JULIEN, *avec dépit, en observant Sophie.*

Elle fuit mes regards!

LE VALET, *annonçant.*

Le marquis de Tourelle.

En ce moment, la société se divise en deux groupes, dont l'un se tient à droite, l'autre à gauche.

JULIEN.

Que m'importe, au surplus? Je ne viens pas pour elle.

NOIRCASTEL, *à Surville, dans un petit groupe.*

Que s'est-il donc passé? Nous nous rendions chez toi,
Et l'on nous fait monter chez ce vieux fou; pourquoi?

ADÈLE, *avec douceur.*

C'est qu'il est fort souffrant.

NOIRCASTEL.

Belle raison, madame!

SURVILLE, *étourdiment, et avec fatuité.*

Nous nous serions, parbleu, contentés de sa femme.
Rire général.

ADÈLE, *indignée.*

Oscar!...

Il s'éloigne en jouant la crainte, et avec les petites mines d'un écolier pris en défaut.

LAMBERT, *à part.*

Joli début, ma foi!

SOPHIE, *saisissant une lettre placée sur le canapé, et regardant l'adresse.*

« Pour Béclard! »

Juste ciel!

Avec humeur.

Quelque nouvelle insulte, un billet plein de fiel!

Apercevant Béclard qui l'observe.

Mon mari!... Je lirai plus tard cette infamie.

Elle cache le billet derrière le coussin.

BÉCLARD, *à part, en s'approchant.*

Elle serre un papier!

Haut.

Qu'avez-vous, tendre amie?

SOPHIE, *embarrassée.*

Moi!... rien.

BÉCLARD, *à part, en s'éloignant.*

Je saurai tout.

LAMBERT, *frappant sur l'épaule de Julien.*

Que faites-vous donc là?

JULIEN, *bas, en montrant Surville et Noircastel.*

J'observe, de mon coin, le groupe que voilà.

LAMBERT.

Groupe très malveillant!

JULIEN, *exalté.*

Oui; mais malheur au traître!
S'attaquer à mon chef, à mon père, à mon maître!...

LAMBERT, *à part, d'un ton goguenard.*

Bon et naïf Julien, comme il s'est attendri!
Aimant la femme, il croit défendre le mari!!!...

MADAME DE PLESSE, *s'adressant au groupe qui l'entoure, et minaudant.*

Feindre d'idolâtrer un homme de cet âge,
Que c'est... invraisemblable!

SURVILLE.

Elle est fine!

ADÈLE, *sévèrement à son mari qui baisse les yeux en jouant.*

Elle est sage!
Elle s'eloigne.

NOIRCASTEL, *avec affectation.*

Que je la plains!

MADAME DE ROSEMOR, *jouant de l'éventail.*

Et moi?...

MADAME DE PLESSE, *toujours minaudant.*

Pauvre amie!

SURVILLE, *sarcastiquement, après s'être bien assuré que sa femme ne peut l'entendre.*

Il faudrait
Qu'elle fût mère; au moins, cela l'occuperait!

NOIRCASTEL, *éclatant de rire.*

Il en parle à son aise!...
Tout le groupe rit avec lui.

MADAME DE ROSEMOR.

Existence bien triste!

Pendant le petit dialogue de ce groupe, Adèle cause avec Sophie, et le général tourne avec précaution autour du canapé.

JULIEN, *à part, en observant.*

Les infâmes!

NOIRCASTEL, *avec aplomb, à Surville.*

Je suis bon physiologiste.
Dès lors qu'un vieux mari n'a pas d'enfants, vois-tu?...
Finement.
C'est que sa jeune femme a beaucoup de vertu.

Le groupe éclate de rire.

SURVILLE, *d'une voix de tête.*

Ou beaucoup de bonheur.

Le groupe rit encore.

MADAME DE ROSEMOR, *toujours avec minauderie.*

Méchant! Comme il déchire!

JULIEN, *exaspéré, bas à l'oreille de Surville.*

Vous m'en rendrez raison!

SOPHIE, *accourant effrayée.*

Qu'entends-je?

SURVILLE, *fièrement.*

Qu'est-ce à dire?
A moi raison?

JULIEN, *avec dignité.*

Plus bas.

SURVILLE, *élevant encore plus la voix.*

Un petit officier!

JULIEN, *furieux, et à haute voix.*

Qui, le fer à la main, saura vous châtier!

SURVILLE, *avec indignation.*

Insolent!

LAMBERT, *accourant.*

Que de bruit!

Tout le monde entoure les deux antagonistes.

JULIEN, *d'une voix forte.*

Point de parole vaine;

Voici ma carte.

ADÈLE, *arrivant avec effroi.*

Oscar!

SOPHIE, *éperdue.*

Julien!

SURVILLE, *frémissant.*

Voici la mienne!

BÉCLARD, *à part, auprès du canapé, et sans rien voir.*

Ah! je tiens le billet!...

Il paraît radieux.

SOPHIE, *bas à son amie.*

Je me meurs!

ADÈLE, *bas à Sophie, avec terreur.*

Pas un cri!

Compose ton maintien; car, voici ton mari.

A part.

Sauvons la pauvre enfant!

BÉCLARD, *accourant, avec un visage sombre.*

Quelle pâleur mortelle!

A madame de Surville.

Qu'est-il donc arrivé ?

SOPHIE, *d'une voix éteinte.*

Soutiens-moi, chère Adèle.

ADÈLE, *bas à Béclard, qui attend une réponse.*

Ce n'est rien.

BÉCLARD, *très ému.*

Mais encor ? Je veux absolument
Connaître le motif...

ADÈLE, *avec hésitation.*

Un éblouissement.

BÉCLARD, *dont l'agitation va croissant.*

Il se passe, chez moi, quelque chose d'étrange !
Promenant autour de lui des regards inquiets.
Ne pourrai-je savoir ?...

NOIRCASTEL, *d'une voix claire.*

Un duel.

BÉCLARD.

Un duel ? Qu'entends-je ?...
Silence universel.
Un duel ! Et le sujet ?

NOIRCASTEL, *négligeamment.*

Une femme, je croi.

BÉCLARD, *d'une voix menaçante, et en se tournant vers Sophie.*

Une femme ? Grand Dieu !... Quelle est-elle ?

ADÈLE, *s'avançant, les yeux baissés, jusqu'au général.*

C'est moi...

BÉCLARD.

Vous?...

Il reprend tout son calme.

SOPHIE, *s'avançant vers Adèle.*

Mais...

ADÈLE, *bas à Sophie.*

Chut!

BÉCLARD, *regardant Surville.*

Pauvre Oscar!!!

SOPHIE, *à part.*

Trop généreuse Adèle!

SURVILLE, *bas et avec humeur, à sa femme, en la tirant par le derrière de sa robe.*

Ah! ça mais, dis-moi donc, ma place n'est pas belle?

Sa femme le comprime d'un regard.

NOIRCASTEL, *à Surville, d'une voix forte.*

Tu vas te battre, toi?

SURVILLE, *très embarrassé.*

Moi?... Je... n'en sais trop rien...

NOIRCASTEL, *avec le même aplomb.*

Je serai ton témoin.

BÉCLARD, *avec indignation et énergie.*

Moi le vôtre, Julien!

A part.

J'essaierai d'arranger cette affaire.

ADÈLE, *à madame de Rosemor.*

Euphrosyne,

Menons-la respirer dans la pièce voisine.

Elles soutiennent Sophie; toute la société sort après elles.

SCÈNE XVIII

BÉCLARD, LAMBERT.

LAMBERT, *se précipitant sur le général, qui tire le billet de sa poche.*

Monsieur, ne lisez pas; ce sont vos ennemis!...

BÉCLARD, *le repoussant froidement.*

De quoi te mêles-tu?...

LAMBERT, *à part, en s'éloignant.*

D'avance je frémis.

BÉCLARD, *lisant, avec une émotion graduée.*

« L'amour, le tendre amour occupe enfin son âme!
« N'a-t-elle pas le droit d'avoir un favori?
« Pourquoi serait-elle ta femme,
« Puisque tu n'es pas son mari?

LAMBERT, *à part.*

Ouf!... Il voulait savoir, il sait; la belle avance!

BÉCLARD, *au paroxysme de l'exaltation.*

Contre un affreux rival préparons ma vengeance.
Quelque élevé qu'il soit, je le châtierai bien;
Avec la plus grande énergie.
Il aura tout mon sang, ou j'aurai tout le sien.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

LAMBERT, MADAME FAGET.

LAMBERT, *très ému.*

Mon Dieu, quelle soirée et quelle horrible scène!
J'en tremble encore.

MADAME FAGET.

Et moi, je me soutiens à peine...
S'animant.
Monsieur dans la maison se promène à grands pas,
S'arrête tout à coup! Parle haut! parle bas!
L'œil est morne, et je crois qu'il roule dans sa tête
Quelque projet bien noir... qui, ma foi, m'inquiète.

LAMBERT, *faisant explosion.*

Trompé, mon pauvre chef, et pour un freluquet!
Trompé!... Ce n'est point là le sort qu'il méritait;
Lui, qui, bien que hussard, évitait le scandale!
Lui, qui, respectueux pour la foi conjugale,

N'a jamais été pur ni moral à demi!...
Gaîment.
Excepté cependant en pays ennemi;
Mais c'est permis cela.

MADAME FAGET, *avec solennité.*

Lambert, si notre maître
Possède des vertus que je dois reconnaître,
Levant douloureusement les yeux au ciel.
Il a des torts aussi!...

LAMBERT.

Des torts?

MADAME FAGET, *d'un ton très animé.*

Peut-on nier
Que ce ménage-ci ne soit fort singulier?
Avec indignation.
Toutes les nuits, depuis que Monsieur a pris femme,
J'ai couché constamment à côté de Madame;
C'est une horreur!!!

LAMBERT, *froidement.*

Chut! chut!

MADAME FAGET, *vivement.*

Comment, chut?

LAMBERT, *toujours gravement.*

Permettez;
Il avait ses raisons.

MADAME FAGET, *avec mépris.*

Ses raisons?

LAMBERT, *d'un ton doctoral.*

Écoutez.

Lorsqu'un brave homme en est à compter par soixante,
Finement.
Sa conversation... n'est jamais fort brillante.
Il cause rarement, d'un ton lent, affaibli...
Gaîment.
Ne pas causer du tout est beaucoup plus poli.

MADAME FAGET, *souriant avec moquerie.*

En ce cas, je prévois qu'il sera peu sensible
Aux affronts...

LAMBERT, *l'interrompant vivement, et d'une voix forte.*

Tout affront le trouvera terrible!
Aujourd'hui, le voilà frappé d'aveuglement;
Mais s'il ouvre les yeux, gare le châtiment!

SCÈNE II

LAMBERT, MADAME FAGET, SOPHIE.

SOPHIE, *effarée, et sans les voir.*

Dans quels malheurs, grand Dieu, suis-je précipitée?
Que d'abîmes ouverts! J'en suis épouvantée.
Pleure, pleure, Sophie, et de honte et d'effroi;
Deux hommes ce matin vont s'égorger pour toi;
Deux hommes!!!
S'attendrissant.
Et l'un d'eux débute dans la vie!...

Avec feu.

Comme il plaida ma cause! Avec quelle énergie!
Lui, jusqu'à ce moment, si timide et si doux,
Quelle attitude il prit! Quel regard! Quel courroux!
Sitôt qu'il a paru, cette foule arrogante

Avec orgueil.

Se taisait devant lui confondue et tremblante!...
Et moi, moi qu'il adore, et que son bras défend,
Je laisserais périr ce généreux enfant?

S'exaltant.

Oh! non, je n'aurai point cette lâcheté d'âme!...

MADAME FAGET, *bas à Lambert.*

Elle ne nous voit pas!

SOPHIE, *toujours à part.*

Mais comment, faible femme,
L'arracher au péril qu'il affronte aujourd'hui?

Tristement.

Pourrais-je, sans me perdre, intervenir pour lui?...

Avec effroi.

Et son sang va couler dans une heure peut-être;
Son sang!... A ce mot seul, frissonne tout mon être!

D'un ton résolu.

Il faut agir.

Haut et avec volubilité.

Faget! Va vite chez Oscar;
Dis-lui que je l'attends, qu'il vienne sans retard.

MADAME FAGET.

J'y cours.

A part.

Ciel! le mari!

LAMBERT, *à madame Faget, en regardant le général.*

Quel sinistre visage!
Je ne me charge pas d'égayer le ménage.

Lambert et madame Faget se tiennent à l'écart.

SCÈNE III

SOPHIE, BÉCLARD, LAMBERT, MADAME FAGET.

BÉCLARD, *sans les voir.*

Non, l'enfer et ses feux, l'envie et ses serpents
N'ont rien de comparable aux douleurs que je sens!

LAMBERT, *bas, et gaîment à madame Faget.*

Une explication... conjugale s'apprête;
Je sors; je ne veux pas troubler le tête-à-tête.

Il s'éloigne sur la pointe du pied avec Faget.

SCÈNE IV

BÉCLARD, SOPHIE.

Ne se voyant pas.

BÉCLARD.

Tous les maux, qui sur moi se sont précipités,

Je les avais prédits, je les avais comptés!!!
A quoi sert la raison!

Levant les yeux au ciel en soupirant.

Était-ce donc la peine
D'avoir tant médité sur la nature humaine?...

Apercevant Sophie.

La voici!

SOPHIE, *apercevant le général.*

C'est Béclard!... Ciel! et mon rendez-vous?...

S'approchant de lui, et d'une voix caressante.

Vous avez l'air souffrant? Cher ami, cher époux,
C'est que vous prenez peu d'exercice!... A votre âge,
Cela n'est pas prudent.

BÉCLARD, *à part, avec un sourire amer.*

Je lis sur son visage,
Qu'elle voudrait me voir au plus vite partir.
Trop aimable moitié!

SOPHIE, *brusquement.*

N'alliez-vous pas sortir?

BÉCLARD, *à part, en frappant dans sa main.*

Qu'ai-je dit?

Haut, et avec douceur.

Il est bien qu'en effet je me rende
Chez le témoin d'Oscar, qu'avec lui je m'entende...

A part, avec une vive amertume.

Je les croyais sans foi, toutes ou peu s'en faut;
Mais je ne pensais pas me voir trahi si tôt!...
Avant de m'éloigner, dressons ma batterie.

Il se dirige vers son cabinet.

SOPHIE, *avec effroi.*

Vous vous trompez, où donc allez-vous, je vous prie?

BÉCLARD, *revenant sur ses pas, et s'efforçant de sourire.*

J'ai laissé mon bureau dans un désordre affreux;
J'y rentre, puis je pars.

SOPHIE, *se remettant de sa peur.*

Il part? Que c'est heureux!

BÉCLARD, *s'arrêtant avec anxiété à la porte de son cabinet.*

Peut-être que j'ai tort de me défier d'elle?...
La regardant avec tendresse.
Avec des yeux si doux, on n'est pas criminelle;
Gaîment.
Je n'ai pas de soupçons, je n'en aurai jamais!!!...
Avec fermeté.
Agissons, cependant, comme si j'en avais.

Il entre.

SCÈNE V

SOPHIE, MADAME FAGET, *venant du dehors.*

SOPHIE, *courant à sa rencontre.*

Eh! bien, va-t-il venir, Faget?

MADAME FAGET, *froidement.*

Absent, madame.

SOPHIE.

Absent?

MADAME FAGET.

Depuis une heure.

SOPHIE.

Ah! Tu me perces l'âme!

Avec désespoir.

Rien n'empêchera donc l'effusion du sang?

Madame Faget sort.

SCÈNE VI

SOPHIE, BÉCLARD, LAMBERT.

BÉCLARD, *à part, et avec satisfaction.*

Parbleu! Le maréchal peut venir a présent.
La porte extérieure est bien close, et j'espère,..
Les prendre tous les deux dans une souricière!

SOPHIE, *au général, avec pétulance.*

Prévenez, prévenez un malheur, cher Béclard;
Hâtez-vous.

BÉCLARD, *à part, en la regardant avec attention.*

Quelle ardeur!...

Haut, et d'un ton badin.

Tu trembles pour Oscar,
Mais ses jours ne sont pas en danger, je t'assure;

D'une voix forte.

Il s'est battu vingt fois sans une égratignure.

SOPHIE, *effrayée.*

Comment, vingt fois?

LAMBERT, *étonné.*

Vingt fois?

BÉCLARD, *froidement.*

Je n'exagère rien.

SOPHIE.

Ah! quelle horreur!

BÉCLARD.

Nul bras n'est plus sûr que le sien.
La poupée est par lui constamment abattue;
D'une voix solennelle.
Malheur à ses rivaux! C'est un homme qui tue.

SOPHIE, *consternée.*

Qui tue!!!

BÉCLARD, *d'un ton dégagé.*

Au demeurant, je te fais mes adieux;
Appuyant sur ce qui suit.
Je ne reviendrai pas avant une heure ou deux.
S'éloignant, et à mi-voix.
Hem! hem!...
Le vieux sergent s'approche.
Tu vas, Lambert, t'attacher à ses traces;

LAMBERT, *bas.*

Moi, général?

BÉCLARD, *impérieusement.*

De plus, j'exige que tu fasses
Tout ce qu'elle demande, entends-tu bien, mon cher?

LAMBERT, *étonné.*

Tout ce qu'elle demande?

BÉCLARD, *impatienté.*

Oui, sans doute, est-ce clair?

Il sort.

SCÈNE VII

LAMBERT, SOPHIE.

LAMBERT, *de plus en plus surpris, et à part.*

Tout ce qu'elle demande? Il est drôle, mon maître!

Gaîment.

Elle demandera bien des choses peut-être...

Avec humilité.

Soumettons-nous.

SOPHIE, *à part, immobile et absorbée dans ses réflexions.*

Nul bras n'est plus sûr que le sien;

Avec force et en imitant Béclard.

« C'est un homme qui tue... » Infortuné Julien!...

Avec un soupir.

Et c'est pour ma vertu qu'il expose sa vie!...

Très vivement.

Ma vertu? Qu'ai-je dit, malheureuse Sophie?
A l'agitation de ce cœur abattu,

La tête et les yeux baissés.

Mérité-je qu'on meure encor pour ma vertu?...

Reprenant subitement son énergie.
Un double effort, ici, me paraît nécessaire.
Poussé par moi, Béclard va chez notre adversaire;
Pour compléter le plan que je me suis tracé,
Si j'appelais Julien?...
Tristement.
Julien? Je l'ai chassé.
Irai-je maintenant descendre à la prière?
Et d'ailleurs, où trouver un intermédiaire?
Apercevant Lambert.
Eh! le voici, vraiment.

LAMBERT, *à part.*
Motus! on vient à nous.

SOPHIE, *d'une voix caressante.*
Approchez, mon ami, car je pensais à vous.

LAMBERT, *étonné et à part.*
Son ami!

SOPHIE.
J'ai besoin de votre expérience...
Avec hésitation.
Pour une mission de choix, de confiance.

LAMBERT, *enchanté.*
De confiance? Eh! quoi, Madame daignerait?...
Combien je me sens fier!

SOPHIE, *toujours hésitant.*
On vous dit... fort discret,
Et je veux l'éprouver... sur une bagatelle.

LAMBERT, *avec feu.*
Madame, commandez, et comptez sur mon zèle.

SOPHIE, *s'enhardissant.*

Il faut absolument que j'aie un entretien
Avec...

LAMBERT.

Avec? Parlez.

SOPHIE, *les yeux baissés.*

Avec monsieur Julien.

LAMBERT, *à part.*

Avec Julien, grand Dieu!...

Humblement.

Soumis à sa consigne,
Quelque ordre qu'il reçoive, un soldat se résigne.

Haut et avec respect.

Je cours le chercher.

Il s'éloigne.

SOPHIE, *le rappelant.*

Pst!...

Il revient.

Je voulais vous prier
De prendre, en l'amenant, le petit escalier.

LAMBERT, *consterné.*

Le... petit escalier?

SOPHIE, *essayant de se mettre à son aise.*

Oui, c'est plus court, je pense.

LAMBERT, *à part et d'un ton fort humilié.*

Je suis beaucoup moins fier d'avoir sa confiance!

Il s'éloigne.

Haut, et en revenant sur ses pas.

Mais pourra-t-il venir?... Madame ne sait pas

Baissant la voix.

Que, ce matin, a lieu le rendez-vous?

SOPHIE, *tristement.*

Hélas!...

LAMBERT, *à part, en l'observant.*

Elle a frémi!... Voilà comme on est infidèle;
La vertu meurt le jour où l'on se bat pour elle!

Il sort.

SCÈNE VIII

SOPHIE, *seule.*

J'ai tort de provoquer un entretien pareil!...
Mais j'entre dans la vie et n'ai point de conseil;
A qui me confier, dans ma douleur amère?
Hélas! je le saurais, si j'avais une mère...

SCÈNE IX

ADÈLE *et* SURVILLE, *au fond du théâtre,* SOPHIE.

ADÈLE, *bas à son mari.*

Je pourrais la gêner, si je me laissais voir,
Mais vous, l'auteur du mal, faites votre devoir;

Sévèrement.

Allez.

Elle entre dans un cabinet, à droite.

SCÈNE X

ADÈLE, *cachée,* SURVILLE, *dans le fond,* SOPHIE.

SURVILLE, *à part.*

A ses désirs, je dois céder sans doute;
Avec humeur.
Mais quand je rentre en moi, morbleu, cela me coûte!

SOPHIE, *haut, en courant vers Surville.*

Eh! Vous voilà, Julien?...
A part.
O ciel!...

SURVILLE, *à part.*

Julien?
Haut et avec aigreur.
Je voi
Que, si vous attendiez quelqu'un, ce n'est pas moi!...

SOPHIE, *mécontente.*

Mais...

SURVILLE, *persiflant.*

Ce n'est pas non plus votre mari, je gage?
On n'attend pas beaucoup les maris de cet âge!
A part.
Ah! qu'ai-je dit?

SOPHIE, *avec dignité.*

Monsieur, ce langage moqueur...

SURVILLE, *avec respect.*

Est sorti de ma bouche et non pas de mon cœur.
En me rendant chez vous, je suis, au fond de l'âme,
D'un air très câlin.
Animé de desseins bien différents, Madame.
Pour que de graves torts par moi soient expiés,
Je viens, j'accours ici me jeter à vos pieds.
Avec feu.
Oui, dès ce moment-ci, disposez de Surville;
En quoi, par quels moyens, puis-je vous être utile?

SOPHIE, *se calmant.*

Vous en possédez un... bien facile.

SURVILLE, *jouant avec son lorgnon.*

Lequel?

SOPHIE, *vivement.*

C'est de contremander ce funeste duel.

SURVILLE, *se redressant.*

Tout, excepté cela... Je ne suis pas le maître;
L'outrage fut public,
Avec fermeté.
La vengeance doit l'être.

SOPHIE, *épouvantée.*

Au nom du ciel, au nom de l'honneur, du devoir,
Pour cet infortuné laissez-vous émouvoir.

SURVILLE, *lorgnant.*

Je ne puis vraiment pas.
A part.
Mais comme elle est éprise!

SOPHIE, *éperdue.*

Alors, qu'une prière, au moins, me soit permise.
Vous êtes, m'a-t-on dit, adroit au dernier point,
Vous n'avez point d'égal; oh! n'en abusez point.
Songez qu'un faible enfant sera votre adversaire,
Les mains jointes et en sanglotant.
Et ne le tuez point, par pitié pour sa mère.

SURVILLE, *avec fatuité.*

Eh! bien, madame, soit; je serai modéré;
Avec amertume.
Et, pour vous ménager, je le ménagerai.

SOPHIE, *reculant.*

Pour me ménager, moi?...

SURVILLE, *avec fermeté.*

Vous.

SOPHIE, *d'une voix suppliante.*

Ah! je vous l'assure,
Si j'y prends intérêt, c'est humanité pure.

SURVILLE, *avec une douceur sarcastique.*

Oh! je n'en doute pas, c'est par humanité
Que votre corps entier frémit d'anxiété!

SOPHIE, *avec une dignité froide.*

Monsieur, vous oubliez que je suis une femme!

SURVILLE, *changeant brusquement de ton.*

Pardon, cent fois pardon! J'étais venu, Madame,
Par égard pour Adèle et sa tendre amitié,
Vous offrir mon appui; je l'avais oublié!

A part.

La peste soit encor de ma mauvaise tête!

SOPHIE, *à part.*

Si Julien survenait, quelle horrible tempête!

SURVILLE, *à part.*

Réparons mon erreur...

Haut et avec déférence.

Madame, je voudrais
Effacer, de mon sang, quelques mots indiscrets.

Avec fermeté.

Que puis-je ici pour vous?...

SOPHIE, *fièrement.*

Me laisser...

Il baisse la tête.

SURVILLE, *après avoir salué fort respectueusement, et s'être éloigné de quelques pas.*

Insensée!...

Avec sensibilité.

Conjurons le danger dont elle est menacée...

Aigrement.

Le vainqueur n'est pas loin; entrons là. J'ai des torts,

D'un ton dégagé.

Et je veux la sauver pour calmer mes remords.

Il lorgne, se caresse le menton, et se dirige vers le cabinet de sa femme. Celle-ci l'attend à la porte, et le reçoit avec des gestes de reproche.

SCÈNE XI

ADÈLE *et* SURVILLE *cachés*, SOPHIE, LAMBERT, JULIEN.

LAMBERT, *très humilié, et à part.*

Il faut exécuter, c'est l'ordre de mon maître,
Tout ce qu'elle demande!

SURVILLE, *bas à la porte, en apercevant Julien.*

Ah! je le vois paraître!

SOPHIE, *à part, et très émue.*

Pauvre enfant, comme il tremble!

LAMBERT, *le traînant par la main.*

Entrez, entrez, Julien.

SOPHIE, *à part.*

Son trouble, cependant, n'est pas égal au mien!

LAMBERT, *à part, en levant les yeux au ciel.*

Lui qu'elle détestait!... hum! gare à la vieillesse,
D'un ton goguenard.
Tant que l'on n'aura pas supprimé la jeunesse!
Haut, en poussant Julien par les épaules.
Avancez donc, morbleu!

Surville et sa femme rentrent dans le cabinet, et, pendant les scènes qui suivent, montrent leurs têtes de temps en temps.

SCÈNE XII

ADÈLE *et* SURVILLE, *cachés*. SOPHIE *et* JULIEN
fort intimidés et silencieux pendant quelques instants.

SOPHIE, *d'une voix qu'elle s'efforce de rendre assurée.*

Une effroyable scène,
Qui s'est passée ici... m'a fait beaucoup de peine.
Je parle du conflit avec mon détracteur,
Sévèrement.
Dont vous avez été l'ardent provocateur,
Avec un soupir.
Et dont vous deviendrez la victime peut-être.

JULIEN, *étonné.*

Je suis désapprouvé?

SOPHIE, *avec vivacité.*

Vous méritez de l'être.

JULIEN, *indigné.*

Mais tout haut, mais chez vous, cet homme vous blâmait!

SOPHIE, *froidement.*

Que me font les propos?

JULIEN, *s'animant davantage.*

Mais il vous diffamait;
Je n'ai pu, de sang-froid, consentir à l'entendre!!!...

SOPHIE, *lentement et avec hauteur.*

Et qui vous a chargé, monsieur, de me défendre?

JULIEN, *déconcerté.*

Je...

SOPHIE, *de plus en plus sévère.*

Pour plaider ma cause, oui, quel droit aviez-vous?
L'accablant du regard.
Êtes-vous mon tuteur, mon frère... ou mon époux?

JULIEN, *intimidé.*

Il fallait donc laisser tant d'horreurs impunies?

SOPHIE, *impérieusement.*

Il fallait... mépriser d'obscures calomnies...
Grâce à vous, quelques mots jetés étourdiment,
Auront, dans tout Paris, du retentissement;
Et moi, qui voulais vivre ignorée et tranquille,
Avec désespoir.
Je vais être, demain, la fable de la ville!
Demain, aux yeux de tous, je vais être un objet
De mépris... Ah! monsieur, que vous ai-je donc fait?...

JULIEN, *consterné.*

J'ai commis, en effet, une imprudence rare.
Avec chaleur.
Ordonnez, que faut-il pour que je la répare?

SOPHIE, *du ton le plus impératif.*

Il faut... que vous manquiez au rendez-vous!

JULIEN, *comme se réveillant.*

Qui?... moi?...

SOPHIE, *le regardant fixement.*

Vous-même.

JULIEN, *interdit.*

Vous voulez m'imposer cette loi?...

Avec exaltation.

Jamais! jamais! jamais!

SOPHIE, *froidement.*

Monsieur, je le réclame,

D'un ton sévère.

Je l'exige de vous.

JULIEN, *fièrement.*

Et mon honneur, madame?

SOPHIE, *plus fièrement encore.*

Et mon honneur, monsieur?...

Après quelques moments de silence, changeant subitement de ton.

Compromise par vous,
Je pourrais commander, je supplie à genoux.

Elle s'incline.

JULIEN, *après avoir arrêté son mouvement, avec émotion et respect.*

Madame, je n'avais qu'un seul bien sur la terre;
Ce bien, qu'en expirant me légua mon vieux père,

Douloureusement.

Etait tout à mes yeux, je ne tenais qu'à lui...

Avec fermeté et d'une voix forte.

Vous me le demandez? Je vais faire, aujourd'hui,
Ce que jamais mortel n'avait fait pour un autre :

Les yeux et la tête baissés.

Je perdrai mon honneur, pour conserver le vôtre.

SOPHIE, *d'un ton passionné.*

Sacrifice touchant et désintéressé!!!

A Julien.
Combien je vous admire!
A part.
Et je l'avais chassé!...
Haut et solennellement.
Julien, permettez-vous à la triste Sophie
Une demande encore?

JULIEN, *avec feu.*
Un ordre, je vous prie!

SOPHIE, *toujours solennellement.*
Jurez-moi... qu'écoutant la voix du repentir
D'une voix attendrie.
Vous ne m'aimerez plus.

JULIEN, *avec dignité.*
Je promets de vous fuir;
Je promets de porter sur la rive étrangère
Le vivant souvenir de celle qui m'est chère;
Je jure d'étouffer un funeste secret,
Je jure de mourir... malheureux et discret.

SOPHIE, *avec attendrissement.*
Digne Julien, croyez que je vous rends justice,
Que je sens la grandeur de votre sacrifice,
Et...
Écoutant.
Mais, qu'ai-je entendu? Des pas précipités!...
On parle, c'est Béclard! Fuyez vite, partez!...
Lui montrant le cabinet du général.
Ici, par l'escalier vous avez une issue...
Regardant, après qu'il est entré.
La porte est condamnée, ô Dieu, je suis perdue!

SCÈNE XIII

ADÈLE, SURVILLE *et* JULIEN, *cachés*, BÉCLARD, LAMBERT, SOPHIE.

ADÈLE, *bas à son mari, à la porte du cabinet de gauche.*

N'es-tu pas attendri de tant de pureté?

SURVILLE, *bas, avec empressement.*

Moi? Comment donc, beaucoup!

A part, d'un ton leste.

Je n'ai pas écouté!

Ils rentrent tous deux dans leur cachette.

BÉCLARD, *à part, en voyant Sophie les yeux tournés vers son cabinet.*

C'est là décidément, qu'elle a caché l'infâme...

Bas à Lambert.

Personne n'est venu pour moi?

Signe négatif de Lambert.

Ni pour Madame?

LAMBERT, *bas, et avec fermeté.*

Personne.

BÉCLARD, *bas, et insistant.*

Ainsi, Lambert, tu me l'assures bien,
Nul étranger ici?

LAMBERT, *bas, et avec aplomb.*

Nul... excepté Julien.

BÉCLARD, *à part.*

Si ce n'est que Julien!...

Changeant de ton.

Mais mon vieux secrétaire
Est si peu clairvoyant! Pour percer ce mystère
Interrogeons Sophie.

Haut, et en simulant l'embarras.

Il faut qu'avec rougeur
Je te fasse un aveu...

Sophie le regarde avec surprise.

J'ai douté de ton cœur.

SOPHIE.

Mon... cœur?...

BÉCLARD, *à part.*

Elle a frémi!

Haut et en l'observant.

Bien plus, te le dirai-je?
Je me suis oublié jusqu'à te tendre un piège.

SOPHIE.

Un piège!!!

BÉCLARD, *brusquement.*

Sais-tu bien quel était mon projet?
D'attirer mon rival, là, dans ce cabinet,
D'entrer, le fer en main, de me faire justice,

Avec véhémence.

Et de le jeter mort aux pieds de sa complice!!!...

SOPHIE, *à part.*

Ciel!

BÉCLARD, *avec force, et en ne la quittant pas des yeux.*

Tel était mon plan, je t'en fais l'humble aveu.

A part.

Comme son front pâlit!

SOPHIE, *à part, avec élan.*

Protégez-moi, mon Dieu!

Oscar paraît.

BÉCLARD, *avec un rire amer et lui saisissant le bras.*

J'avais tort, n'est-ce pas, de soupçonner Sophie?...
Mais que presses-tu là sous tes pieds, je te prie?

SOPHIE, *couvrant avec vivacité l'objet désigné.*

Rien.

BÉCLARD, *plus amèrement encore.*

Quoi, rien?... C'est un gant.

SOPHIE.

Un... gant?...

BÉCLARD, *le ramassant.*

Et le voici!

Avec indignation.

C'est un gant d'homme!...

Il le lui montre.

Un homme... Un homme est donc ici?..
Je sais qui!!!

Il s'élance vers son cabinet; les époux Surville paraissent dans le fond du théâtre.

SOPHIE, *avec la plus vive exaltation, et en lui barrant le passage.*

Dieu! Quel est votre but?

BÉCLARD, *d'une voix forte, et en la poussant devant lui.*

De connaître
Mon vainqueur.

SOPHIE, *éperdue.*

Arrêtez!

BÉCLARD, *la poussant toujours.*

De démasquer un traître!

Avec impétuosité.

Je veux le châtier, jouir de son effroi...

SOPHIE.

Des pistolets, grand Dieu!

Luttant avec plus d'énergie encore.

Par pitié!

BÉCLARD, *d'une voix tonnante.*

Laissez-moi.

SOPHIE.

Au nom du ciel, au nom du saint nœud qui nous lie!...

BÉCLARD, *un pistolet à la main, et après l'avoir jetée évanouie sur un fauteuil.*

Paraissez, maréchal, défendez votre vie...
Quoi! le lâche se tait!

Béclard agite violemment la clef dans la serrure.

ADÈLE, *bas à Surville, toujours au fond du théâtre.*

Vite un heureux effort;
Arrachez le plus faible aux griffes du plus fort.
Eh! bien, pour le mal seul êtes-vous donc habile?

Elle le pousse en avant vers Lambert.

BÉCLARD, *avec colère.*

On a mis les verroux!...

LAMBERT, *d'une voix tonnante.*

Le comte de Surville.

Adèle rentre dans son cabinet.

BÉCLARD, *s'arrêtant brusquement.*

Surville!!!...

Avec fermeté.

Eh! que m'importe? Il me reste un moyen,
C'est l'appel à la force.

S'emparant d'une pince.

Allons! qu'il soit le mien!

SOPHIE, *quittant vivement son fauteuil, et se plaçant, l'œil en feu, entre le général et le cabinet.*

Oscar est là, grand Dieu! Auriez-vous la pensée
D'achever, sous ses yeux, la scène commencée?...

BÉCLARD, *effrayé de son exaltation.*

Non!... Remettez le calme en vos sens agités;

Froidement.

J'aurai plus de raison que vous ne méritez.

D'une voix forte, et en regardant le cabinet qu'occupe Julien.

Ma vengeance attendra, je veux bien la suspendre!
Celui qui vous inspire un intérêt si tendre,
Restera prisonnier dans cette pièce-ci.

Il ferme la porte à double tour et retire la clef.

Pour lui faire pendant, je vous enferme ici;

Il montre le cabinet opposé.

Et, le duel fini, je reviendrai terrible,

Fièrement.

Examiner de près ce rival invisible!!!...

Avec véhémence.

Entrez, madame, entrez.

Il la conduit par la main très poliment dans le cabinet opposé, ferme à double tour, et ôte la clef.

Lambert! écoute bien.

Le vieux sergent s'approche.

Tu vois ces clefs? Prends-les, deviens-en le gardien;
Et, jusqu'à mon retour, entends-tu, fais en sorte,
C'est là mon ordre exprès, que personne ne sorte.

LAMBERT, *saluant militairement.*

Convenu.

SURVILLE, *d'une voix forte, et sur la demande de sa femme, qui lui parle à l'oreille.*

Général, et notre rendez-vous?

BÉCLARD, *avec calme.*

Un seul instant encor, et je suis tout à vous.
A Lambert, solennellement.
Tu me l'as bien promis, mon vieux?

LAMBERT.

Soyez tranquille.

BÉCLARD.

Et tu vas observer ta consigne?...

LAMBERT, *portant vivement sa canne au côté gauche, et pressant le bras gauche contre la poitrine.*

Immobile.

Béclard lui montre silencieusement les deux cabinets, met l'index sur sa bouche, et sort avec Surville qui l'attendait.

SCÈNE XIV

SOPHIE *et* JULIEN, *enfermés*. LAMBERT.

LAMBERT, *d'un ton goguenard et triste à la fois.*

Mon maître s'imagine avoir pour concurrent

Avec emphase.

Un maréchal de France...

Humblement.

Et c'est un lieutenant.

Il se place devant le cabinet de Julien, et se met au port d'armes avec sa canne. Le rideau tombe.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

SOPHIE *et* JULIEN *enfermés*. LAMBERT, *en faction, la canne au bras.*

LAMBERT, *s'arrêtant au milieu du théâtre, après l'avoir traversé deux fois en largeur.*

On fait mal un état, quand on le fait sans goût,
Et celui de geôlier ne me plaît pas du tout.
J'avais manqué déjà d'entrer dans la carrière,
Mais d'une autre façon, la semaine dernière!

Avec émotion.

Rien qu'en me rappelant ce souvenir d'effroi,
J'en ai la chair de poule...

S'animant.

Il ne tenait qu'à moi
D'être, par l'union la plus extravagante,
Le mari...

Se reprenant avec humeur.

Le geôlier d'une femme charmante!
Pas si sot...

Devenant sérieux.

En marchant de long en large, ici,
Je cherche quelle fin doit avoir tout ceci;
Je n'en vois, parbleu, pas! Mon maître, quoiqu'il fasse,
S'est volontairement jeté dans une impasse.
Il est fin, et, pendant nos guerres de géants,
On l'avait surnommé l'homme aux expédients;
Tant sa tête, en ce genre, était riche et fertile!
Qu'il en trouve à présent, je le lui donne en mille...

Réfléchissant.

Peut-être que j'ai tort, lorsque je me défends
De ma compassion pour ces pauvres enfants?
Je vais, si j'exécute un ordre que je blâme,
Sans obliger Monsieur, désobliger Madame!

Avec humeur.

Je le demande, à quoi servirait qu'il apprît
Que Julien?...

D'une voix forte et sévère.

Paix, Lambert! Vous avez trop d'esprit.
Vous sied-il de juger les ordres qu'on vous donne?

D'un ton solennel.

La force armée agit, et jamais ne raisonne.

Il se remet vivement au port d'armes, et reprend sa promenade militaire.

SCÈNE II

SOPHIE *et* JULIEN *enfermés*, LAMBERT, ADÈLE, MADAME FAGET.

ADÈLE, *avec volubilité, dans la coulisse.*

Je veux la voir, je veux lui parler ce matin.

LAMBERT, *gaîment.*

Eh! c'est madame Oscar, c'est le petit lutin!

ADÈLE, *avec impatience, en entrant avec madame Faget.*

Mais répondez-moi donc, Faget, où peut-elle être?

MADAME FAGET, *froidement.*

Voici l'homme chargé des volontés du maître.

Elle sort.

SCÈNE III

SOPHIE *et* JULIEN *enfermés*. ADÈLE, LAMBERT.

ADÈLE, *regardant Lambert se promener.*

Quel visage farouche!

L'appelant.

Hé! Monsieur!!!...

A part.

Il se tait!

Allant se placer devant lui, et lui barrant le passage.

Où donc est mon amie?

LAMBERT.

Absente.

Il reprend sa marche.

ADÈLE, *à part.*

Il se pourrait?

Elle va se mettre encore devant lui.

LAMBERT, *avec le même ton bourru.*

Absente par congé.

ADÈLE.

Comment, elle est partie?

LAMBERT, *essayant de l'éloigner.*

A peu près.

ADÈLE, *l'arrêtant par une boutonnière.*

A peu près?...

LAMBERT, *se reprenant.*

Je veux dire... en partie.

ADÈLE, *impatientée et le contrefaisant.*

En partie? A peu près?... Mais quel galimatias!
Est-elle ici? parlez.

LAMBERT, *gravement.*

Elle ne reçoit pas.

ADÈLE, *très vivement.*

Elle est donc en prison?

LAMBERT, *avec calme.*

Qui, ma jeune maîtresse?
En prison, quelle horreur?

ADÈLE, *avec pétulance,*

Lambert, pas de finesse,
Expliquons-nous; est-elle en prison? Soyez clair.

LAMBERT, *d'un ton solennel.*

Je jure que Madame est libre comme l'air;
Car, c'est avec douceur que Monsieur se comporte!!!
Avec bonhomie.
Seulement, à trois tours il a fermé la porte.

ADÈLE, *avec indignation.*

Ah! quelle atrocité! Mais je prétends la voir;
Impérieusement.
Ouvrez vite, ouvrez-moi, Lambert.

LAMBERT, *avec dignité.*

Et mon devoir?

ADÈLE, *poliment.*

Il faut absolument que je cause avec elle...
D'un ton câlin.
Lambert!...

LAMBERT, *avec rudesse.*

Non!

ADÈLE, *d'une voix plus caressante encore.*

Lambert!

LAMBERT.

Non!
S'adoucissant un peu.
La défense est formelle.

ADÈLE, *lui prenant le menton et le regardant tendrement.*

Mon cher petit Lambert!

LAMBERT, *vaincu et à part.*

Au fait, je le puis bien;
Il suffit que je tienne emprisonné Julien!

Il ouvre.

SCÈNE IV

JULIEN, *enfermé.* LAMBERT, ADÈLE, SOPHIE.

SOPHIE *et* ADÈLE, *poussant un cri et s'embrassant.*

Ah!...

ADÈLE, *avec indignation.*

Sous les verroux, toi!... Qui l'en eût cru capable!
C'est un monstre!

SOPHIE, *avec feu.*

Non! non! Je suis seule coupable.
J'ai tort; j'ai méconnu son cœur si paternel;
J'ai tort; j'ai mérité mon malheur éternel!

ADÈLE, *à part.*

Tort? pauvre chère enfant!...

Haut.

A propos, je te prie;
De nos deux combattants ne sais-tu rien, Sophie?

LAMBERT, *gravement.*

Je puis vous renseigner; ne craignez rien pour eux.

Pour avoir un duel, il faut que l'on soit deux;
Finement.
J'en tiens un sous la clef!
Mouvement de Sophie.

ADÈLE, *remarquant ce mouvement.*

Ciel!... Ta pâleur m'étonne;
Qu'as-tu donc?

SOPHIE, *tremblante.*

Si Béclard allait rentrer, ma bonne?...

ADÈLE, *avec aplomb.*

Eh! bien donc, s'il rentrait, que ferait-il? Du bruit.
Avec pétulance.
Il n'est plus de couvents, le divorce est détruit;
Ainsi, quand un mari reçoit... une apostrophe,
Finement.
Son rôle est de rester muet... et philosophe...
Brusquement, en regardant le cabinet où est Julien.
Eh! que glisse-t-on là?...
A Lambert, après avoir ramassé un papier, et en avoir lu l'adresse.
C'est un billet... pour vous.

LAMBERT.

Pour moi?

ADÈLE, *lui remettant le papier avec vivacité.*

Précisément, vite lisez-le nous.

LAMBERT, *lisant.*

« Quel que soit votre avis sur moi, sur ma conduite,
« Au nom du ciel, Lambert, favorisez ma fuite,
« Ah! vous ne pouvez faire un acte plus moral!
« Me flétrir, n'est-ce pas flétrir le général?

« N'est-ce pas appeler le soupçon et le blâme
« Sur la plus vertueuse et la plus noble femme?
« Ma coupable imprudence a troublé leur bonheur;
« Je m'en punis, je fuis un rendez-vous d'honneur!...
« Ainsi déchu, je dois inspirer peu d'alarmes;
« Laissez-moi donc traîner dans l'exil, dans les larmes
« Un nom que mon vieux père avait fait respecter...
Avec un soupir.
« Et que je suis, hélas! indigne de porter. »

SOPHIE, *avec chaleur.*

Jeune homme noble et pur!

ADÈLE.

Quelle délicatesse!

LAMBERT, *essuyant une larme.*

Rien qu'en lisant, morbleu, je pleure de tendresse!

ADÈLE, *avec joie et empressement.*

Alors, de vos rigueurs il faut vous départir.

LAMBERT, *surpris.*

Moi?

ADÈLE, *toujours d'une voix caressante.*

Vous avez pleuré; pleurer, c'est consentir!

LAMBERT, *de plus en plus étonné.*

Consentir! A quoi donc?

ADÈLE, *vivement.*

Aidez Julien bien vite
Dans l'accomplissement du projet qu'il médite;
Rendez-le libre!

LAMBERT, *reculant avec effroi.*

Ciel!

SOPHIE, *de la voix la plus caressante.*

Oh! je vous bénirai.

LAMBERT, *d'une voix qu'il s'efforce de rendre dure.*

Non.

ADÈLE.

Je vous aimerai!

SOPHIE, *s'approchant de lui, les mains jointes.*

Je vous adorerai!

LAMBERT, *ébranlé.*

Aïe! aïe!

ADÈLE, *d'un ton câlin.*

Si vous cédez, je vous déclare digne
D'un baiser.

LAMBERT, *frappant du pied avec émotion.*

Ma consigne! aïe, aïe, aïe, ma consigne!...

ADÈLE, *bas à Sophie.*

Nous le tenons.
Haut, et impérieusement à Lambert.
La clef!...

LAMBERT, *d'une voix dolente, et en se laissant faire.*

Dans ma poche... plus bas!
Avec impatience, et en fermant les yeux.
Mais plus bas... donc!... Prenez, je ne m'en mêle pas.
S'agitant tout à coup avec effroi, et écoutant.
O Dieu! qu'ai-je entendu?... Le coupé de mon maître?...
C'est lui-même, il s'avance, il entre! Il va connaître
Ma lâche trahison!... Courons la confesser,
Humblement.
Obtenir mon pardon ou me faire chasser.
Il sort avec le plus grand désordre.

SCÈNE V

ADÈLE, *la clef à la main.* SOPHIE, JULIEN, *et un peu après,* SURVILLE.

ADÈLE, *gaîment et après avoir ouvert.*

Venez, beau prisonnier, saluez en silence...
Sévèrement.
Et partez.

JULIEN, *avec ardeur à Sophie.*

Croyez bien que ma reconnaissance...

ADÈLE, *avec terreur.*

Que vois-je? Mon mari? Quel sinistre regard?

SOPHIE, *courant précipitamment vers Surville.*

Monsieur, vous m'effrayez!...

SURVILLE, *tout hors d'haleine à Sophie.*

Je rentre avec Béclard...
Avec un débit précipité.
« Je désire être seul, courez près de Sophie,
« M'a-t-il dit avec force. Annoncez, je vous prie,
« Que mes projets se sont mûris, développés;
« Que de grands coups par moi seront bientôt frappés. »

SOPHIE, *stupéfiée.*

Ciel!

SURVILLE.

Puis, il a parlé de vengeance assouvie...
De traîtres...

SOPHIE, *avec désespoir.*

Pauvre enfant! Il y perdra la vie!...

ADÈLE, *avec la plus vive animation.*

Cédez, Julien, cédez à nos vœux réunis;
Embarquez-vous ce soir pour les États-Unis.

SURVILLE, *à Julien qui reste sans mouvement.*

Au nom de l'intérêt que votre sort m'inspire.
Partez, cher ennemi, partez.

JULIEN, *se réveillant.*

Je me retire.
A Sophie, avec le plus profond respect.
Je tiens à vous prouver mon dévoûment complet.

SOPHIE, *pendant qu'il s'éloigne.*

Ah! je respire enfin!...

SCÈNE VI

JULIEN, *au fond du théâtre,* ADÈLE, SOPHIE, SURVILLE, BECLARD *et* LAMBERT, *tous deux avec les costumes qu'ils avaient au premier acte,* MADAME FAGET.

BECLARD, *d'une voix terrible, et en arrêtant Julien au passage.*

Halte-là, s'il vous plaît!...
Terreur et silence universels.

SURVILLE, *s'avançant et regardant Béclard attentivement.*

Quel costume est-ce là?...

BÉCLARD, *avec solennité.*

Dès lors que la jeunesse
Ne me réussit pas... je reprends la vieillesse.

LAMBERT, *d'une voix élevée.*

Moi de même.

BÉCLARD, *avec surprise et mécontentement.*

Il se peut? C'est Julien que je vois?
Il est libre!...
Avec sévérité.
Lambert! aux arrêts pour un mois!
Lambert salue militairement et baisse la tête.

JULIEN, *à part.*

Tout mon sang s'est glacé!

LAMBERT, *à part.*

Tudieu! Comme il s'emporte!

ADÈLE, *à part.*

La peur me prend aussi.

SOPHIE, *à part.*

Je me meurs!

MADAME FAGET, *à part.*

Je suis morte!

BÉCLARD, *promenant ses regards sur tous les personnages.*

Mais que de spectateurs, de regards curieux!
Arrêtant un mouvement qui se fait pour sortir.
Personne n'est de trop!... Demeurez, je le veux.
Vous avez tous été les témoins de l'offense;

D'une voix forte et menaçante.

Vous serez tous aussi témoins de la vengeance.

Attention et terreur générales.

C'est vous, Sophie, à qui je vais d'abord parler.

SOPHIE, *à part.*

Je sens mon corps frémir et mes genoux trembler.

BÉCLARD, *avec dignité.*

Sur un point délicat, il faut que je réclame
Votre avis franc et net; écoutez-moi, madame!...
Une jeune orpheline, ayant tout pour charmer,
Et que...

Sévèrement.

Malgré ses torts, je ne veux pas nommer,
Daigne un jour honorer de l'amour le plus tendre...

Humblement.

Un modeste vieillard, qui n'osait y prétendre.
Ce vieillard, que toute autre, à sa place, aurait fui,

Appuyant sur les mots.

Elle l'aime, le veut, l'épouse malgré lui!!!...

Du ton le plus solennel.

Et quelques mois après un nœud si volontaire,
Quelques mois seulement! cette femme légère
Brûle des mêmes feux pour un obscur rival,

Sévèrement.

Qu'elle admet hardiment sous le toit conjugal!!!

Consternation de Sophie, silence de tous.

Voilà des faits réels, incontestés.

S'avançant vers Sophie.

Madame,
J'en appelle à vous-même! Une pareille femme
Peut-elle vivre encor près d'un pareil époux,

Le regarder en face?...

La voyant se diriger vers la porte.

Hé!!!

Avec douceur.

Où donc alliez-vous?

SOPHIE, *tremblante et revenant sur ses pas.*

Moi?... Je me retirais.

BÉCLARD, *gravement.*

Restez!... Votre présence
Est nécessaire.

Se tournant vers Julien.

A vous!

Avec solennité.

Que faut-il que je pense
D'un jeune homme bien né... dont je tairai le nom,

Sévèrement.

Et dont je tâcherai d'oublier l'action?

Avec sérénité.

J'imagine, un beau jour, de lui rendre service,
Je lui tends une main amie et protectrice,
Je le reçois chez moi, dans mon intimité...

Sévèrement.

Et, violant les lois de l'hospitalité,
Il nourrit, il caresse une secrète flamme,
Et de son bienfaiteur il ose aimer la femme!!!...

S'avançant vers lui, au milieu de l'anxiété générale.

Vous qu'on a toujours vu si droit et si moral,
Vous, le fils estimé d'un père si loyal,
Vous, que d'un trait pareil je déclare incapable,
Parlez! Cet homme-là n'est-il pas bien coupable?

Ne doit-il pas mourir de honte et de regrets?...
Voyant qu'il se dirige vers la porte.
Hé!!!...
Avec douceur.
Où donc alliez-vous?

JULIEN, *tremblant et revenant sur ses pas.*
Moi?... Je me retirais.

BÉCLARD, *très vivement.*
Restez aussi!...
Avec un calme solennel.
Je vais parler sans métaphore...
Finement.
Vous ne connaissez pas le dénoûment encore!
Le cercle se resserre.
A Sophie avec une gravité douce.
L'offensé, jeune femme, est bon, est généreux;
Finement.
Il m'a dit sa pensée... Écoutez ses aveux.
L'hymen, dont vous aviez caressé l'espérance,
Légal en Angleterre, est illégal en France.
Il eût été besoin, pour le rendre complet,
De le ratifier, et je ne l'ai pas fait;
Vivement.
Je m'en suis bien gardé!
Surprise générale.
J'ai cru qu'une âme neuve
Devait, pour s'engager, subir plus d'une épreuve.
Bien m'en a pris pour vous,
Modestement.
J'ajouterai pour moi.
Dans ma force, en effet, j'avais eu trop de foi,

Je m'étais abusé cruellement, madame!

Avec la plus douce effusion.

Lorsque vous me parliez... tendrement, quand votre âme
Dans la mienne venait s'épanouir un peu,
J'oubliais par moments... que ce n'était qu'un jeu!

Avec bonhomie.

Malgré tous mes efforts, je sentais que Sophie
L'emportait par degrés sur la philosophie;
Je sentais... que j'étais ému, presque ébloui;
La raison disait *non,* et le cœur... disait *oui.*

Avec dignité.

Mais, avant de tomber au fond du précipice,
Mes yeux se sont ouverts... et je me rends justice.
J'ai pu m'apercevoir à temps... quoiqu'un peu tard,
Que vous méritiez mieux que l'amour d'un vieillard,
Et que, dupes tous deux d'une erreur délicate,

Finement.

Votre cœur et le mien s'étaient trompés de date.

D'une voix forte.

Brisons, dès à présent, et d'un commun accord,
Le lien tout moral, qui nous unit encor;
J'aurai le droit de dire à celui qui vous aime :

La tête haute et la main sur le cœur.

Elle est digne de moi, de vous et d'elle-même...

Gaîment.

Chargé de soixante ans, mon rôle est aujourd'hui
De chercher mon bonheur dans le bonheur d'autrui.

LAMBERT, *frappant de sa canne le plancher.*

Bravo!

JULIEN.

Ciel!...

SURVILLE, *gaîment.*

Le beau trait!

ADÈLE, *avec joie.*

Quelle conduite sage!

MADAME FAGET, *avec explosion.*

Nous allons donc finir par un vrai mariage!!!...

SOPHIE, *avec fermeté, en se précipitant vers le général.*

Non, monsieur!... Un lien qui, de chaque côté,
Eut lieu de bonne foi, doit être respecté;
Non, je ne consens point!...

BÉCLARD, *souriant de son extrême vivacité.*

Vous avez là, Sophie,
Un fort beau mouvement... que mon cœur apprécie;
Lui tendant la main.
Mais je vous donne un mois pour y mieux réfléchir.
Malicieusement.
Il n'en faudra pas tant, je crois, pour vous fléchir...
Élevant la voix.
De plus, comme avocat de la thèse contraire
Je choisirai Julien; il accepte, j'espère?
Julien baisse les yeux et témoigne de son embarras.

LAMBERT, *d'une voix forte.*

J'en réponds.

BÉCLARD, *avec aménité.*

Dans la cause, il doit sans doute avoir
D'excellents arguments... qu'il fera bien valoir,
S'adressant à Julien.
Mais je puis, au besoin et comme auxiliaire,

Gaîment.

Vous en signaler un, qui règle la matière :

Élevant la voix.

Parmi les éléments du bonheur des époux,
La convenance d'âge est le premier de tous.

FIN DU TROISIÈME

ET DERNIER VOLUME DU THÉATRE

TABLE

TABLE

Le Presbytere 1

Le Bachelier de Segovie ou les Hautes Etudes 141

La Filleule ou les Deux Ages 283

Achevé d'imprimer

le vingt-neuf mars mil neuf cent deux

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

O. — 3693

PQ
2198
B3A19
1901
t.3

Bonjour, Casimir
Théâtre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY